

PETITES HISTOIRES

De ma vie d'écolier

32 récits pour les enfants de 8 à 12 ans

Paul Pouget

A mes petits-enfants :

Annick

Jean-Michel

Nancy

Éric

.....et à tous ceux qui voudront bien venir !

Table des récits

Finies les vacances	6
La rentrée	10
La meilleure journée	14
La fête de tante Rose	18
La fin de Bayard	21
Un fort en Histoire	25
La poupée malade	29
Les ciseaux de madame Latrouillette	33
Une histoire de chapeaux	37
Les visites de nouvel an	41
Les débuts d'un boxeur	45
Le mariage de Mireille	49
Le nouveau	53
Une histoire de sang	56
Herminie la jumelle	60
Le maître en faute !	64
L'anniversaire de mes dix ans	69
Un chien à l'école	73
Le colonel Capdepic	76
Un guet-apens	80
Le moqueur moqué	84
La montre volée	88
Ma première truite	92
Entre deux gendarmes	96
Une pièce de collection	101
La peur du collègue	105
L'honneur de Lucien	109
Deux filles dans un cerisier	113
Elections à l'école	117
Un cadeau difficile	121
La distribution des prix	125
Epilogue	129

AVANT-PROPOS

A l'époque où mes enfants avaient à peu près votre âge, dès qu'ils me voyaient chausser mes pantoufles, allumer ma pipe et m'installer dans un fauteuil pour prendre quelques instants de repos, voici ce que j'entendais souvent :

« Papa, raconte nous donc quelque chose ! Mais une histoire vraie, tu sais bien une histoire de quand tu allais à l'école comme nous. Ce sont celles-ci que nous aimons le mieux ». Allons, sois gentil papa, fais nous plaisir !

Vous comprendrez que devant de pareilles supplications je ne pouvais pas toujours me dérober. Aussi combien leur en ai-je raconté à mes enfants, de ces souvenirs du temps où j'étais écolier ! Une foule de petits événements, les uns amusants ou cocasses, les autres plus ou moins émouvants, me fournissaient les sujets de récits innombrables. Et forts de l'irrésistible et souriante tyrannie de leur âge, mes enfants me réclamaient encore et toujours de nouvelles histoires, de ces histoires vraies de quand j'étais petit.

Certes, comme vous tous sans doute, ils écoutaient ou lisaient volontiers des récits d'aventures de toutes sortes et d'explorations lointaines dans d'étranges pays, les anecdotes tirées de la vie de personnages illustres de tous les temps, ou encore ces légendes merveilleuses, pleines de mystère et d'effroi, et des contes de fées dont ils rêvaient la nuit.....Mais la plupart de ces lectures les transportaient dans un monde bien éloigné d'eux, certaines même dans un monde tout à fait irréel ou absurde. Aussi finissaient-ils par s'en lasser.

Par contre, des événements tout simples, comme les petites scènes ou les menues aventures vécues par leurs parents quand ceux-ci avaient leur âge, ne cessaient de les passionner. Ils y trouvaient même mille prétextes à des demandes de détails et d'explications complémentaires. Et c'était alors la série interminable des « pourquoi » et des « comment », auxquels il était parfois embarrassant de répondre à leur gré. Vous voyez ça d'ici.

Quant à moi, leur papa, je trouvais que ces modestes récits de mon enfance parlaient à leur imagination d'une façon plus simple et plus naturelle, plus saine peut-être aussi, que tant d'autres histoires sensationnelles ou même extravagantes. Il me semblait que ces petits récits vécus exerçaient sur leur jeune jugement et sur l'orientation de leurs sentiments d'enfants une influence plus heureuse que bien d'autres. Certains me paraissaient même tenir lieu, à leur usage, de véritables « leçons de choses » plus ou moins frappantes de la vie de tous les jours. Et je crois qu'ils en retiraient parfois plus qu'un simple agrément.

Aujourd'hui mes enfants sont devenus grands et je ne leur raconte plus d'histoires. Je le regrette un peu croyez le bien.....

Mais j'ai pensé que d'autres enfants, peut-être, pourraient à leur tour prendre plaisir à la lecture de ces récits de quand j'avais dix ans. C'est à leur intention que j'en ai réuni quelques-uns dans ce petit volume.

Vous me ferez savoir peut-être un jour s'ils vous ont plu ?

Je vous conseille de lire ces histoires en suivant leur ordre dans le livre, car plusieurs sont plus ou moins reliées entre elles. Elles pourraient donc perdre de leur clarté et de leur intérêt si vous les lisiez au hasard.

Vous allez rencontrer au cours de votre lecture quelques très rares mots « savants », d'autres empruntés à une langue étrangère, d'autres mots enfin qu'on n'emploie que dans le langage très familier ou écolier, ou encore dans un parler régional. Pour me les faire pardonner, j'ai fait imprimer ces divers mots en italiques, c'est-à-dire avec des lettres un peu penchées. En plus pour que vous n'ayez pas trop souvent à ennuyer vos parents ou vos maîtres, je vous ai donné l'explication de pas mal de mots au bas des pages. Vous allez peut-être même en rire !

Songez donc que je vous donne la signification de mots comme : copain, épatant, chahuteur....Or ces mots-là, je pense bien que vous les connaissez et que vous les employez même beaucoup plus souvent que moi. Alors ?.....

Eh bien, voilà. J'ai pensé que peut-être un jour ces récits pourraient être lus par un jeune anglais, par exemple, qui comprendrait déjà assez bien notre langue, mais qui ne connaîtrait sans doute pas chacun de ces mots-là, et qui ne les trouverait pas non plus dans les dictionnaires.....Alors pensez à ce camarade étranger.....et ne riez pas trop vite du monsieur grisonnant que je suis déjà !

Ceci étant dit, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter : bon appétit !

I. FINIES LES VACANCES !

Nous avons été très gâtés, cette année-là, pour nos vacances. Au plus chaud de l'été, ce fut d'abord un séjour dans le Cantal, en pleine Auvergne verdoyante, chez le frère de papa qui y dirigeait une grande exploitation agricole.

Pour moi, le plus amusant fut de participer à la vie paysanne et aux travaux des champs avec mes cousins et les ouvriers d'oncle Gustave. J'aidais à rentrer les récoltes et je me régalaïs de monter sur les charrettes chargées pour en faire passer à bout de fourche, les gerbes qu'on disposait sur les meules. J'appris même un jour à traire une vache, qu'on m'avait choisie patiente et très douce. Mais je devais tout de même l'agacer, la brave bête, car elle m'envoya une belle gifle du bout de sa queue toute poilue et...peut-être pas très propre ! Sous l'effet de la surprise, je renversai maladroitement mon seau de lait, de sorte que tout le produit de ma traite fut perdu. Et après ce brillant début je me vis remercier comme vacher !

Ma petite sœur Jeannette ne se lassait pas de cueillir de brassées de fleurs, de ces jolies fleurs parfumées des montagnes, et aussi de voir gambader les agneaux. Elle les poursuivait sans cesse pour les attraper et les caresser. Mais de temps en temps un agneau, si mignon fût-il, s'impatiait et lui donnait un petit coup de tête, puis s'échappait en gambadant gaîment, comme si il était très fier de son espièglerie.

Quand à Lucien, mon grand frère, il nous abandonnait souvent pour aller pêcher des truites.

Au moins, quand je suis à la pêche, expliquait-il aimablement, je n'ai personne autour de moi pour m'embêter !

Mais la grande gâterie de cette année fut un séjour à la mer. Après notre bon repos en Auvergne, papa dut regagner son cabinet de médecin, car il ne pouvait pas trop longtemps confier ses malades à un confrère. Ce fut donc maman seule qui nous conduisit à l'océan. Comme nous n'avions pas encore d'auto, le voyage se fit bien entendu par le chemin de fer.

En arrivant sur les belles plages de sable de Royan nous fûmes tous enthousiasmés.

« Ca, au moins, c'est de la mer déclara Lucien. C'est de la vraie mer. La méditerranée, après tout, ce n'est qu'un grand lac salé ».

Et nous savourâmes toutes les joies possibles : les baignades de tous les jours, la pêche aux crevettes, la chasse aux coquillages, puis entre les parties de ballon et de croquet et encore de bien d'autres jeux, et enfin les promenades sous les pins.

Lucien qui nageait déjà comme un poisson, affolait maman quand il s'éloignait trop du bord. Je l'enviais beaucoup. Aussi m'apprit-il bientôt à faire quelques brasses, tout en me rudoyant un peu, selon son habitude.

« Si tu ne parviens pas à nager dans l'eau de mer, me disait-il, comment veux-tu arriver jamais à nager chez nous, à la rivière ? »

Et comme je lui objectais :

« Mais la rivière, au moins il n'y pas de vague »

« Imbécile, me répondit-il, toujours aimable, les vagues ne peuvent que t'aider, si tu nages vers la plage. Et puis tu oublies que l'eau de mer est salée, et que le sel te porte, nigaud ».

Je ne comprenais pas très bien, alors comment le sel pouvait porter quelqu'un, mais je savais que Lucien devait avoir toujours raison et je me tus.

A force d'application et après que mon aîné m'eût malicieusement fait absorber un bon nombre de « bouillons salés » je parvins enfin à nager passablement. Un jour Lucien alla jusqu'à me féliciter, en me déclarant :

« A la bonne heure ! Aujourd'hui tu peux dire que tu sais à peu près te tenir sur l'eau. Tu me fais plaisir ! »

Je fus très fier de ce compliment et, pour moi, ce fut vraiment une journée mémorable.

Il se passa un jour, sur la plage, une petite histoire dont Lucien ne se vanta jamais et qu'il me fit jurer de ne pas divulguer, tellement il en fut mortifié. Mais maintenant, il y a si longtemps que cela lui serait sans doute bien égal : aussi je vous la raconte.

Nous étions tous les deux allongés dans le sable, après le bain, et un marchand de tapis vint nous offrir sa marchandise. On aurait dit un arabe, car il était coiffé d'une manière de pot à fleurs renversé, en feutre rouge qu'on appelle un fez, et il parlait petit nègre. Mais il prononçait son petit nègre avec le plus pur accent de la Cannebière, de sorte qu'il devait être natif de Marseille.

Pensant que nous n'étions pas encore en âge d'acheter des tapis, il nous offrit aussi des porte-monnaie, des pipes, puis aussi des bracelets et des colliers. Je savais bien que Lucien avait dans sa poche une belle pièce de dix francs en or, qui valait bien plus de mille francs d'aujourd'hui, mais je savais aussi qu'il n'était pas très généreux pour faire des cadeaux. Aussi fus-je stupéfait de lui voir marchander un collier qui paraissait en or et qui était garni d'une main de Fathma.

« Ca ti porte bonheur fit le faux arabe. Pas cher ! Cinquante francs pour tout li monde mais pour toi quarante-cinq »

« Beaucoup trop cher lui répondit Lucien. Je t'en donne dix francs ».

Et aussitôt l'homme au fez lâcha sa pacotille et empocha les dix francs, avec un large sourire.

Lucien masqua sa surprise en plastronnant :

« Tu vois, me dit-il, comment avec un peu de culot on peut faire une bonne affaire. Ce collier en or pour dix francs, c'est donné. Cela fera un beau cadeau pour Jeannette ».

Mais tandis que Lucien se rengorgeait, notre marseillais avait déjà abordé un monsieur, assis à quelques pas de nous.

« Combien ce collier à la main de Fathma ? demanda-t-il »

« Cinquante francs pour tout li monde, mais pour toi quarante-cinq »

Lucien prêtait l'oreille et prenait des airs supérieurs.

« Vas te faire pendre ailleurs, fit le monsieur. Balek !

Alors un long marchandage s'engagea et le prix du collier s'abaissait de plus en plus. Finalement le monsieur tendit à l'homme au fez trois pièces de vingt sous : « tiens dit-il, voilà trois francs et c'est bien payé. Tu gagnes encore vingt sous dans l'affaire »

Sans rien dire le faux arabe sourit aimablement, prit la monnaie, et partit plus loin continuer son trafic.

Mais Lucien, furieux, le rattrapa et le traita d'exploiteur. Puis la dispute commença à provoquer un attroupement, mon frère battit soudain en retraite et, vexé, jeta le collier à la mer. Jeannette n'en sut jamais rien.

Dès notre arrivée à Royan notre sœur avait retrouvé une de ses bonnes amies, Mireille. Après leur très prudente baignade, ces fillettes avaient d'abord voulu jouer à un nouveau jeu, le diabolo. Mais Mireille reçut un jour la lourde bobine du diabolo en plein sur le nez et il en résulta une petite égratignure et puis une minuscule cicatrice. Du coup, elle ne voulut plus jouer à ce jeu, disant qu'elle ne se souciait pas de se faire défigurer. Alors les deux amies revinrent à un autre sport, qui commençait à passer de mode, le jeu de grâces. Ce jeu consistait à s'envoyer un léger anneau de bois revêtu de velours, au moyen de deux baguettes. Elles y jouaient des heures entières avec force cris et éclats de rire. Lucien, à chaque occasion déclarait ce jeu absolument idiot.

Pour se délasser du jeu de grâces, les deux fillettes allaient voir fabriquer des sucres d'orge et des berlingots à l'étal d'un bonhomme coiffé d'un grand bonnet blanc, qui étirait comme d'énormes écheveaux de pâte à sucre, de couleurs variées, dont il fabriquait sa marchandise. Aussitôt les friandises prêtes, elles s'en bourraient et en faisaient même des provisions pour la journée.

Mais un jour, un gros lambeau de pâte chaude et visqueuse tomba malencontreusement sur les beaux cheveux de Mireille, et il fallut lui couper quelques mèches pour arriver à dégager ses boucles brunes. Ce fut un vrai drame ! le marchand voulait se faire rembourser sa marchandise rendue inutilisable, et la mère de Mireille prétendait se faire payer les mèches de cheveux de sa fille.....finalement, on se déclara quitte !

Malgré ces quelques déconvenues notre séjour fut cependant délicieux. Mais les meilleures choses ont une fin.....Dès les premiers jours de septembre il fallut prendre le train pour aller rejoindre papa qui s'ennuyait de ne plus nous voir. Nous aussi, bien sûr, nous fûmes bien contents de le retrouver, mais on se régala tellement de la mer !

Et maintenant, dit papa, il va falloir vous préparer à faire chacun une bonne rentrée scolaire.

C'était, pour Lucien, sa dernière année de collège, la classe de seconde, je crois. Dans un an il partirait préparer ses baccalauréats dans un grand lycée de Paris. Il était un élève très brillant et papa pensait que dans quelques années il pourrait être reçu à l'école polytechnique. Mais il avait un caractère révolté et violent et jouait volontiers de vilains tours.

Comment disait souvent papa, cet enfant est-il si pénible à vivre ? L'internat le dressera, j'espère.

Jeannette de quinze mois plus jeune que moi allait reprendre les cours de sa pension. Elle s'en consolait bien facilement à l'idée de retrouver ses petites amies. A cette époque on faisait travailler les filles beaucoup moins que maintenant, et la plupart ne devenaient jamais bien savantes. Mais on leur apprenait par contre beaucoup d'arts d'agrément. C'était surtout du piano, dont la plupart des fillettes prenaient des leçons. Certaines qu'on disait plus ou moins douées, apprenaient encore le chant ou la diction, le dessin ou l'aquarelle, ou bien encore la danse et le maintien.

Quant à moi, j'allais faire ma dernière année d'école primaire avant d'entrer à mon tour au collège, l'année suivante. J'allais bientôt avoir mes dix ans. Cette année, je ferais partie des grands de mon école, car beaucoup de mes camarades de classe avaient un ou deux ans de plus que moi. Je ne savais pas encore ce que je ferais plus tard pour me rendre utile et pour gagner ma vie. En tout cas, j'en étais sûr, je ne serais pas médecin ! Je l'avais bien décidé, cet été, sur la plage de Pontailac, dans une conversation avec un jeune parisien, Christian fils de médecin comme moi. C'est bien le pire des métiers, m'avait dit Christian. C'est d'abord le plus sale et le plus pénible, le plus effrayant aussi ! Mais enfin, il faudrait bien un jour prendre une décision. Et vous verrez bientôt de quelle façon soudaine et imprévue cette décision fût prise.....

Cependant le temps passait, et les derniers jours de septembre s'envolèrent encore plus vite que les autres, dans l'agitation des préparatifs de la rentrée.

J'avais déjà rencontré plusieurs de mes camarades. Tous n'avaient pas eu d'aussi belles vacances que moi, et même plusieurs n'avaient pas guère quitté notre petite ville. Car on voyageait alors bien moins que maintenant et, pour les familles modestes, les colonies de vacances n'étaient pas organisées et nombreuses comme aujourd'hui. Mais chose curieuse, presque tous mes condisciples se vantaient de s'être follement amusés. C'est qu'on n'aime pas trop, à votre âge, être pris en pitié par les petits copains, on aime bien mieux leur faire envie, n'est-ce pas ?

Et l'on ne parlait plus désormais que de la rentrée toute proche.

C'est fini de rire disaient les grognons. Ce sera maintenant l'école matin et soir, l'école presque tous les jours. Quant aux petites vacances, elles sont si courtes que cela ne vaut même pas la peine d'en parler.

Bah disaient les plus raisonnables, on finirait par s'ennuyer si les vacances duraient toujours. Et puis, même en classe, on passe parfois de bons moments. Enfin cela va surtout dépendre du maître que nous allons avoir.

Or le bruit courait déjà qu'un nouveau maître allait arriver à l'école et qu'il serait justement chargé de notre classe. On disait que ce nouveau maître était assez jeune et qu'il n'était pas encore marié. Il était originaire d'une petite localité des Cévennes, dans le Gard, mais il avait été élevé dans notre département, et y avait déjà exercé des fonctions d'instituteur dans un village perdu, où il avait été très aimé et apprécié. Enfin, on le tenait en haute estime à l'inspection d'académie.

Tels étaient du moins les renseignements recueillis, je ne sais top où ni comment, par mon ami Robert Cayla, toujours le mieux informé. La suite vous montrera combien ces renseignements étaient fondés.

II. LA RENTREE

Le deux octobre au matin, vingt-trois garçons bien alignés répondirent à l'appel de Monsieur Bec. C'était là, en effet, le nom de notre nouveau maître.

Vous pouvez penser combien ce nom prêtait à des plaisanteries faciles. En l'apprenant, l'avant-veille de la rentrée, nous en avons tous bien ri, et les plus loustics de la classe envisageaient déjà le choix d'un surnom : blanc-bec, fin-bec, ou même peut-être bec de gaz.

Mais dès le premier abord le nouveau maître, par son aspect sévère, nous enleva vite toute envie de lui rire au nez, et l'idée de lui trouver un surnom ne vint plus à l'esprit de personne. Sa taille élancée, son regard pénétrant, sa voix calme et grave, et jusqu'à ses vêtements sombres, tout concourait chez lui à imposer le respect et même un peu de crainte. Et cependant, quand il lui arrivait de sourire, il avait un air de grande bonté. Ses yeux noirs devenaient alors doux comme du velours et semblaient nous dire :

« Mais voyons, vous savez bien que je suis votre ami ! »

Pendant l'appel de nos noms un incident nous fit comprendre qu'avec ce nouveau maître il faudrait bien se tenir. Pierre Colin était un élève très médiocre et un incorrigible chahuteur. Il trouva très spirituel, dès le premier jour, de faire le loustic. Je vous fais remarquer, en passant que ce terme était très employé à notre école pour désigner les farceurs et tous ceux qui aimaient faire les malins. Donc Pierre Colin, à l'appel de son nom, au lieu de répondre présent comme tous les autres élèves, se mit à crier d'une petite voix de tête, volontairement grotesque : Maillard !

Eh bien monsieur Collin-Maillard, fit notre maître, vous viendrez me trouver dès la récréation de dix heures.

A l'heure dite monsieur Bec lui demanda son mouchoir, le plia en diagonale et le lui noua en bandeau devant les yeux. Puis il le mit au piquet devant un des grands tilleuls de la cour, avec défense absolue de s'en écarter pendant tout le quart d'heure que durait la récréation.

Ce sera là toute votre punition pour cette incartade stupide, lui dit le maître en le délivrant de son bandeau. Mais si vous renouvez trop souvent des plaisanteries de ce genre, je vous mettrai à la porte de ma classe. Tenez- vous le pour dit.

Pour cette première journée, notre nouveau maître nous avez laissé nous placer à notre guise, se réservant de nous désigner nos places définitives quand il nous connaîtrait un peu mieux. Ce fut alors assez amusant. En général, les bons élèves (dont j'étais, soit dit sans trop me vanter) choisirent leurs places sur les premiers rangs. Par contre les paresseux et les chahuteurs s'entassèrent le plus possible à l'arrière de la classe, pensant être ainsi moins surveillé et peut-être aussi moins souvent interrogés.

Après avoir obtenu un silence parfait, monsieur Bec nous tint un petit discours. Il parlait lentement, d'une voix douce et ferme à la fois. Son regard parcourait constamment les rangs des élèves, de sorte qu'aucun geste ni aucune grimace ne pouvait lui échapper.

Il nous dit d'abord que cette année scolaire allait être très importante. Certains d'entre nous allaient, l'année suivante, faire leur entrée au collège. D'autres parmi les plus âgés, se présenteraient, dès l'été venu, au certificat d'études. Il s'agissait donc de travailler sérieusement.

Mais, ajouta le maître des classes sérieuses ne sont pas nécessairement des classes où l'on s'ennuie. Je ferai tout mon possible pour que les classes soient intéressantes et vivantes. Certaines, même, seront amusantes et gaies si le sujet s'y prête.

Je désire être votre ami à tous, poursuivit-il, mais à certaines conditions, car il y a des choses que je ne tolérerai pas. D'abord, pas de chahut : je ne le supporterai pas une minute et ceux qui voudraient s'y essayer auront vite fait de passer la porte et ne reparaitront plus ici.

Ensuite, je ne veux ni mensonges, ni dissimulation, ni supercheries d'aucune sorte. Copier sur un camarade, cela équivaut à me mentir. De faire souffler, c'est aussi me tromper. J'irai même plus loin : réciter une leçon par cœur sans la comprendre c'est aussi presque une supercherie. Vous ne devez rien apprendre que vous ne compreniez parfaitement. Aussi, je ne vous reprocherai jamais de me demander une explication supplémentaire.

Mais si je veux pouvoir faire confiance à chacun de vous, je souhaite aussi que vous ayez en moi une confiance entière. Soyez bien persuadés que je ne désire vous punir que quand ce sera absolument nécessaire. Et ne pensez jamais que cela puisse être par méchanceté, comme seul un élève imbécile pourrait le croire.

Là-dessus, cette première classe se poursuivit d'une façon assez originale.

Monsieur bec ouvrit devant lui un grand carnet portant tous nos noms. Une page entière y était réservée à chaque élève. Tour à tour, le maître posa plusieurs questions à chacun de nous, sur ses noms, sa date de naissance, son adresse en ville, ses places et, s'il en avait eues, ses prix de l'année précédente. Et il inscrivait tous ces renseignements sur son grand carnet.

Mais il nous surprit bien d'avantage en demandant à chacun de nous ce qu'il comptait faire plus tard, quand il serait grand ;

Les réponses furent les plus diverses. Plusieurs élèves n'en savaient absolument rien et avouaient même n'y avoir encore jamais réfléchi. D'autres au contraire, avaient une idée bien arrêtée sur leur future profession. Certains enfin hésitaient entre deux partis à prendre, parfois très différents l'un de l'autre.

Ainsi Etienne Maffre déclara très sérieusement qu'il serait charcutier comme son père, ou bien qu'il écrirait des vers, qu'il serait poète.

Monsieur bec se mit à rire et lui fit remarquer : mais rien ne vous empêcherait de mener ces deux carrières de front. On peut très bien composer un beau poème entre deux saucissons !

Robert Cayla dit Bob voulait être dessinateur ou artiste peintre. C'était un très bon élève en toutes matières, et en plus il dessinait remarquablement pour un garçon de dix ans.

Emile Lavabre, fils de brigadier de gendarmerie, très agile et fort en muscles tout à la fois, voulait être boxeur. Il n'y pas de métier explique-t-il, qui permette de gagner autant d'argent en quelques minutes. Un round ou deux et ça y est !

Le fils du percepteur, Henri Mazeran, ne voulait pas vivre enfermé dans un bureau comme son père. Il serait marin et peut-être s'il le pouvait officier de marine. Il avoua n'avoir jamais vu la mer, et cette vocation pouvait surprendre. Mais il sentait bien, disait-il, qu'il ne vivrait heureux qu'en traversant les océans.

Léonce Escudié dévorait des livres d'histoires militaires. Il serait officier et se voyait déjà défilant en brillant uniforme à la revue du 14 juillet. Mais il voulait aussi se battre et se couvrir de gloire.

Ce qui me désole, ajouta-t-il, c'est que papa m'a dit qu'il n'y aurait sûrement plus jamais de guerre.

Puisse monsieur votre père dire vrai, fit monsieur bec, même au prix d'une grande déception pour vous.

Joseph Terral, dit Jojo, était un petit garçon chétif, qui ne paraissait pas son âge. Il était très naïf et même un peu simplet comme nous disions. Il voulait être coiffeur.

Mais il vous faudra tâcher de grandir, remarque notre maître. Faute de quoi, mon pauvre Jojo, vous aurez besoin d'une échelle pour atteindre la tête de vos clients.

Robert Carriere, qu'on appelait Roby pour le distinguer de Robert Cayla, était le fils d'un professeur du collège. Son avenir était décidé : il serait explorateur et découvrirait des pays nouveaux.

Hé, hé lui dit monsieur Bec, vous aller donc nous surcharger le programme de géographie, à force de découvrir des régions inexplorées.

Vous verrez par la suite à quels mécomptes le mena ce goût de l'aventure.

Mais d'un instant à l'autre, je risquais d'être interrogé à mon tour...qu'est-ce que j'allais donc bien pouvoir répondre ?....le maître venait à l'instant de reprocher à mon ami Elie Lafon, un très bon élève, posé et réfléchi, de n'avoir encore aucune idée de sa future profession.

Ce n'est pas sérieux, pour un garçon tel que vous, ajouta-t-il sur un ton de sévérité qui me surprit.

Il faudrait donc absolument que je donne une réponse précise à notre maître, de peur de paraître peu sérieux à mon tour, et d'encourir un reproche semblable.

Certes, la médecine me faisait décidément trop peur. Et je me remémorais encore ma conversation avec Christian, sur la plage de Pontailac. Toujours voir souffrir des gens, les voir mourir : s'occuper de fièvres, de tumeurs, de cavernes, voir couler du sang.....Brrr : non, jamais : Tout cela était trop affreux. Il n'y fallait pas songer.

Mais que répondre ? Mon cerveau restait vide, vide, entièrement vide : aucune idée ne s'y présentait....

Or voilà que déjà monsieur Bec posait son regard sur moi, ce regard profond qui impressionnait par son autorité :

Et vous, Paul ? me fit-il.

Alors que se passa-t-il donc en moi ? je ne l'ai jamais compris. Toujours est-il que j'entendis distinctement retentir ma propre voix, ferme et décidée, comme si c'était celle d'un autre qui disait : je serai médecin comme papa !

Oui, telle fut ma réponse alors que je pensais tout juste le contraire.

Et aussitôt voilà le maître qui me félicite : il n'y a pas de profession plus belle, me dit-il. La médecine est un véritable sacerdoce. En plus, c'est toujours très bien pour un fils de suivre l'exemple édifiant de son père. Je ne saurais trop vous approuver, Paul. C'est bien, c'est très bien.

Je me sentais devenir écarlate. Ma tête bourdonnait, mon cœur battait à se rompre. Tous mes camarades me contemplaient avec un mélange de surprise et de considération.

Revenu à la maison, pendant le repas en famille, je racontai à papa avec une indifférence apparente et sur un ton détaché, cette fin de matinée et ma réponse au maître. En réalité, j'étais très curieux de savoir ce que papa allait en dire. Il me répondit très calmement : mais qu'est-ce que tu aurais voulu faire d'autre que médecine ?

Et ce fut tout :dès lors, mon sort futur était fixé.

III. LA MEILLEURE JOURNEE

Décidemment, notre nouvel instituteur nous plaisait beaucoup. Malgré son air sévère il était vraiment bon et il avait souvent des idées originales et amusantes. Ainsi, ce fut le cas pour le choix de notre premier sujet de rédaction.

Comme la fin de la classe approchait, monsieur Bec nous fit prendre en note nos leçons pour le lendemain. Puis, d'un air préoccupé, il ajoute :

Je suis assez embarrassé pour choisir le sujet de votre première rédaction. Voyons qui m'indiquera un sujet intéressant ?

Plusieurs doigts se levèrent :

L'histoire des templiers répondit Jacques Bonafous.

A ces mots, notre maître prit une expression si ennuyée et fit une grimace si drôle que toute la classe éclata de rire.

Et vous Robert Carrière ?

Les explorations du Sahara fut la réponse.

Bigre, voilà un sujet qui pourrait nous donner chaud et soif. Mais non, voyons : il nous faut un sujet qui puisse intéresser chacun d'entre nous et qui puisse être traité de façon bien personnelle.

A vous Elie Lafon :

« Le choix d'une carrière, d'un métier quoi »

Mais non mais non cela rappellerait trop nos conversations d'avant-hier, et puis il me semble que vous seriez vous même encore bien embarrassé, Lafon. Je vous donnerai peut-être ce sujet un jour, mais plus tard.

Cependant, Antoine Chabert levait la main avec insistance.

Raconter la meilleure journée de vos vacances, fit-il.

Bravo, s'écria monsieur Bec. Voilà un joli sujet et qui plaira, je pense à chacun d'entre vous. Vous me remettrez ce devoir mercredi pour que je puisse lire et annoter vos copies jeudi. Et nous en reparlerons vendredi.

Sur un pareil sujet tous les élèves firent de leur mieux. Même les cancre eurent plaisir à bien décrire la meilleure journée de leurs vacances et s'y appliquèrent. Et il nous tardait à tous d'être arrivés au vendredi pour entendre ce que notre maître nous dirait de cette rédaction. Il nous lirait certainement les meilleures copies : c'était tout à fait le genre.

Je suis très satisfait de ce premier devoir, s'écria-t-il en arrivant en classe le vendredi matin. J'ai passé d'agréables instants à lire vos copies, si vivantes et si variées. Il y a plusieurs très bonnes notes et pas une seule n'est inférieure à la moyenne. Mais quelle diversité :

Voici par exemple, le récit enthousiaste d'un succulent repas. Ce Jean Lacaze doit être un fameux gourmand, mais il m'inquiète un peu : vous allez voir pourquoi.

Il nous raconte comment fut célébrée la fête de ma cousine, au hameau Fonvieille. Mais il ne nous apprend pas grand-chose sur ce joli site, ni même sur sa cousine, que je suppose fort gentille. Il ne nous dit pas s'il lui a récité un compliment, s'il lui a offert des fleurs ou un petit cadeau, ni même s'il a bien joué avec des cousins ou des camarades.....non tout cela ne semble pas compter pour lui.

En somme votre devoir ne s'intéresse qu'à ce que vous avez mangé, mon pauvre ami. Je dis pauvre ami parce que je vous plains un peu de n'avoir pas su apprécier autre chose par cette belle journée à la campagne, où vous étiez entouré de parents et d'amis. Quant à l'excellent menu, je reconnais qu'en parfait connaisseur vous en faites un tableau splendide. Ecoutez-moi ça : olives au beurre, saucisson de pays, jambon des Causses et charcuterie variées. Puis des truites, une grosse truite pour chacun ; ensuite un canard.....Non, pardon deux canards gras et bien dorés. Et leur description vous prend douze lignes de votre copie. Aussi, on dirait qu'on en mange ! Miam miam ajouta monsieur Bec pour nous faire rire. La salade semble moins vous intéresser. Mais ce n'est pas tout : il y a encore un pâté de grives au foie gras, dont je ne vous dis que ça et le maître fit claquer sa langue d'un air gourmand. Et puis bien sur le dessert avec l'incontournable Roquefort, des croque en bouche et des fruits. Enfin, pour le cas où certains convives auraient pu avoir encore faim, une énorme fouace.

J'avoue que ce fut une belle journée. Mais Jean Lacaze oublie certainement un détail d'importance : l'indigestion du lendemain.

Et voici un sujet tout différent et bien plus austère. Alphonse Vergne connaît l'abbé Langlade qui est un naturaliste remarquable. Je suis moi-même très lié avec lui, car tous deux nous nous intéressons aux petites bêtes. Or voici que l'abbé ayant proposé à Alphonse de l'accompagner dans une chasse aux coléoptères, celui-ci a eu de la chance de tomber sur deux exemplaires d'une jolie bestiole, le Carabus lapagnacus, assez rare en France. Alphonse Vergne a eu la gentillesse d'en offrir un à l'abbé Langlade et m'apporte aujourd'hui le second à moi-même pour ma collection. La joie de cette belle journée provient pour lui, je pense, du grand plaisir qu'il a fait à l'abbé, joie qu'il complète aujourd'hui en me faisant plaisir à mon tour.

Et maintenant, poursuit monsieur Bec, c'est un grand historien qui se révèle avec Jacques Bonafous. Je comprends maintenant son idée d'une rédaction sur les Templiers. Grâce à son oncle, qui possède une automobile, il a pu visiter les Cévennes et l'Aigoual, son pays d'origine, puis les gorges du Tarn et enfin le causse du Larzac. C'est sur ce vaste plateau presque désertique qu'il a été intéressé par les commanderies fortifiées qui y édifièrent les Templiers au XIII siècle. Et il nous donne une excellente description de l'une d'elles, la Couvertoirade. Jusque-là, c'est parfait. Mais il nous inflige ensuite deux pages entières sur l'histoire, très compliquée des Templiers, qui donne un pénible résumé de quelques vieux bouquins poussiéreux. Ça, c'est vraiment de trop.

Antoine Chabert, grâce auquel nous avons choisi le sujet de ce devoir, nous fait un fort joli récit de son excursion au Gouffre de Padirac. Je comprends maintenant son désir de nous la raconter et, de fait, sa rédaction est excellente.

Paul, ici présent fit le maître en me posant gentiment sa main sur la tête tandis qu'il se promenait à travers la classe, Paul a eu, lui aussi, une belle journée pendant ses vacances. L'histoire en est bien

simple pourtant, mais racontée avec force détails amusants. Il nous dépeint sa fierté et sa joie le jour où sur une plage de Royan, il a enfin su nager.

Sur un ton bien différent, Emile Lavabre, l'homme fort en muscles, nous narre lui aussi la plus grande joie de ses vacances. Le jour de la foire de septembre, après avoir savouré tout un spectacle de boxe, il a pu approcher l'un des boxeurs. Sur ses petites économies, Emile lui a offert un « vermouth grenadine » : ce n'est pas payer trop cher l'amitié d'un boxeur. En retour, le grand boxeur a daigné inculquer lui-même quelques principes de son art à Emile. Et c'est ainsi que devant plusieurs de ses camarades ébahis, notre futur champion est monté sur les planches pour y faire ses premiers essais de boxe. Certes, voilà pour lui une journée qui compte.

Mais l'heure se presse et je ne puis vous détailler chacun de vos devoirs. Je tiens cependant à vous parler de la meilleure rédaction de toutes. Ou plutôt, vous allez juger par vous-même. C'est celle d'Elie Lafond.

Et monsieur Bec nous fit la lecture suivante :

La meilleure journée de mes vacances

Je n'avais jamais eu de si tristes vacances. Depuis quelques temps déjà, maman n'était pas très bien. Mais dès la fin de Juillet elle dut rester dans son lit. Papa était très inquiet. Il ne nous parlait guère à table, et nous recommandait sans cesse de ne pas faire de bruit dans la maison.

Il demanda tout de suite à une cousine de maman de venir l'aider à la soigner et aussi de s'occuper de la maison. Moi, j'étais chargé de surveiller mon petit frère et de l'aider à s'habiller.

Le médecin, le père de Paul, qui est aussi un grand ami de papa, venait justement de rentrer de vacances. Il passait la voir matin et soir, et chaque fois qu'il l'avait examiné il tenait à papa de longues conversations à voix basse dans le vestibule. Et pendant qu'il parlait papa fronçait les sourcils et devenait tout pâle.

Tous les jours le boucher nous portait d'énormes blocs de glace. Papa les conservait à la cave dans une vieille couverture et il en cassait des morceaux avec un marteau pour remplir une grande poche de caoutchouc qui servait à soigner maman.

Pendant plusieurs jours, je ne voyais ma pauvre maman qu'une minute matin et soir, avec défense de lui parler : un baiser et c'était tout.

Et voilà qu'un jour papa nous annonce que le médecin a décidé d'envoyer maman à Toulouse ou à Montpellier pour qu'un chirurgien célèbre lui fasse une grande opération. Papa était comme fou, tellement il avait de la peine. Il nous embrassait souvent en pleurant, mon petit frère et moi. Finalement, c'est à Montpellier que maman allait partir. Papa nous permit d'aller l'embrasser. Elle était très maigre et toute pâle, avec des yeux plus grands que d'habitude. Elle ne pleura pas et recommanda à papa d'être courageux. Je lui jurais d'être plus sage que jamais et de bien surveiller mon petit frère. Mais quand je vis la grande voiture s'éloigner, j'éclatai en sanglots.

Papa accompagnait maman et resterait tout le temps nécessaire à Montpellier, chez des parents. Pendant plusieurs semaines nous ne vîmes donc plus ni papa ni maman. Mais papa écrivait presque tous les jours à la cousine Berthe. Le professeur Forgeu avait fait une très grande opération à

maman, et tous les jours suivants papa écrivait que l'état restait grave et que le chirurgien ne pouvait rien promettre. Aussi tous les soirs, je pleurais dans mon lit en pensant que nous allions peut-être perdre notre chère maman. Alors dans ma prière, je demandais au bon Dieu de nous la sauver, espérant qu'il aurait pitié de nous.

Enfin voilà qu'un jour la cousine Berthe m'appelle et je vois en arrivant auprès d'elle qu'elle est toute souriante. Papa nous annonçait qu'il y avait enfin du mieux dans l'état de maman, un grand mieux. Puis chacune des lettres suivantes annonçait de nouveaux progrès. On avait cessé les piqûres, on ne mettait plus cette fameuse poche de caoutchouc remplie de glace. Maman commençait même à manger, et papa lui achetait du très bon vin de Bordeaux.

Quelques jours après, nous apprîmes que maman commençait à se laver, mais elle restait longtemps allongée sur une chaise longue. Puis elle commença à se promener dans le jardin de de la villa des Violettes et un jour elle nous écrivit elle-même quelques mots.

Et puis enfin, la grande nouvelle arriva : maman allait nous revenir ! Et voilà, en effet, que cousine Bethe nous prévient que la même grande voiture grise allait nous la ramener le lendemain matin, vers midi sans doute.

Cousine Berthe plaça alors dans la chambre de maman de belles roses rouges, de celles que maman préférait. Près de son lit, elle déposa un tout petit paquet avec un ruban doré : c'était une surprise que papa faisait à maman, un bracelet-montre à la nouvelle mode, qu'il avait fait expédier de Montpellier.

Le matin je m'éveillai de très bonne heure, de sorte que la matinée me parut encore plus longue. Dès onze heures, j'allai guetter au coin de la rue qui donnait sur la grande route. Et tout à coup, dans un nuage de poussière, la grosse voiture grise approche et, avec de bruyants coups de corne, elle s'engagea doucement dans notre rue. Je me mis alors à courir pour arriver en même temps qu'elle à notre porte.

Mais papa, qui avait vivement sauté à terre, me défendait encore d'approcher. Ce ne serait que quand maman aurait été installée dans son lit que nous irions l'embrasser. En effet le long voyage avait pu la fatiguer et elle se coucherait tout de suite. J'obéis sagement et j'en fus bien récompensé. Quand je retrouvai enfin maman reposant dans le grand lit tout blanc, je fus ravi de voir combien elle avait une bonne mine. Mon petit frère et moi nous nous précipitâmes à son cou et la couvrîmes de baisers. Nous pleurions tous de joie. Même papa pleurait. Et ça fait tout drôle de voir son papa pleurer.

Je suis sûr qu'aucun de mes camarades n'a eu un aussi beau jour de vacances que moi, au retour de maman.

IV. LA FETE DE TANTE ROSE

Tous les ans, nous allions souhaiter la fête à tante Rose le dimanche le plus proche du 21 octobre. Car quand sa fête tombait en semaine, elle ne voulait pas que papa perdît son temps précieux et elle ne voulait pas nous faire manquer la classe.

Si vous consultez un calendrier, vous verrez que le 21 octobre n'est pas la fête de sainte Rose mais celle de sainte Ursule. Or le véritable nom de cette vieille tante était Ursule et ainsi donc sa fête tombait le 21 octobre. Mais voici l'explication. Tante Rose avait été mariée et son mari trouva tout de suite ce nom d'Ursule ridicule, et bientôt il lui dit : « je t'appellerai Rose, c'est plus gracieux ».

Toute la famille estima qu'il avait raison, et c'est ainsi que depuis on appelle toujours tante Ursule de ce joli nom de fleur qui n'avait jamais été le sien.

Tante Rose n'était pas notre vraie tante à nous, les enfants. C'était la tante de papa et d'oncle Gustave ; mais elle préférait papa de beaucoup. Le mari de tante Rose avait été tué, il y a bien longtemps déjà, dans une guerre, très loin en combattant comme officier. Ils n'avaient jamais eu d'enfants.

Tante Rose était petite et toute menue. Lucien déjà élancé pour ses quinze ans, fléchissait sur les genoux pour pouvoir l'embrasser. Et, chose curieuse, quand papa parlait de cette petite tante Rose il disait souvent : « c'est une très grande dame » cette réflexion, exprimée sur un ton de grand respect, nous faisait chaque fois éclater de rire. Alors ce pauvre papa se croyait obligé de nous expliquer une fois de plus, qu'on appelle une grande dame une dame distinguée et très bien élevée, qui a su conserver les excellentes manières d'autrefois.

Or, c'était justement à cause de ses manières sévères et solennelles que cette petite tante Rose nous paraissait un tant soit peu ridicule.....mais il ne fallait pas le dire, car cela fâchait papa et maman.

D'ailleurs, depuis quelques temps et tout en vieillissant, elle devenait de moins en moins sévère avec nous et un peu moins solennelle aussi. Papa lui disait qu'elle rajeunissait. En tout cas, tante Rose nous aimait énormément et se mettait à nous faire de très beaux cadeaux à tous à cette occasion. Mais c'était Lucien qui était son préféré.

Elle vivait à la campagne avec une vieille bonne, Brigitte, et Antoine le mari de Brigitte. En parlant d'Antoine, elle disait, suivant les moments : mon cocher ou mon jardinier, ou mon maître d'hôtel, car il était tout cela à la fois..

Tante Rose habitait à un peu plus d'une lieue de la ville, dans un très beau site aux abords de la rivière, une grande bâtisse avec des tourelles qu'on appelait la Fabrègue ou encore le château. Non loin du château il y avait un autre bâtiment, celui-ci presque en ruine qui avait été autrefois une manière d'usine au-dessous d'un barrage. Il y avait aussi un grand verger planté de vieux arbres qui donnaient encore de bons fruits. Et puis, derrière le château un immense parc devenu presque sauvage, où nous nous amusions follement car on ne risquait pas d'y abîmer grand-chose et donc de se faire gronder. Nous y jouions à cache-cache, ou aux sauvages, ou bien à Robinson Crusoé. Il y avait en effet une grande pièce d'eau avec toutes sortes de bestioles dedans et de beaux poissons rouges qui faisaient l'orgueil de notre vieille tante. Et tout au milieu de la pièce d'eau s'élevait un kiosque

vermoulu sur une petite île. On accédait à l'île par un pont rustique. Pour nous c'était toujours l'île de Robinson.

Pendant plusieurs années c'est Lucien qui fut chargé de lire un petit compliment de sa composition à tante Rose pour lui souhaiter sa fête. Mais, l'année précédente, il avait fâché cette bonne tante en lui lisant un compliment écrit, cette fois, en vers de mirliton. Il l'y taquinait de façon insolente en faisant rimer Ursule avec ridicule et tante Rose avec coupe rose. Or tante Rose avait une maladie de peau sur les joues qu'on appelait la couperose, et papa nous avait toujours sévèrement défendu d'en parler jamais devant elle.

De retour à la maison Lucien fut puni et papa l'obligea le dimanche suivant à retourner seul à Fabrègue présenter ses excuses. Tante Rose en fut tellement touchée qu'elle lui donna de l'argent pour s'acheter une belle canne perfectionnée pour la pêche à la truite.

Depuis lors ce fut Jeannette qui récita tous les ans un court compliment composé par papa. Après le compliment de Jeannette, on offrait à tante Rose des fleurs et un petit cadeau : un parfum de violette ou une bouteille d'anisette. Et aussitôt après, il fallait se laisser embrasser par la vieille bonne tante qui avait des boutons rouges sur la figure et un menton à moitié rasé qui nous piquait.

Enfin Antoine en maître d'hôtel bien stylé venait annoncer gravement : Madame est servie !

Ces repas à la Fabrègue nous amusaient beaucoup moins que nos jeux dans le parc. A table, il fallait se tenir irréprochablement et ne parler que si tante Rose ou nos parents nous adressaient la parole. Il fallait manger du pain, certes, mais pas trop, parce que notre tante disait que ce n'est pas distingué. Enfin et surtout il ne fallait jamais rien laisser dans notre assiette. Toutes ces recommandations et bien d'autres nous étaient renouvelées tous les ans pendant le trajet en voiture.

Le service de table était donc fait par le vieil Antoine. En présentant les plats il versait parfois un peu de sauce ou de crème sur notre épaule, mais il ne fallait pas le faire remarquer. Pour nous, les enfants, il présentait toujours l'assiette de chacun à tante Rose qui tenait à nous servir elle-même. Sans doute parce qu'elle n'avait jamais eu d'enfants, elle prétendait savoir mieux que personne ce qui nous convenait comme nourriture.

Ce dimanche-là, après l'inévitable soupe paysanne et quelques hors d'œuvre du pays, tante Rose annonça à papa : tu vas être heureux mon neveu : tu vas maintenant goûter à ton régal préféré.

Et comme pour mieux en garder le secret pendant quelques minutes, elle allongea son index à la hauteur de ses petites lèvres pour faire : chut.....

Antoine vint présenter avec cérémonie une magnifique tête de veau, blanche et lisse comme de l'ivoire. Le pauvre animal avait les paupières abaissées comme s'il dormait, et une touffe de persil sortait de chacune de ses oreilles. Papa adorait la tête de veau à la vinaigrette, mais nous ne l'aimions guère. Quand papa se fut suffisamment extasié, tante Rose eut un sourire satisfait et fit signe à son maître d'hôtel d'aller procéder au découpage en cuisine.

Quelques minutes après Antoine revint offrir le plat aux grandes personnes, puis demanda à notre tante si elle voulait préparer elle-même les portions des enfants. Bien sûr, elle nous servirait comme toujours.

Et ce fut là le drame : tante Rose y voyait assez mal. Elle ajusta soigneusement son lorgnon et pointa son petit nez au-dessus du plat pour mieux choisir nos morceaux. Puis elle déclara avec autorité : voilà pour toi Lucien, un beau morceau avec beaucoup de sauce et de câpres. Et, se tournant vers moi : Paul mon ami, je te réserve un morceau de joue : c'est ce qu'il y a de plus délicat. Enfin, je sais que Jeannette préfère de la cervelle. C'est une vraie gourmandise. Vu son âge, je ne lui donne pas de câpres. Mais pour compenser, elle aura une belle petite branche de persil.

Et déjà Antoine m'arrosait l'épaule de quelques grosses gouttes d'huile, puis déposait devant moi un énorme morceau de joue. Comment ferai-je pour en venir à bout ?

Or, la joue, cela pouvait encore aller avec un peu de courage et en tâchant d'oublier la pauvre bête qui, il y a deux jours, tétait peut-être encore sa mère. Mais voilà, cette joue s'allongeait, s'allongeait en s'amincissant jusqu'au museau. Et, tout au bout, elle se terminait par une grosse narine grise et rose, encore garnie de quelques petits poils, comme ceux qui nous piquaient quand tante Rose nous embrassait.

Jamais, je ne pourrais achever ma portion, et plus j'approchais de la narine, plus je perdais courage. Que faire ? Dire que j'ai mal au ventre et me retirer de la table en courant ? Mais je ne veux pas mentir, et puis, maman se ferait du souci. Dire que je n'aime pas la tête de veau ? Mais tante Rose sera vexée et mes parents ne seront pas contents. Mon Dieu, que Faire ?

En attendant, tout le monde avait achevé sa portion. Papa avait même trouvé le temps de savourer un deuxième morceau. Heureusement personne ne prenait garde à moi. La conversation était très animée entre tante Rose et papa au sujet du conseil municipal. Quant à maman, elle faisait à Lucien des signes désespérés pour lui faire retirer sa main de la poche de pantalon où il la tenait enfouie. Le vieil Antoine s'aperçut seul de mon embarras, et me délivra prestement de mon encombrante narine. J'étais sauvé !

Le soir seulement, après notre retour à la maison, je racontai ma mésaventure à Lucien. Il en rit aux éclats, puis, une fois calmé, il me consola de cette façon imprévue : ne te plains pas mon vieux. Une narine de veau, même avec quelques poils dessus, mais ce n'est rien ça. Sais-tu ce que j'avais, moi, au beau milieu de mon assiette : un œil, mon vieux, l'œil du veau. Un œil tout triste qui fixait sur moi son regard plein de reproches, à travers ses larmes d'huile et de vinaigre. Eh bien, je l'ai bravement fourré dans ma poche cet œil. Il me glissait dans les doigts, mais je l'ai enfoui comme j'ai pu au milieu de mon mouchoir, à cause de l'huile qui en dégoulinait.

Après le repas, sans rien dire, je suis allé le jeter aux poissons rouges de la pièce d'eau. Mais ces idiots-là ont eu peur, ou bien c'est qu'ils n'aiment pas l'œil de veau, eux non plus. Et quand je suis retourné à la pièce d'eau, au moment du départ, l'œil était toujours là et, du fond du bassin, me lançait encore son même regard triste et plein de reproches. C'était peut-être le même œil qui regardait Caïn.....Mais tu n'as pas encore lu Victor Hugo, toi, ni même la Bible.

Alors, regardant mon grand frère en face, je lui répondis : moi, je sais bien ce qu'il voulait te reprocher, cet œil : Il te reprochait les mille rosseries que tu as faites à cette bonne tante Rose, qui t'aime tant, tu sais bien que tu es son préféré.

Voilà ce qu'il te reprochait, de son regard triste, l'œil du petit veau.

Lucien resta un moment interloqué, puis m'avoua : tu as peut-être bien raison.

V- LA FIN DE BAYARD

Jusqu'alors papa faisait ses visites en ville soit à pied, soit à bicyclette. Mais pour aller voir ses malades à la campagne ou dans les villages alentours il commandait à Firmin d'atteler Bayard.

C'était une bonne bête Bayard. Il était très doux, patient et docile. Moi, je l'avais toujours vu à la maison, car il avait plusieurs années de plus que moi, et je crois que papa l'avait acheté au moment de la naissance de mon frère Lucien. C'est dire que Bayard commençait déjà à être un vieux cheval. En plus il avait eu bien des occasions de se fatiguer, à parcourir tous les jours et même souvent la nuit les routes et les chemins de notre rude région. En effet notre canton très accidenté, offrait de nombreuses côtes à grimper, parfois très dures. Et puis, à cette époque la plupart des chemins étaient très mauvais et creusés de fondrières, pleines de boue en hiver et, l'été, remplies de cailloux et de poussière.

Bayard était donc vieux et fatigué. Mais combien je l'aimais. Quand je lui apportais un morceau de sucre ou une belle carotte bien rouge, il hennissait de plaisir en tournant gentiment vers moi sa bonne grosse tête brune, ornée d'une tâche blanche au-dessus des naseaux. Et quand Firmin, pour s'amuser, me hissait à califourchon sur le dos de Bayard, il hennissait encore gaîment et grattait vivement le sol de l'écurie du rebord de son sabot, comme s'il était impatient de me mener en promenade. Il était tellement doux et sûr que papa me permettait quelquefois de le conduire, quand on allait sur une route bien droite.

Mais maintenant papa faisait de plus en plus ses courses à bicyclette pour ménager son vieux cheval. Et si Bayard se reposait ainsi davantage, c'est papa qui se fatiguait beaucoup trop.

Aussi papa abordait souvent une grave question dans ses conversations avec maman. Il hésitait beaucoup : ou bien remplacer Bayard par un autre cheval, plus jeune et moins fatigué, ou bien acheter une voiture automobile, comme venait de le faire son ami le docteur Molines.

Or, à cette époque, c'était une grosse affaire que de se mettre à l'automobile ; si la bicyclette commençait déjà à être assez répandue, il n'en était pas encore de même pour l'auto. Ce nouveau moyen de locomotion n'existait pas alors depuis beaucoup d'années, et, dans une petite ville comme la nôtre, on ne voyait circuler que quelques rares automobiles. Et puis une auto coûtait alors très cher et j'entendais souvent papa dire à maman : il me faudra travailler au moins six mois pour gagner de quoi la payer. Et en plus de cela, il faut vivre !

Quant à maman, elle n'était pas tranquille à l'idée que papa se risquerait tous les jours sur ce qu'elle appelait « cette sale mécanique ». Elle en trouvait la vitesse effrayante. Et pourtant qu'en dirions-nous maintenant. A cette époque rouler à plus de 40 km à l'heure était considéré comme une folie. D'ailleurs, la plupart des autres n'auraient pas pu aller beaucoup plus vite !

Mais finalement papa se décida. Nous, les garçons, nous en fûmes tout de suite ravis. Avec quelle fierté nous aimions dire à nos camarades, en prenant des airs importants : quand papa aura son auto....

Papa se mit d'abord à apprendre à conduire, et ce ne fut pas une mince affaire. C'est un de ses amis qui lui donna tous les jours des leçons. C'était le père d'Elie Lafon, un de ses meilleurs camarades. Il était ingénieur des ponts et chaussées, et c'était lui dont la femme avait été si gravement malade

l'été précédent. Cela nous amusait beaucoup, Lucien et moi, d'assister aux premiers essais de papa et de le voir se faire gronder par monsieur Lafon, comme un mauvais élève. Par exemple quand il montait avec une roue sur le trottoir ou quand il faisait partir l'auto en arrière, tandis qu'il cherchait à la faire démarrer vers l'avant. Et ce qui nous faisait rire aussi, c'est que papa sans arrêt cornait au moyen d'une grosse poire en caoutchouc noir, comme une poire à lavements. Et plus il s'énervait, plus il faisait coin, coin, coin.. Mais nos rires agaçaient papa et il prétendait que c'était nous qui lui faisons faire des fautes. Aussi nous défendit-il bientôt d'assister à ses leçons.

Enfin papa sut à peu près bien conduire, et l'auto commandée ne tarda pas à arriver. C'était une voiture toute rouge, d'un rouge vif comme une voiture de pompiers. Elle faisait un vacarme étourdissant, comme d'énormes teuf, teuf, teuf et répandait par derrière des nuages de fumée âcre qui vous suffoquaient.

Le plus souvent c'était toute une affaire pour la mettre en marche, car il fallait obligatoirement se servir de la manivelle. Papa y perdait le souffle, il se mettait en sueur et finissait par écraser le beau faux-col empesé que maman lui préparait chaque matin et qui devenait comme un accordéon. Quelquefois même il commandait à Firmin d'aller demander le secours d'un ou deux voisins pour le pousser jusqu'au bout de la rue.

Firmin était obligé d'astiquer tous les jours les cuivres, car les autos n'avaient alors pas de nickel mais des cuivres. Et chaque fois Firmin maugréait et disait qu'il aurait préféré passer dix fois son brave vieux Bayard.

Mais c'était surtout le mécanisme de l'auto qui paraissait compliqué et qui nous intriguait, Lucien surtout. Dès qu'il en trouvait le temps, papa se plongeait dans l'étude d'un petit livre plein de dessins très savants. Et Lucien lui demandait de tout lui expliquer. Quant à moi, j'avais bien du mal à comprendre les explications de papa, et ce que je comprenais à peu près un jour, je l'avais déjà oublié le lendemain.

Papa se déclarait enchanté, car l'auto lui faisait gagner beaucoup de temps pour ses visites et lui permettait d'étendre son rayon ? Mais à la maison il en perdait presque autant à préparer et à entretenir cet outil merveilleux, comme il disait. En effet, il lui fallait constamment tout réviser et préparer chaque jour des réserves d'huile, d'essence et même d'eau. Car les distributeurs d'essence, que vous voyez maintenant partout, n'existaient pas encore et puis, à chaque instant, il fallait rajouter de l'eau dans le radiateur.

Il y avait encore le terrible ennui des pneumatiques qu'on crevait souvent : d'abord parce que on ne savait pas encore les fabriquer aussi solide qu'aujourd'hui et puis aussi à cause du mauvais état des chemins, à cette époque, et de l'abondance des clous et des débris de ferraille qui traînaient partout.

Mais avec l'auto, ce que papa redoutait le plus c'était les visites de nuit à la campagne. On ne connaissait pas encore les phares électriques. A l'avant de l'auto il y avait deux énormes lanternes de cuivre qui contenaient des lampes à acétylène. L'acétylène est un gaz qui se dégage d'un mélange de carbure et d'eau. Tous les jours il fallait veiller à la réserve de carbure et à la quantité d'eau qui le baignait. Ces lanternes s'éclairaient au moyen d'une allumette, comme des becs de gaz, et donnaient alors une belle lumière blanche. Mais le système se détraquait souvent et à chaque sortie nocturne papa risquait de se trouver sans éclairage.

Bref, papa rentrait souvent en retard, de mauvaise humeur, couvert de poussière et tout taché d'huile, empestant l'essence et l'acétylène. Pour se protéger les yeux contre la poussière des routes, qui n'étaient alors pas goudronnées, il portait d'énormes lunettes bordées d'étoffe noire, qui le faisait ressembler à un bandit masqué. Pour protéger ses habits il revêtait une affreuse blouse grise qu'on appelait : un cache-poussière.

Aussi, bien que papa se déclarât malgré tout très satisfait, maman n'était pas trop contente. Bien entendu, mon frère et moi ne soufflions mot de ces divers ennuis à nos camarades. Nous étions bien trop fiers, les jours où papa passait par hasard devant le collège ou devant mon école juste à l'heure de la sortie. Et en montant vivement à côté de papa, nous nous régaliions de voir l'air ébloui des petits copains.

Cependant nous fûmes tous bien mal impressionnés quand un soir d'hiver, papa n'étant toujours pas rentré, un domestique de ferme arrive à cheval avec un air affolé. Maman s'écria, dès qu'elle le vit : mon Dieu papa aura eu un accident !

Il n'en était heureusement rien : l'homme à cheval venait seulement chercher un bidon d'essence pour le rapporter à papa qui était en panne à quelque dix kilomètres dans la montagne.

Non, vraiment, faire de l'auto à cette époque héroïque, ce n'était pas toujours rose !

Mais Bayard, ce brave Bayard, qu'était-il donc devenu ? Depuis déjà quelques temps, il n'était plus à l'écurie. Firmin m'avait bien dit qu'on l'hébergeait en ville pour permettre à papa de faire aménager son écurie en garage pour l'auto. Mais, en outre on n'en parlait jamais plus et je voyais bien que nos parents évitaient soigneusement d'aborder le une conversation au sujet de notre vieux cheval.

Un jour cependant, je n'y tins plus. Mon brave ami Bayard me manquait trop et il fallait que j'en parle. Mais à qui ? Je savais bien que si je m'adressais à papa ou maman, ils me diraient la vérité. Papa et maman disaient toujours la vérité. Mais j'avais peur de leur en parler parce que je comprenais que cela les contrarierait. Et puis.. Je crois bien aussi que j'avais peur d'apprendre la vérité, tout en étant curieux de la connaître. Est-ce que cela ne vous est jamais arrivé ?

Finalement je m'adressai à Firmin. Après quelques hésitations notre domestique finit par me dire que papa avait vendu Bayard et que son nouveau maître ne lui faisait faire qu'un travail très doux pour ne pas le fatiguer, et qu'en plus il le soignait très bien et ne le frappait jamais. Mais comme je demandais si je ne pourrais pas aller le voir, Firmin me répondit que ce serait bien difficile car Bayard était parti dans une autre ville, loin, loin, bien loin..

Certes, j'avais confiance en Firmin...mais je savais qu'il m'aimait beaucoup et que lui de son côté, savait combien j'aimais notre bon vieux cheval. Alors.....alors peut-être que Firmin me faisait un petit mensonge pour éviter de me faire de la peine ? Et je faisais des tas de réflexions. On ne doit jamais mentir, et d'ailleurs Firmin n'est pas menteur. Mais j'ai compris qu'il peut arriver, même à papa, de faire un petit mensonge par exemple en parlant à un grand malade pour ne pas le désespérer et l'aider ainsi à mieux guérir. Mon Dieu que ce doit donc être difficile de ne jamais, jamais mentir !.....Et pourtant.....

Voici comment je finis par savoir enfin toute la vérité. J'avais vu un jour papa parlant à Firmin à voix basse. Et j'avais très bien entendu un mot que je ne connaissais pas, mais dont je me souvenais

encore très bien. Papa avait parlé à Firmin de l'équarisseur. J'eus l'idée de chercher le sens de ce mot dans mon dictionnaire. Et c'est ainsi que je compris que mon pauvre Bayard était mort, sans que personne eût osé me le dire.

Ce fut à maman que j'allai confier ma peine. Je lui dis combien j'étais malheureux en pensant que je ne reverrais plus jamais ce fidèle compagnon de mon enfance, et j'avoue qu'en lui parlant je me mis à verser de grosses larmes. Maman essaya de me consoler avec tendresse, mais je vis qu'elle pleurait autant que moi.

A partir de ce jour-là, l'automobile me parut, à moi aussi, n'être qu'une « sale mécanique ».

VI- UN FORT EN HISTOIRE

Dès le début de ce premier trimestre monsieur bec s'étonna en constatant combien les élèves étaient inégaux en histoire de France. Certains savaient beaucoup de choses, d'autres bien moins, et quelques-uns enfin semblaient avoir tout oublié pendant les vacances ou alors n'avoir jamais rien appris.

Je voudrais me rendre un peu mieux compte, déclara-t-il un jour, de ce que vous avez les uns les autres en histoire de France. Pour y parvenir rapidement, je vous dicterai un de ces jours une série de petites questions très simples auxquelles chacun de vous aura à répondre en quelques lignes. Bien entendu, vous n'avez rien à préparer d'avance. Il vous serait d'ailleurs absolument impossible de revoir en si peu de temps toute l'histoire de France.

Nous aurons en fin de trimestre, notre véritable composition d'histoire, qui me servira pour votre classement et qui portera sur le programme de ces trois premiers mois. Mais pour cette fois ce ne sera qu'une petite épreuve hors programme, comme une manière de coup de sonde destiné à me renseigner sur ce que chacun de vous a pu retenir des années précédentes.

Va pour le coup de sonde me dit Elie Lafon à la sortie de classe, et ne nous en soucions pas trop, surtout si ça ne doit pas faire de mal. N'y pensons même plus puisque nous n'avons rien à préparer. On verra bien.

Quelques jours plus tard, monsieur bec nous annonça dès le début de la classe du matin :

C'est aujourd'hui que j'ai décidé de donner mon petit coup de sonde en histoire, pour voir ce que chacun de vous a dans le ventre, ajouta-t-il en souriant, ou plutôt pour vérifier s'il vous reste quelques souvenirs de ce que vous avez appris, l'an passé et les années précédentes, ou bien si au contraire les grandes vacances ont tout fait oublier à certains.

Le maître nous fit prendre une grande double feuille de papier écolier et se mit à nous dicter une série de questions très simples pour lesquelles des réponses de quelques lignes ou même de quelques mots devaient suffire.

Et il sera tout à fait inutile de faire de longs discours ajouta-t-il.

Chacun se mit aussitôt en besogne. Beaucoup d'élèves souriaient d'aise, tellement les questions posées leur paraissaient faciles. Certains cependant levaient de temps à autre les yeux au plafond ou mordillaient leur porte-plume d'un air songeur, parce qu'un souvenir leur échappait.

Mais je vais vous dire tout de suite que le héros de cette journée fut Pierre Colin, le Colin-Maillard du jour de la rentrée. Pierre était toujours un des derniers de la classe. Il ne savait le plus souvent pas un traître mot de ses leçons et ses devoirs étaient bâclés et toujours lamentables. Toujours ? Non, pas toujours, et nous voici arrivés au fait.

Monsieur bec s'était déjà étonné de voir ce mauvais élève lui remettre parfois un devoir satisfaisant ou même bon. L'explication de ce phénomène insolite n'était évidemment pas bien difficile à trouver, les bons devoirs étaient des devoirs copiés sur un camarade. Il est inutile de dire que le maître ne s'y laissait pas prendre et qu'il eut vite fait de repérer Pierre Colin comme copiste professionnel.

Or, surtout aux compositions, copier sur un camarade était généralement puni avec sévérité. Comme aimait à le dire notre maître, c'était à la fois commettre un vol et un mensonge. Aussi, les élèves mêmes les plus médiocres ne s'y risquaient guère. D'ailleurs, c'eût été bien difficile dans une classe surveillée par un maître comme monsieur Bec : rien ne lui échappait.

Mais pour son fameux petit coup de sonde en histoire notre maître ne crut pas devoir exercer une surveillance très stricte. Après tout, ce n'était pas une véritable composition, puisque les résultats n'en interviendraient pas dans le classement des élèves. En outre, le maître avait apporté des devoirs de calcul dont la correction était un peu en retard, et il nous prévint qu'il avait besoin d'une bonne heure pour achever ses corrections.

Pierre Colin avait été placé au même banc que Robert Cayla. Vous savez que mon ami Bob était un très bon élève, ce qui ne l'empêchait pas d'être à ses heures gai et joueur, et moqueur même, comme pas un. Le maître espérait que l'exemple d'un camarade travailleur comme Bob aurait peut-être une heureuse influence sur Pierre et l'inciterait à fournir quelques efforts.

Or voici ce qui se passa. Tandis que Monsieur Bec s'absorbait déjà dans ses corrections, qu'il faisait toujours très soigneusement, Pierre murmura tout bas à l'oreille de Bob : Dis donc, tu me passeras ta copie. Entendu mais fiche moi la paix pour le moment, lui répondit Bob. Je ne peux tout de même pas te passer ma copie avant de l'avoir commencée.

Notre Bob n'eut pas besoin d'une heure pour répondre au questionnaire : en moins d'un quart d'heure il eut achevé son travail. Alors sans attirer l'attention de Pierre, il rangea soigneusement sa copie. Puis avec les mêmes précautions, il prit une deuxième double feuille et y traça des réponses...à l'usage de notre copiste. Ce deuxième travail terminé, il glissa vivement cette nouvelle feuille devant Pierre Colin qui ne s'était aperçu de rien et qui lui adressa un sourire de reconnaissance. Et Pierre se mit aussitôt en besogne.

De sa vilaine écriture il recopia mot à mot et sans y changer une virgule tout le texte que Bob venait de lui passer. C'est ainsi que bien avant l'heure, Pierre aussi bien que Bob eurent tous deux leurs copies prêtes.

Ce fut une bien joyeuse séance que nous offrit notre maître quand, deux jours après, il nous donna les résultats de cette composition hors-série.

Pas trop mal dans l'ensemble, nous déclare monsieur Bec en s'asseyant à une table. La plupart d'entre vous ont des souvenirs honorables sur ce qu'ils ont appris l'an passé ou les années précédentes. Quelques copies cependant révèlent des lacunes. Pour ceux qui comptent se présenter dès cette année au certificat, il y aura bien sûr un effort à fournir.

Ce qui m'a fait plaisir, ajouta-t-il avec une expression bizarre et un petit air ironique, c'est que personne ne semble avoir copié sur son voisin, bien que j'aie été très absorbé par mes corrections de problèmes, et que je n'aie peut-être pas pu vous surveiller aussi attentivement que j'en ai l'habitude.

Selon toute apparence, oui, je dis bien, selon toute apparence, même Pierre Colin ne doit pas avoir copié. En tout cas sa copie ne ressemble en rien à celle de son voisin Robert Cayla.

A ces mots, je remarquai que Pierre lança un regard indigné vers son voisin, mais cela n'alla pas plus loin.

La copie de Pierre Colin, continua notre maître, est de beaucoup la plus mauvaise. Elle mérite un beau zéro ! Mais elle a quand même une qualité : elle est hilarante.

Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda quelqu'un.

Cela veut dire que sa lecture va vous faire passer un bien joyeux moment.

Et le maître commença la lecture de ce chef-d'œuvre.

Ecoutez bien, nous prévint-il, et surtout ne riez pas trop fort.

Première question : Pourquoi les Druides montaient-ils cueillir le gui dans les chênes ?

Réponse de Pierre Colin : pour le suspendre au lustre de leur salle à manger pendant le réveillon de fin d'année.

Deuxième question : Précisez l'endroit où Jules César a définitivement battu Vercingétorix ?

Réponse : Sur le derrière, ce qui humilia beaucoup Vercingétorix. En plus, ce n'était pas très sportif de la part de Jules César.

Troisième question : résumez en quelques mots l'histoire de Clovis au sujet du Vase de Soissons.

Réponse : ce que l'on a appelé le vase de Soissons, c'était une immense cuve en ciment, comme qui dirait maintenant un silo. Le roi Clovis l'appelle le vase de Soissons parce qu'il le fit remplir jusqu'aux bords de haricots blancs de Soissons, qui sont réputés les meilleurs haricots. Il conservait ainsi cette réserve de haricots bien à l'abri des rats, en prévision des années de famine. Cela rendit de fameux services durant le siège de Paris en 1870.

Et je continue, comment Charlemagne devint-il empereur ?

Réponse : Charlemagne débuta comme inspecteur de l'enseignement primaire. Il allait visiter les écoles pour se rendre compte du travail des élèves et de leurs progrès. Il plaçait d'un côté les bons élèves, et de l'autre côté les mauvais, pour les gronder. Et il se montra un si bon inspecteur primaire qu'on le nomma bientôt empereur.

Comme vous le voyez, remarqua monsieur bec, ce ne fut en somme qu'un avancement tout à fait normal et parfaitement mérité. De la même façon, nous ne tarderons peut-être pas à voir notre propre Inspecteur promu Président de la République.

Et ce n'est pas fini continua notre maître qui se tordait de rire, écoutez donc la suite.

Autre question : que vous rappelle la ville de Bouvines ?

Réponse : c'est une coquette petite ville où ont lieu tous les ans de célèbres foires aux bovins. C'est de là que vient d'ailleurs son nom : bovines, Bouvines c'est bien à peu près pareil.

Et encore celle-ci : Que symbolise la fameuse poule au pot du bon roi Henri IV ?

Réponse de Pierre Colin : la poule au pot est un potage tout préparé d'avance, que les épiciers vendent dans de petites boîtes. Maman s'en sert souvent quand elle s'est mise en retard pour préparer le dîner. C'est le roi Henri IV qui l'a inventée et il paraît que l'on n'a jamais rien fait de mieux depuis.

Passons maintenant au roi soleil : Dites ce que vous avez au sujet de la cour de Versailles.

Réponse : C'était une immense cour très bien pavée, devant le château du roi. Mais Louis XIV trouvait que les courtisans venaient l'embêter trop souvent au moment où il se mettait à table. Alors, il eut l'idée de faire vider chaque matin toutes les ordures des cabinets dans la cour, pour y faire glisser dessus les courtisans et les en dégoûter. Mais ça ne les rebutait pas du tout, et ils revenaient quand même tous les jours. Seulement ils changeaient de souliers avant d'entrer dans les salons du roi, à cause de l'odeur.

Que savez-vous des philosophes du 18^{ème} siècle ?

Réponse : on dit que quelqu'un est philosophe quand il se moque de tout. Des philosophes on a commencé à en voir au 18^{ème} siècle. Mais il paraît qu'il y en a de plus en plus maintenant et, si ça continue, bientôt tout le monde sera philosophe.

Et voici la dernière question : connaissez-vous la parole d'un général français sur le champ de bataille de Waterloo ?

Réponse : je la connais très bien. Mais comme c'est un mot pas très convenable, j'ai peur de me faire punir si je l'écris sur ma copie.

Sur ce mot de la fin, conclut monsieur Bec de plus en plus secoué par le rire, il ne nous reste qu'à féliciter l'auteur pour l'esprit dont il a fait preuve, sinon pour ses connaissances en histoire. Et nous le remercions pour le bon moment qu'il vient de nous faire passer.

Seulement voilà : Qui est le véritable auteur de ces pittoresques réponses ? Est-ce vraiment Pierre Colin.....ou bien son voisin ? Car si c'est Bob, cela devient beaucoup plus grave pour chacun de ces deux élèves.

Mais monsieur Bec riait tellement qu'il n'eut pas le courage de punir ni l'un ni l'autre.

VII- LA POUPEE MALADE

Comme Jeannette n'était que de quinze mois ma cadette, nous avions toujours beaucoup joué ensemble. Quant à Lucien, il nous laissait le plus souvent de côté, surtout depuis qu'il se prenait pour un homme. Il nous appelait les gosses et ne s'intéressait guère à nos jeux. Ou bien alors ce n'était que pour nous tourner en ridicule ou pour nous faire quelque mauvaise blague.

Jeannette et moi nous nous entendions donc toujours très bien mais, à mesure que nous grandissions, nous commençons à préférer nous distraire chacun de notre côté, avec nos propres amis. C'est ainsi qu'approchant de ses neuf ans, ma petite sœur recherchait de plus en plus la compagnie de quelques-unes de ses camarades de pension. Trois d'entre elles lui plaisaient plus particulièrement et peu à peu elle en fit ses amies. Ces demoiselles comme disait Lucien en se moquant d'elles, se réunissaient souvent pour jouer, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre.

Je ne pouvais pas dire qu'elles n'étaient pas gentilles, mais cependant je ne restais pas souvent avec Jeannette quand ses amies arrivaient à la maison, car leurs jeux me paraissaient insipides ou même absurdes. En plus elles m'agaçaient souvent par leur coquetterie et par leurs manières. Et puis elles faisaient trop de petites histoires à propos de tout et de rien.

Il y avait Mireille par exemple, qui se regardait à chaque instant dans les glaces comme une grande jeune fille. Elle avait constamment le souci d'arranger ses cheveux, qui étaient d'ailleurs de beaux cheveux noirs très bouclés. Mais enfin, ses cheveux je m'en moquais un peu moi, et on aurait vraiment dit à la voir faire, qu'ils étaient la chose la plus importante qui fût au monde. Non seulement elle était vaniteuse, mais elle voulait aussi toujours commander les autres. Pour lui plaire, il aurait donc fallu constamment l'admirer ou l'approuver en tout ce qu'elle disait ou faisait.

Lucie était moins coquette. Il est vrai qu'elle avait des cheveux jaunes et raides comme de la filasse. Mais elle avait de grands yeux très bleus, qu'on aurait dits fabriqués en porcelaine. Tandis que Mireille voulait souvent jouer à la vie de château, à condition bien entendu d'être la châtelaine, Lucie adorait jouer à l'école, mais c'était toujours elle qui faisait la maîtresse. Alors, qu'est-ce qu'elle en donnait des mauvaises notes et des punitions : elle était féroce.

Alice n'était pas très jolie et elle avait quelques taches de rousseur autour du nez, mais ça lui était bien égal. Pour elle, le jeu le plus amusant consistait à faire la mère de famille entourée de toutes les poupées qu'on pouvait rassembler et qui étaient ses enfants. Ou bien encore de faire le marché, de composer des menus ou les cuisiner.

Vous pouvez bien comprendre que je ne trouvais rien d'amusant dans leur société, quand Jeannette les invitait un jeudi pour jouer et goûter. Le plus souvent, j'étais moi-même chez Robert Cayla ou chez Elie Lafon ou chez un autre camarade, ou encore quelquefois en promenade avec monsieur Bec qui m'aimait bien. Il m'arrivait aussi d'aller, le jeudi, travailler dans ma chambre, par exemple pour préparer une composition.

Justement, par un jeudi pluvieux, je m'étais mis à revoir ma géographie, bien que la composition ne dût avoir lieu que la semaine suivante. Tandis que je pataugeais dans le canal de la Marne au Rhin, que j'avais de la peine à fixer dans ma cervelle, j'entendis soudainement Jeannette grimper l'escalier comme une folle, en criant :

Paul, Paul es-tu là ?

Oui ; qu'est-ce qu'il y a donc de cassé ? Fis-je sur un ton peu aimable.

Viens vite, viens d'extrême urgence, comme dit toujours Marie quand on demande papa. Alice a un de ses enfants très malade et il lui faut le Docteur. C'est moi qui fais la bonne et je viens te chercher. Mireille est une infirmière qui arrive tout exprès de Paris, avec un grand-voile blanc et une belle croix rouge.

Et Lucie, qu'est-ce qu'elle fait, là-dedans ?

C'est la pharmacienne. Tu sais bien que maintenant il y a des pharmaciennes. Elle a des tas de remèdes dans des boîtes et des petits flacons. Papa en a tout plein dans un placard et nous jouons avec. Mais viens vite c'est très grave. Et puis surtout fais bien comme si tu étais papa qui vient soigner un petit enfant.

Après tout c'était bien l'heure de goûter, et puis j'en avais assez, du canal de la Marne au Rhin.

J'eus un gros succès en arrivant. J'avais mis un vieux lorgnon hors d'usage, qui avait de la peine à tenir sur mon nez, mais qui me donnait l'air très savant. Je m'étais coiffé d'un chapeau melon comme on en portait beaucoup alors. Depuis peu Lucien en avait un pour les dimanches et j'étais allé le décrocher dans sa chambre. Il m'était beaucoup trop grand, mais en l'enfonçant par-dessus mes oreilles il tenait à peu près en équilibre. Enfin, j'avais pris une serviette d'écolier en guise de trousse.

Et, de bonne grâce, je m'appliquai à bien imiter papa entrant chez des clients. Je frappai à la porte et saluai dignement Alice, la mère de famille. Je négligeai ma sœur, qui n'était en somme que la bonne, mais je m'inclinai gravement devant Mireille, la belle infirmière qui, une fois de plus, se mira dans la glace pour veiller à l'effet des boucles brunes qui s'échappaient de sa coiffe blanche.

J'arrive de Paris, me dit-elle, en minaudant. Je viens pour soigner cet enfant. Je suis l'infirmière préférée d'un grand médecin parisien, et forcément presque aussi calée que lui.

Hum ! Nous allons voir ça, fis-je froidement.

Alice m'expliqua la maladie de son enfant. C'était un grand poupon d'étoffe bourrée de son, qui avait appartenu à maman quand elle était petite et qu'il avait fallu réparer bien des fois. Ainsi le poupon avait-il une tête de rechange, à laquelle il manquait déjà un œil et la moitié des cheveux. Mais c'était la poupée préférée de Jeannette.

Je passai un long moment à examiner l'enfant. Je fis entièrement déshabiller l'affreuse poupée de son, mais comme sa chemise et sa culotte étaient cousues à même la peau, ou plutôt à même l'étoffe grise qui en tenait lieu, je demandai à Mireille de les découdre avec des ciseaux. Et je lui recommandai :

Madame l'infirmière, veuillez bien à ne pas blesser ce pauvre enfant avec vos ciseaux.

C'est mademoiselle qu'il faut me dire, Docteur, et non madame, me fit observer la belle Mireille. Je suis une jeune fille à marier.

C'est ça qui m'est égal, lui fis-je, car moi je ne veux pas me marier !

Pendant ce temps la jeune fille à marier coupait un à un les points de fil blanc qui plaquaient la chemise et les culottes sur le corps de son de la poupée.

Tout d'un coup je me mis à crier :

Mais vous n'y entendez rien mademoiselle l'infirmière ! Voici déjà deux trous que vos ciseaux ont taillés dans la peau du pauvre petit. Et voilà le son qui s'échappe. C'est une véritable hémorragie. Vite, vite une bande. Laissez-moi faire, je vais arrêter l'hémorragie.

Enfin le poupon fut pansé, mais il était maintenant nu comme la main.

Ce n'est guère convenable, de le mettre ainsi tout nu dit Mireille d'un air scandalisé.

Je haussai les épaules et, sans lui répondre, me mis à palper le ventre du bébé, puis à lui soulever les membres l'un après l'autre.

Il est complètement paralysé, marmottai-je entre mes dents. Prenez donc sa température mademoiselle.

Mireille me regarda d'un air suffoqué :

Mais pas devant tout le monde protesta-t-elle.

Allons dépêchez-vous ! Vraiment vous me paraissez bien empotée pour une grande infirmière de Paris.

En guise de thermomètre, notre infirmière s'était munie d'un petit crayon bien pointé. Après une hésitation elle enfonça brusquement la pointe effilée du crayon dans la cuisse de la poupée.

Je levai le bras au ciel en m'exclamant, indigné :

Mais vous êtes folle, ma fille ! C'est une piqûre que vous faites là ! Ce n'est tout de même pas dans la cuisse que l'on prend la température. Retirez-moi tout de suite cet outil de la cuisse de l'enfant.

Mireille s'exécuta en boudant. Mais l'étoffe crevée laissa encore s'écouler du son.

Eh bien entendu, voici encore une nouvelle hémorragie. Allons, mademoiselle, vite une autre bande avec un pansement.

Après avoir appliqué ce nouveau pansement, je commandai avec impatience :

Voyons mademoiselle l'infirmière, prenez donc enfin correctement la température de l'enfant.

En Angleterre, déclara Mireille sur un ton prétentieux, on prend la température dans la bouche.

Et ce disant elle planta brusquement et d'un air agacé le petit crayon entre les lèvres entrouvertes de la vieille tête en porcelaine.

Encore mieux m'écriai-je, voilà maintenant que vous lui avez cassé deux dents. Je vous fais tous mes compliments !

Et, me tournant vers Alice, j'ajoutai sur un ton grave mais plus calme :

Je crains fort, madame, que vous ne soyez obligée de renvoyer votre infirmière, si vraiment elle n'est même pas capable de prendre correctement la température de votre petit malade.

Mireille visiblement vexée rougit jusqu'aux oreilles.

Après tout Docteur, c'est à vous de me donner des instructions plus précises. Chaque médecin a ses habitudes et je n'ai pas eu encore le temps de connaître les vôtres.

Elle avait l'air vraiment exaspérée. Je rajustai gravement mes lorgnons et lui répondis, en la toisant sévèrement :

Mademoiselle, je ne sais pas si votre grand professeur de Paris est si enchanté que vous le dites de vos services. Cela m'étonnerait bien ! Car pour être une bonne infirmière il ne suffit pas de faire la coquette avec une coiffe blanche, qui vous sert surtout à faire valoir vos boucles noires. Il faut avant tout savoir donner de bons soins aux malades, même si ces soins vous dégoûtent un peu, parfois.

Aussi, je vous commande maintenant de donner tout de suite un lavement à cet enfant. Et je vous rappelle, au cas où vous l'auriez oublié, qu'un lavement ne se donne ni dans la cuisse, ni dans la bouche. Ce lavement est nécessaire à l'enfant, mais il vous sera très utile aussi à vous-même. Car il vous rappellera peut-être comment on prend la température d'un malade en France !

Là-dessus je m'inclinai dignement devant Alice et je me retirai, mon chapeau melon enfoncé sur la tête.

Mireille me bouda longtemps après cette leçon un peu dure. Mais reconnaissez qu'elle le méritait bien !

VIII – LES OISEAUX de Madame LATROUILLETTE.

Nous avions comme voisine immédiate une vieille personne grande et maigre qui, malgré son âge, voulait sans doute paraître encore jeune. Elle portait en effet, en toute saison, des vêtements de teintes claires et voyantes et, en plus, une belle perruque qui rappelait par sa couleur la queue des vaches.

Elle n'avait jamais été mariée et ce n'était donc pas une dame. Comme tout le monde mes parents l'appelaient « mademoiselle ». Mais nous les enfants, ne pouvions pas l'appeler autrement que « madame » car elle nous paraissait trop âgée pour l'appeler « mademoiselle ».

Papa nous avait dit qu'elle était la dernière représentante d'une vieille famille de la région. Son nom complet était un peu long. Elle s'appelait en effet : mademoiselle Florence de la Trouette de Saint Alban. Pour ne pas la fâcher il fallait l'appeler mademoiselle de Saint Alban, mais pour nous elle était toujours madame Latrouillette. Lucien faisait souvent exprès de lui adresser ce nom en face, ce qui la mettait hors d'elle.

Notre voisine vivait seule avec une vieille bonne, Philomène, qu'elle appelait sa gouvernante. Sur le derrière de sa maison s'étendait un jardin qui n'était séparé du notre que par un mur peu élevé, de sorte que d'un jardin à l'autre il n'était pas difficile d'observer ce qui se passait chez le voisin.

Mademoiselle de Saint Alban ou, comme nous disions entre nous, madame Latrouillette, aimait beaucoup s'occuper des fleurs de son jardin. Mais elle avait une passion encore plus vive pour les oiseaux de toute sorte, depuis les poules jusqu'aux canaris. Et c'est à propos de ses oiseaux surtout qu'arrivèrent plusieurs histoires, les unes ennuyeuses, les autres amusantes.

Dans un coin de son jardin elle avait fait édifier un beau poulailler surmonté d'un pigeonnier, le tout soigneusement clôturé par du treillage. Pendant longtemps elle avait eu des tourterelles qui gémissaient sans cesse sur un ton plaintif, ce qui exaspérait papa pendant ses consultations. Lorsqu'elles finirent par mourir, les pauvres bêtes, papa ne les regretta pas : heureusement elles ne furent pas remplacées, et papa pu soigner ses consultants en paix.

Mais madame Latrouillette avait aussi un coq qui, lui, eut la vie dure. Comme le font tous les coqs, il chantait de très bonne heure et, se trouvant en pleine ville, il gênait toutes les personnes du voisinage avec ses coups de clairon. Des gens se plainquirent et voulurent même faire un procès à la vieille demoiselle. Elle promit alors tout ce qu'on voulut : elle allait défaire de son coq en le rendant à son fermier. Les gens prenaient patience mais le coq restait et, sans aucune retenue, continuait à pousser son cocorico. Puis les gens se fâchèrent encore et firent de nouvelles menaces. La vieille demoiselle promit alors de tuer son coq, mais elle se garda bien de le faire. Finalement les gens se lassèrent, ou peut-être s'habituaient-ils au cocorico de tous les matins. Bref, madame Latrouillette garda son coq.

A l'arrière-saison, un jardinier venait retourner la terre de son jardin. Notre voisine en profitait pour lâcher ses poules, qui pouvaient ainsi se régaler de vers et autres bestioles dans la terre labourée. Or, constamment, alors, quelque poule sautait le mur mitoyen et venait se promener dans notre jardin.

Lucien cherchait régulièrement à attraper la vagabonde en courant à travers le jardin et en criant aussi fort qu'il le pouvait, pour se faire bien entendre de notre voisine : je la lui tuerai sa poule, je la lui tuerai et nous la mangerons ! Et avec des petits champignons encore !

Mais papa ou maman le faisait taire et c'était en général Marie notre bonne, qui avec moins de bruit chassait la poule en lui faisant franchir le mur mitoyen.

Mais voilà qu'un jour maman nous dit, au cours du repas : ces poules de mademoiselle de Saint Alban sont vraiment insupportables. Voilà maintenant qu'une grosse poule grise vient pondre chez nous. Elle s'est creusé comme un pondoir dans le terreau, là-bas derrière la charmille, et ce matin encore elle y a pondu un œuf. Il faudra qu'un des enfants le rapporte à sa propriétaire.

A ces mots Lucien s'indigne :

Et pourquoi lui rapporter ces œufs ? Ces œufs sont à nous, puisqu'ils sont pondus dans notre jardin. En cette saison les œufs sont chers et c'est une véritable aubaine : nous n'avons qu'à les manger.

Maman proteste : ces œufs étaient pondus par une poule de mademoiselle de Sait Alban, don ils lui revenaient.

Mais Lucien ne se tenait pas facilement pour battu :

Quand la moitié des fruits de notre cognassier tombent dans son jardin, est-ce qu'elle nous les rapporte ? Elle les fait ramasser par Philomène, qui lui prépare de la pâte de coing et même de la liqueur !

Alors pourquoi ne pas garder ses œufs quand ils tombent du derrière de ses poules dans notre terreau ? C'est exactement la même chose, ou alors je ne comprends rien !

Lucien n'a peut-être pas tout à fait tort, intervint papa. Mais je tiens à éviter toute discussion avec une voisine honorable. Nous n'allons tout de même pas plaider pour un œuf ! Paul ou bien Jeannette iront dès ce soir rapporter cet œuf à notre voisine.

Et surtout, recommanda maman, pensez à l'appeler mademoiselle et non madame !

Jeannette et moi acceptâmes volontiers de faire la commission.

Peut-être nous offrira-t-elle quelque chose de bon, hasarda ma petite sœur, toujours à l'affût de quelques gourmandise.

Lucien, vexé partit en sifflant à tue-tête.

Notre voisine nous reçut très aimablement, Jeannette et moi, et, comme nous nous étions bien appliqués à l'appeler tout au long Mademoiselle Saint Alban, elle nous offrit un biscuit et quelques gouttes d'une liqueur que Philomène fabriquait avec les fruits de notre cognassier.

Puis la vieille demoiselle nous propose de nous montrer ses oiseaux. Nous n'aurions jamais cru qu'elle en possédait autant. Elle avait une très grande cage avec des serins, peut-être bien une quinzaine. Puis une cage beaucoup plus petite avec de très jolis oiseaux, mais minuscules, qui se serraient deux par deux les uns contre les autres, et qu'elle appelait des inséparables. Puis encore

une autre cage avec plusieurs perruches, des perruches bleues, d'un bleu ravissant. Jeannette restait muette d'admiration devant tant de beaux oiseaux.

Mais ce n'est pas tout dit madame Latrouilliette je vais maintenant vous montrer Jacot. C'est un cadeau magnifique que l'on vient de me faire, il n'y a pas longtemps. Venez voir Jacot.

Et elle nous conduisit dans sa salle à manger, qui donnait sur la rue. Là dans une cage spéciale, ronde comme le dôme des Invalides à Paris, trônait un magnifique perroquet, vert et jaune.

Je l'ai gardé d'abord enfermé les premiers jours, nous expliqua-t-elle, pour qu'il n'attrape pas de mal. Vous comprenez, il est arrivé cet été des pays chauds, et nous sommes en novembre. Mais peu à peu je l'habitue à rester devant la fenêtre ouverte, quand le temps le permet, pour qu'il ne s'anémie pas. Je commence à lui apprendre à parler, et il fait déjà des progrès étonnants. Jacot est très intelligent. Tenez, vous allez l'entendre.

Et de sa voix grêle et un peu chevrotante, elle entonna elle-même :

Frère Jacques, Frère Jacques,
Dormez-vous ? Dormez-Vous ?

Sonnez les matines sonnez les matines
Ding, Deng, Dong

Alors Jacot de reprendre Ding, Deng, Dong

Et, une dizaine de fois peut-être, la leçon recommença. A la fin de la troisième séance, voilà le bel oiseau qui commença à en dire un peu plus long, et à répéter approximativement les deux derniers vers de la ritournelle.

Vous voyez, exulta la vieille demoiselle, il commence à s'y mettre. Peu à peu je lui apprendrai de jolis refrains et ce sera bien distrayant pour tout le monde dans le quartier.

Le soir à table, nous racontâmes notre visite dans tous ses détails.

Il ne lui manquait vraiment plus qu'un perroquet fit Lucien qui n'avait toujours pas digéré l'histoire de l'œuf. Maintenant c'est complet.

Bientôt les journées ensoleillées de l'été de la Saint Martin permirent à Jacot de profiter régulièrement du bon air, devant la fenêtre entrouverte. Et Lucien et moi, en partant en classe, nous primes vite l'habitude de nous arrêter quelques instants devant le bel oiseau. Il était généralement seul dans la pièce. Philomène était occupée, à cette heure matinale, à préparer le petit déjeuner de sa maîtresse pour le lui porter dans sa chambre.

Jacot, tandis que nous le regardions, s'arrêtait de manger son biscuit ou ses graines, nous lorgnait tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, se dandinait en cadence, hérissait et rabaisait ses plumes, et puis tout d'un coup entonnait son grand air :

Sonnez les matines
Ding, Deng, Dong

C'était les trois premières syllabes qu'i prononçait le mieux, lentement d'une belle voix basse :
Ding.....Deng....Dong

Si nous ne répondions rien, il recommençait à nous reluquer tantôt d'un œil, puis de l'autre, reprenait ses dandinettes, faisait voler d'un coup de bec quelques graines qui allaient rouler sur le parquet ciré, puis reprenait de plus en plus fort : Ding, Deng, Dong.

Alors un jour Lucien lui répliqua soudain Sale bête, tais-toi donc : Ding, Deng, Dong. Et ce fut désormais le jeu de tous les matins et de tous les après-midi, chaque fois que nous partions en classe. Un jour, enfin les leçons de Lucien portèrent leurs fruits. Comme Lucien venait de lui chanter :

Sonnez les matines
Ding Deng Dong

L'oiseau lui répliqua, à son tour :
Sale bête, tais-toi donc
Ding, Deng, Dong

Or, voilà qu'un jeudi matin, comme nous sortions Lucien et moi, à une heure plus tardive que les jours de classe, nous assistâmes au tête à tête de madame Latrouillette et de son élève. Mais ça ne marchait pas très bien, ce jour-là. Jacot boudait. Nous restions là, curieux, plantés le nez en l'air devant la fenêtre. Notre vieille voisine, une friandise au bout des doigts, cherchait à encourager l'oiseau.

C'est un peu fort nous dit-elle. Il ne veut pas me faire plaisir ce matin. Voyons Jacot, sois mignon.

Et de sa voix chevrotante, elle répéta, une fois de plus, la même chanson.

Alors Jacot, qui semblait cette fois avoir écouté la ritournelle avec le plus grand intérêt, se mit à hurler plus fort qu'il ne l'avait jamais fait avec Lucien : Sale bête tais-toi donc !

Mademoiselle de Saint Alban devint toute pâle, puis très rouge, malgré le nuage de poudre qui recouvrait son vieux visage.

Oh le vilain ingrat dit-elle. Tu n'auras pas ton sucre.

Puis se retournant vers nous, elle apostropha Lucien qui riait à s'en rendre malade, et lui lança de sa voix aigre :

Vous me paierez ce vilain tour, jeune homme. J'irai me plaindre à vos parents. Car ce ne peut-être que vous qui avez appris cette horreur à mon petit Jacot, si bien élevé.

Mais à ces mots, l'oiseau déchainé hurla de nouveau, encore plus fort que jamais :

Sale bête, tais-toi donc
Ding, Deng, Dong

Quant à Lucien, il était déjà loin.

IX – UNE HISTOIRE DE CHAPEAUX

Je vous ai déjà dit que Bob était un des meilleurs élèves de la classe. Il était intelligent et travailleur, sachant toujours bien les leçons et faisant ses devoirs avec soin. Je vous ai dit aussi qu'il dessinait remarquablement bien et qu'il espérait devenir plus tard un dessinateur et un artiste peintre...peut-être célèbre ! Bob était en plus un très gentil camarade et un garçon très amusant. Tout cela est fort bien. Mais il avait un défaut. Qui n'a pas de défaut ? Vous peut-être ?...

Bob avait donc son défaut. Certes il n'est pas défendu d'être gai et joueur, et même un peu espiègle à l'occasion. Mais Bob était en plus très moqueur, et ceci est moins joli. Il riait trop volontiers aux dépens des autres, quitte à les blesser dans leur amour-propre et au risque de leur faire parfois de la peine. C'est ainsi qu'il était le premier à chahuter un nouveau sans trop de pitié, c'est ainsi aussi qu'il aimait raconter les bourdes les plus grosses aux camarades un peu naïfs, pour ensuite les tourner en ridicule devant les autres. Il s'attaquait souvent par exemple à Jojo, que nous appelions le « simplet » pour lui faire avaler des blagues les plus invraisemblables.

Mais, pour une fois, son goût de la moquerie aurait pu coûter cher à Bob. Voici comment.

Par un curieux hasard, monsieur Vignoles, notre directeur, et monsieur Bec, notre maître, changèrent l'un et l'autre de couvre-chef au cours de la même semaine. Pour des écoliers, voilà des événements qui comptent ! Vous êtes bien de mon avis ?

Jusqu'alors ces deux messieurs portaient, suivant le temps qu'il faisait, soit un chapeau de paille, soit un chapeau mou en feutre noir. Or voici que pendant une récréation nous vîmes arriver monsieur le directeur coiffé d'un chapeau melon. Le melon se portait beaucoup à cette époque et ne paraissait nullement ridicule. Mais le melon de notre directeur lui allait fort mal, parce que il était déjà lui-même tout rond, tout rond de partout, et qu'il était petit et bien trop gros, au point que nous l'appelions parfois « le pot à tabac ». En plus ce chapeau melon était trop petit pour sa grosse tête. Quand il l'enlevait son front était marqué d'une grosse trace rouge qui creusait un sillon dans sa peau luisante. Et puis au moindre coup de vent, il était obligé de retenir de la main son petit chapeau pour éviter qu'il ne perde l'équilibre sur son crâne dégarni.

Or voilà qu'au cours de la même semaine monsieur Bec arrive en classe coiffé, lui aussi, d'un nouveau chapeau. Ce chapeau nous parut tout à fait extraordinaire, car nous n'avions jamais vu le pareil. On aurait dit une manière de casserole renversée, noire et aplatie, entourée de très larges bords plats qui paraissaient raides comme du carton. Papa m'expliqua que ces chapeaux se portaient beaucoup en Espagne et donnaient un genre ou une allure artiste. Les espagnols appellent ce modèle de chapeaux un sombrero. Comme monsieur Bec était grand et mince, ce chapeau ne lui allait pas si mal que ça, après tout. Mais nous n'en avons jamais vu de pareil, et cela suffisait pour nous le faire juger ridicule.

En déposant avec précaution ce nouveau couvre-chef, notre maître, parcourut rapidement la classe de son regard perçant. Bien entendu personne n'osa rire. Et la classe commença sans incident, sauf que quelques élèves se penchaient un peu trop fort sur les livres et cahiers en se mordant la lèvre.

Mais quand à Bob, son irrésistible besoin de moquerie devait se satisfaire, de quelque façon que se fût.

Que fit-il donc ? Rentré chez lui, il prît une belle feuille de papier et avec toute son application comme avec tout son talent de dessinateur il traça un dessin inénarrable et du plus haut comique : une double caricature des mieux réussies.

La scène était très simple : Bob avait représenté notre directeur en conversation avec monsieur Bec. Comme monsieur Vignoles était bien plus petit que notre maître, Bob l'avait juché sur un escabeau et ainsi les deux têtes de ces messieurs étaient à la même hauteur. Le jeune instituteur saluait son directeur avec déférence, mais en déplaçant son large chapeau d'artiste pour un salut respectueux, monsieur Bec heurtait de l'aile de son sombrero le petit chapeau tout rond de monsieur Vignoles. Du coup le « melon » perdait son équilibre instable sur le crâne déplumé du Directeur, et celui-ci élevait vivement la main pour prévenir la chute de son précieux couvre-chef.

Les deux personnages étaient rendus avec une ressemblance frappante, mais chacun d'eux avait une expression bien différente. Monsieur Bec souriait discrètement, d'un air très poli, mais le directeur était tout à l'inquiétude de voir son beau melon neuf rouler à terre !

L'artiste dessinateur ne pût s'empêcher de montrer son œuvre à quelques bons camarades, dont j'étais et obtint un succès exceptionnel. Nous nous tordîmes éperdument pour employer une expression qui nous était chère, et plusieurs d'entre nous en pleuraient de rire !

Dès le lendemain matin, sans se faire remarquer de personne, Bob se débrouille, tout de suite avant la classe, pour glisser discrètement son dessin sur la table de notre maître.

Voilà monsieur Bec qui arrive. Au moment où il va s'asseoir pour commencer la classe, il considère le dessin avec surprise d'abord, puis, il me semble bien, avec une envie imperceptible de rire, aussitôt réprimée. Alors il fronça les sourcils d'un air non seulement sévère mais tout à fait fâché.

Qu'allait-il se passer ? Après un silence très impressionnant, d'une voix sèche, il questionna :

Quel est l'élève qui a fait ce dessin ?

Personne ne répondit. Tous les élèves savaient parfaitement qui était l'auteur de la caricature. Bien sûr, ils se conduisirent très bien en ne dénonçant pas un camarade. Mais Bob aurait dû avoir la franchise de se dévoiler tout de suite. Or la franchise exige parfois du courage, et quand c'est nécessaire il vaut mieux faire preuve de courage tout de suite, si dur que ce soit !

Après ce nouveau silence, monsieur Bec reprit :

Si l'auteur de ce dessin ne se fait pas connaître lui-même au plus tôt, c'est sur toute la classe que retombe la punition.

Déjà tous les élèves tremblaient d'inquiétude, mais Bob ne bougea toujours pas. Il paraissait même très absorbé dans la révision de sa leçon d'histoire. Il était tout rouge et se tenait courbé sur son livre. On aurait entendu une mouche voler.

Eh bien, déclara monsieur Bec jusqu'à la fin de l'année scolaire, je supprime les promenades du jeudi.

A ces mots, se fut une consternation générale. En effet c'étaient en particulier, ces promenades du jeudi qui faisaient apprécier notre nouveau maître à la plupart des élèves. Ces promenades du jeudi étaient une invention de lui. Evidemment pas tous les jeudis, mais une ou deux fois par mois il

proposait à quelques élèves, à cinq ou six tout au plus, qu'il choisissait soit pour les récompenser, soit pour les encourager, une longue promenade en sa compagnie. Et chaque fois c'était une promenade différente.

Un premier jeudi se fut une visite au grand barrage en construction à bonne distance de notre ville, et seuls purent y participer quelques élèves disposant d'un vélo. Une autre fois ce fut une promenade en forêt. Le maître nous apprit à bien reconnaître quelques bonnes espèces de champignons dont nous remplîmes nos musettes. Un autre jeudi il mena plusieurs élèves visiter les vieilles ruines du château féodal de Montluc. Et puis par la suite, ce furent d'autres excursions encore.

Toutes ces sorties étaient d'autant plus agréables que notre maître ne cessait de nous parler familièrement, comme si nous étions ses meilleurs amis. Tout ce qu'il nous disait était intéressant, et nous étions émerveillés par ses explications. Avec nos jugements d'enfants, nous en arrivions à dire que notre maître savait tout ! Mais quand nous lui adressions cette réflexion en face, il éclatait d'un bon rire et nous répliquait :

Quand vous serez tous grands et que certains d'entre vous seront devenus des hommes très calés ou peut-être même des savants, ils trouveront alors que ce pauvre instituteur que je suis aujourd'hui ne savait pas grand-chose.

Mais aucun de nous ne pouvait croire cela et nous pensions qu'il voulait plaisanter.

Toujours est-il que sortir un jeudi avec monsieur Bec fut bientôt, pour les bons élèves surtout, la suprême récompense. Donc après la menace qui venait d'être prononcée, la classe entière fut consternée. Car il fallait que le maître fût terriblement fâché pour envisager une telle mesure. Et si Bob devait être finalement découvert comme l'auteur du dessin, de quelle punition exceptionnelle n'allait-il pas payer sa mauvaise plaisanterie.

Mais soudain au milieu du silence absolu qui régnait dans la classe, un sanglot retentit. C'était Bob qui fondait en larmes. Tout rouge, il leva la main pour dire :

Je ne veux pas que mes camarades soient punis à cause de moi. Si quelqu'un doit être puni, ce n'est que moi, car c'est moi qui ai fait ce dessin. Maintenant je le regrette bien, en voyant que j'ai fâché monsieur Bec à ce point.

Puis fixant très franchement notre maître, il ajouta :

Oui monsieur, je le regrette. Je le regrette surtout si je vous ai fait de la peine, et je vous prie de me pardonner.

C'est bien répliqua monsieur Bec d'une voix calme. Les promenades du jeudi pourront donc être reprises, du moins chaque fois que j'en aurais le temps et la possibilité. Deviez-vous en être, jeudi prochain, Bob, pour l'excursion à Moulinneuf ?

Oui monsieur répondit Bob en essuyant ses larmes, mais s'il le faut je céderai mon tour..

Non, vous viendrez tout de même avec nous d'autant qu'il ya un très joli dessin à faire du vieux clocher.

Puis, changeant de ton, le maître reprit :

En posant ce dessin sur mon bureau, vous avez commis une double insolence : une insolence grave envers monsieur le directeur et une autre envers moi, votre maître. Comme punition, je vous donne à conjuguer les trois verbes suivants pour vous faire réfléchir : respecter, obéir, et..craindre. Et que l'écriture soit soignée.

Voici donc un premier point bien réglé.

Maintenant, à un tout autre point de vue, je ne puis vous cacher que pour un très jeune dessinateur comme vous, cette caricature si insolente qu'elle soit, est d'une exécution remarquable et d'un effet comique parfait. Vous seul parmi tous mes élèves pouviez faire aussi bien, et donc j'étais absolument certain que vous en étiez l'auteur. Mais je suis heureux que vous vous soyez dévoilé vous-même sans trop tarder. Je puis vous annoncer dès aujourd'hui que vous aurez certainement le premier prix de dessin.

Quand à votre chef d'œuvre, je le garde et n'en parlons surtout plus jamais.

A ces mots, de la classe entière s'élève ce double cri d'enthousiasme :

Vive monsieur Bec, vive Bob Cayla !

X – LES VISITES DE NOUVEL AN

Du temps où j'étais petit, on faisait beaucoup plus attention qu'aujourd'hui aux bons usages et à certaines formes de la politesse : vous diriez maintenant qu'on faisait beaucoup plus de manières, vous diriez peut-être de chichis. Est-ce que cela valait mieux ? N'était-ce pas un peu ridicule ? Ce qui est certain c'est que cela habitait les enfants à témoigner plus de respect aux grandes personnes, surtout aux gens âgés. Mais cela rendait parfois la vie un peu compliquée.

Ainsi la journée du premier janvier, il était de rigueur d'aller rendre visite à toute une série de personnes de la ville et en particulier aux gens âgés de notre parenté et de nos relations. On leur souhaitait une bonne et heureuse année, on échangeait des baisers plus ou moins agréables et puis, après avoir pris une friandise on partait bien vite pour une autre visite. Et cela durait ainsi une grande partie de la journée. Jeannette seule trouvait ces visites agréables parce qu'elle y était la plus choyée et qu'elle appréciait beaucoup les gourmandises.

Ce jour-là, parents et enfants, nous mettions nos plus beaux habits. Je me souviens que papa ne manquait pas d'extraire d'une drôle de boîte un chapeau « haut de forme » qu'il appelait son gibus ou son tuyau de poêle, ce qui nous amusait beaucoup. Avec un soin tout particulier il le brossait très doucement, bien en rond, avec une petite brosse très fine, puis avec un petit coussin de velours grenat. Il mettait une longue jaquette et des souliers vernis qui lui faisaient toujours mal aux pieds. Chacun de nous mettait des gants neufs. C'est ce qui exaspérait le plus Lucien, car on avait les doigts tout raides et puis, comme il disait, cela vous donnait l'air godiche.

Papa expédiait ses visites indispensables dans la matinée et puis, bien vite, on se mettait en route dès le début de l'après-midi pour avoir le temps de voir tout le monde. Cette année l'auto allait nous permettre, disait papa, d'aller plus vite et de ne négliger aucune des visites à faire : ça allait donc très bien marcher.

A l'intention de certaines personnes, maman avait préparé d'avance quelques fleurs, achetées très cher chez le fleuriste, et des bonbons ou encore un petit cadeau. Et papa s'applique à cacher soigneusement tous ces objets dans un recoin de l'auto, en faisant bien attention de ne pas se tromper. Car l'année précédente papa avait confondu deux petits paquets qui se ressemblaient beaucoup et il en résultait que tante Rose reçut une belle pipe de bruyère tandis que d'un peu plus, on aurait offert au vieil oncle Etienne, qui empestait le tabac, un petit flacon d'héliotrope pour parfumer ses mouchoirs.

C'est justement cet oncle Etienne que nous commençâmes par aller voir cette année. Il était très vieux et veuf depuis longtemps, il vivait seul dans un petit appartement assez mal tenu. Tout y était recouvert de poussière et cela ne sentait pas bon, car il avait une bronchite et n'ouvrait jamais ses fenêtres de peur d'attraper une pneumonie. Il était presque aveugle parce qu'il avait la cataracte. Je croyais alors que c'était une maladie pour les grandes rivières et pas pour les gens. Et pourtant l'oncle Etienne avait la cataracte.

Comme nous venions de sortir de table il voulait nous porter lui-même, en se cognant un peu aux meubles, un petit verre pour chacun. Il avait tout préparé à l'avance sur un plateau.

Chacun aura sa gourmandise préférée, dit-il avec un sourire entendu. Et jugeant qu'il voyait bien suffisamment il fit lui-même la distribution des liqueurs, en expliquant :

Le docteur et moi, comme toujours, nous préférions un peu de mon vieux cognac : il est fameux. Pour ma charmante nièce ce sera de la bénédictine, et les enfants auront un doigt de crème de cacao.

Tout de suite nous échangeâmes un regard, Lucien et moi, car nous eûmes vite compris : c'est nous deux qui avons une bonne ration de cognac, Jeannette avait la bénédictine et les grandes personnes la crème de cacao. Et, comme toujours, ce furent les enfants qui vidèrent immédiatement leurs verres : vous voyez bien la scène d'ici !

En trempant les lèvres dans la crème de cacao, papa ne put s'empêcher de faire une grimace, et il fit remarquer son erreur à l'oncle Etienne, d'autant qu'il ne pouvait souffrir cette liqueur douçâtre. Mais le vieil homme avait déjà avalé la sienne d'un trait et avait même fait claquer sa langue, en répétant une fois de plus : « ce cognac est vraiment fameux »

Alors la scène devint pénible. L'oncle Etienne ne voulut pas reconnaître sa double erreur, parce qu'elle prouvait d'abord qu'il n'y voyait presque plus, et aussi que sa vieille langue, cuite par la fumée de pipe, ne distinguait plus la crème de cacao du vieux cognac. Il se fâcha tout rouge, disant que si c'était pour critiquer ce qu'il nous offrait qu'on venait le voir, ou bien pour se moquer de lui, mieux valait rester chez nous. Cela jeta un grand froid.

Pendant ce temps cognac et bénédictine faisaient leur effet. Lucien et moi étions assez excités, parlant et gesticulant sans cesse. Quant à Jeannette, elle manquait s'endormir sur sa chaise, le regard perdu et les joues en feu.

La série des visites a bien mal commencé grommela papa comme nous descendions l'escalier.

Quelques minutes après, nous frappions à la porte de bonne-maman Eugénie qui, vieille et infirme, ne sortait jamais de chez elle. Cette bonne grand-mère nous couvrit de baisers et s'extasia sur nos bonnes mines. Tous trois en effet, nous étions rouges comme des pivoines ! Jeannette essaya de réciter un petit compliment appris à sa pension, mais s'embrouilla aussitôt et ne put s'en tirer qu'en remettant tout de suite une boîte de violettes de Toulouse à bonne maman et en l'embrassant de nouveau avec frénésie. Papa, ne comprenant que trop ce qui nous était arrivé chez l'oncle Etienne, arrêta d'un geste sa vieille maman qui disposait déjà sur la table des verres et une bouteille de mousseux.

Non bonne-maman, je t'en supplie ! fit-il. Si tu veux me faire plaisir, ne fais rien prendre aux enfants, rien.....qu'un grand verre d'eau fraîche.

Bonne-maman ne comprenant pas bien les explications qui suivirent, fut profondément vexée et s'essuya même une larme de chagrin. Sa joie de nous voir en fut gâtée et, là encore, papa partit très contrarié.

Ce fut alors le tour d'un vieux monsieur très sévère, le colonel Capdepic. Il portait un gros bouton rouge au revers de sa redingote. Il avait d'énormes moustaches blanches et portait, au lieu d'un lorgnon, un seul grand verre, tout rond comme un verre de montre, qui tenait comme par miracle sur son œil droit. L'autre œil était en verre, car il avait perdu le véritable œil dans une guerre. Aussi, quand il parlait, je ne savais jamais quel œil il fallait regarder, et j'avais toujours peur de lui voir

laisser tomber son verre de montre, qu'il retenait en fronçant son énorme sourcil tout hérissé de gros poils raides. Mais j'avais encore plus peur de voir son œil de verre rouler à terre !

Ce terrible colonel parlait toujours de soldats, de service militaire et de guerres, en disant à tout instant : morbleu, morbleu. Il traita Lucien en homme et, sans demander l'avis de papa et de maman, lui offrit un gros cigare. Puis il lui parla de l'école de Saint-Cyr où il avait appris à être officier. Lucien lui dit qu'il espérait être reçu à l'école polytechnique et eut le malheur d'ajouter, en lui envoyant une énorme bouffée de son cigare dans la figure : polytechnique c'est bien plus calé que Saint-Cyr !

Alors ce fut terrible : le vieux colonel bondit d'indignation et voilà que dans son accès de colère il laissa tomber à terre son verre de montre qui vola en éclats. Heureusement que l'œil de verre lui tint bon et resta à sa place.

Là encore notre pauvre papa intervint habilement et sut écourter la visite, mais il était navré.

Dès que nous fûmes dans la rue, il dit à Lucien : « jette moi ce cigare tout de suite »

Lucien s'exécuta, en rouspétant bien entendu. Maman était aussi exaspérée que papa, mais le montrait moins, parce qu'elle était plus patiente et plus calme. Moi, j'avais chaud et un peu mal à la tête. Jeannette paraissait somnolente. Lucien était tantôt agité et tout rouge, tantôt pâle et ne disant plus un mot. C'était sans doute l'effet du cigare.

Mais déjà, nous arrivions chez la vieille Noémie. Ce n'était pas une parente, mais l'ancienne nourrice de papa. Il paraît qu'elle lui avait sauvé la vie en lui donnant son lait quand il était tout petit. Aussi papa et maman lui étaient restés très attachés.

Et appliquez-vous, nous recommanda papa, à ne pas fâcher maintenant ma bonne vieille nounou.

Papa embrassa sa nourrice sur les deux joues et, après lui avoir souhaité une bonne année, il lui remit comme toute petite enveloppe blanche. J'ai compris depuis que l'enveloppe devait contenir un billet de banque, car la vieille Noémie n'était pas trop riche, et elle remercia papa comme pour un très beau cadeau.

Nous ne pouvons pas rester bien longtemps, s'excusa maman, car nous avons encore beaucoup à courir.

Mais Noémie disposait déjà verres et assiettes sur la table, puis apporta une grosse galette aux fritons bien grasse et sortant du four, et une bouteille de vin blanc. Nous aimions tous la galette aux fritons et le vin blanc mais nous n'avions aucune faim.

Il fallut cependant s'exécuter pour, au moins, ne pas faire de peine à la vieille nounou. Mais papa et maman nous défendirent sévèrement de nous resservir, et cela parut faire de la peine à Noémie.

Et déjà l'auto roulait vers la Fabrègue. Papa et maman paraissaient contrariés et ne disaient pas un mot. Jeannette s'était tout à fait endormie dans son coin. Lucien était pâle et silencieux.

Tante Rose nous accueillit sur le perron du château, en grande dame comme toujours malgré sa petite taille.

Malheur de malheur, un gouter était déjà préparé et tout disposé sur la table de la salle à manger. Et quel gouter ! Un gouter pour des gens qui n'auraient rien mangé depuis deux jours. Il y avait une fouace énorme, une immense tarte à la confiture de marrons recouverte de crème à la Chantilly et puis encore des choux à la crème de chez le pâtissier et du vin muscat !

Maman insinua que nous avions déjà goûté, mais rien n'y fit. Tante Rose n'en tint aucun compte et insista : je n'ai pas si souvent l'occasion de vous régaler ! Quant aux enfants, vous me connaissez, je sais trop bien ce qui leur convient. Comme toujours c'est moi qui les servirai.

Il fallut donc goûter, car à aucun prix on ne devait indisposer tante Rose. Chacun donc se força tant qu'il put. Lucien auquel notre vieille tante venait d'annoncer, en lui chuchotant à l'oreille, l'arrivée d'une bicyclette neuve pour ses étrennes, fit un effort surhumain : il redemanda de la tarte aux marrons !

Mais ses pâleurs le reprirent. Son teint devint verdâtre. Des gouttes de sueur froide perlaient sur son front et il se tortillait drôlement sur sa chaise..... Enfin la catastrophe arriva. Sans pouvoir prévenir Lucien se mit à rendre tout ce qu'il avait avalé depuis le matin. Papa se précipita, une serviette à la main, et l'entraîna plus mort que vif dans le parc, jusqu'au bassin aux poissons rouges je crois bien que finalement ce furent les poissons rouges qui profitèrent le mieux du gouter.

Je me sentais moi-même assez mal à mon aise. Quant à Jeannette, parvenue mal éveillée chez la vieille tante, elle avait à peine pu toucher aux bonnes choses et ronflait maintenant sur un fauteuil.

Tante Rose paraissait très vexée, maman de plus en plus contrariée et papa presque furieux. Quand Lucien mis fin à ses évacuations, Brigitte lui porta une tasse de camomille bien chaude.

En nous ramenant à la maison papa ne cessa de se lamenter : malgré l'auto nous n'avons pas pu faire la moitié de nos visites ! Et ainsi nous aurons finalement fâché tout le monde.

Voici une année qui commence bien mal !

XI – LES DEBUTS D’UN BOXEUR

Vous avez tous été au cirque, au moins une fois. Et peut-être avez-vous déjà assisté à un spectacle grandiose comme en donnent les grands cirques ? Une immense tente abrite alors des centaines de spectateurs. On y entend la musique d’un excellent orchestre, et on y assiste à de nombreux numéros, constamment variés.

Tour à tour ce sont les gymnastes qui nous étonnent par leur force et leur agilité, accomplissant avec un sourire les tours les plus bouleversants. Ce peuvent être ensuite de beaux chevaux admirablement dressés par un monsieur en habit noir, très chic qui manie une longue cravache blanche. Des écuyères gracieuses montant parfois debout sur le dos d’un cheval et sautant d’un cheval sur l’autre. Puis ce sont les chiens savants qui font mille tours, certains même s’élançant à travers un cerceau de papier enflammé sans manifester la moindre peur. Ou bien ce sont des singes dressés et habillés comme de petits marquis d’autrefois. Parfois on voit un tout petit bonhomme se faire obéir de plusieurs énormes éléphants et leur faire exécuter des tours étonnants. Puis on monte une grande cage, aux barreaux très solides, où un dompteur se fait obéir par des lions et des tigres plus ou moins menaçants. On peut aussi voir un prestidigitateur qui réussit des tours qui nous confondent, en faisant par exemple sortir d’un chapeau haut de forme une foule d’objets hétéroclites et quelquefois même des animaux vivants. Et vous avez peut-être vu des choses encore plus extraordinaires qui ne se voyaient pas encore quand j’avais votre âge ? Vous avez de la chance !

Mais ce qu’on a toujours vu dans un cirque, si grand ou petit qu’il soit, ce sont des clowns. Il n’y a pas de cirque sans clown.

Le clown est un bonhomme qui paraît de temps en temps sur la piste pour distraire les spectateurs pendant qu’on prépare un nouveau numéro. Les clowns peuvent être habillés de diverses façons. Certains ont un très beau costume de couleurs vives et parfois tout scintillant de dorures. Certains autres ont une tenue volontairement débraillée et ridicule. Souvent deux clowns se présentent ensemble sur la piste et bavardent entre eux en échangeant des propos cocasses, parfois aussi, ils interpellent le public pour l’amuser de leurs saillies.

A l’époque où j’avais votre âge, on voyait moins que maintenant de ces immenses cirques luxueux. D’ailleurs, dans notre petite ville ils n’auraient pu rassembler assez de spectateurs pour remplir leurs nombreux gradins et s’assurer une recette suffisante. Cependant deux à trois fois par an, on pouvait voir un cirque convenable dresser sa tente sur le terrain propice.

C’est ainsi que maman nous dit un jeudi matin :

Vous avez eu tous les trois de très bonnes notes ce mois-ci. Pour vous récompenser je vous ai retenu des places au cirque pour cet après-midi.

Jeannette et moi nous sautâmes de joie. Lucien accepta avec beaucoup plus de calme, car c’était déjà un homme.

Le cirque fut bientôt complètement envahi, surtout par des enfants. En parcourant des yeux les gradins je pus reconnaître plusieurs de mes camarades et le spectacle commença.

Après un beau défilé en fanfare autour de la piste nous vîmes tous les exercices acrobatiques que vous pouvez imaginer. Puis les chevaux bien dressés et montés par des danseuses se livrèrent à de gracieuses évolutions. Après cela des funambules nous firent trembler en marchant avec aisance sur un fil de fer tendu, laissant tomber un mouchoir sur le fil de fer, se baissant pour le rattraper, se relevant, se retournant...mais j'oublie encore que vous avez déjà vu tout cela. Et vous allez dire que je vous ennuie avec des histoires que vous connaissez aussi bien que moi, et peut-être même beaucoup mieux !

Mais ce dont je voulais vous parler surtout, c'est d'un intermède comique.....et qui fut comique pour toutes sortes de raisons. Vous allez voir.

Donc deux clowns firent leur entrée. L'un était très bien habillé de satin grenat, avec un grand col blanc et un chapeau pointu, tout blanc aussi. Il avait la figure tapissée de poudre, avec les sourcils peints en noir comme avec du cirage : l'un en forme d'accent circonflexe et l'autre comme un grand point d'interrogation. Il avait des airs de monsieur très chic et traitait son camarade comme un véritable imbécile.

Il est vrai que celui-ci était grotesque et minable. Il avait le visage barbouillé de blanc, de rouge et même d'un peu de bleu. Ses bras et ses jambes n'étaient pas plus gros que des manches à balais, tandis que son corps était gonflé et rebondi comme un sac de farine ou comme une outre pleine. Il portait des pantalons courts de petit garçon et une jaquette à carreaux, beaucoup trop grande. Il était chaussé de godillots énormes et coiffé d'un gibus tout cabossé. Il était vraiment affreux.

On l'appelait Fred, tout court, mais lui s'adressait au clown chic en l'appelant monsieur Jacketen prononçant « Mossieu »

Après tout une suite de disputes, de farces et de cabrioles, voilà que Fred prend un air très sérieux et s'adresse à son camarade le clown chic :

Mossieu Jack, donnez-moi donc une idée :

Une idée sur quoi Fred ?

Une bonne idée pour gagner ma vie. Je voudrais connaître un métier pour gagner beaucoup d'argent sans trop travailler.

Fred, lui répondit le clown chic, il y a longtemps que j'ai trouvé un beau métier pour vous, mais je n'osais pas vous le dire.

ET pourquoi, Mossieur jack, n'osiez-vous pas me le dire ?

Parce que j'avais peur que vous ne deveniez trop riche. Quand on est trop riche, ça vous tourne la tête. Et quand la tête vous tourne trop fort, on tombe par terre : patatras ! Et on se démolit un membre.

Mais c'est ça qui m'est bien égal, répliqua Fred, en faisant aussitôt cinq ou six cabrioles échevelées. Alors quel est-il ce métier ?

Voyons, Fred, regardez-vous dans une glace : Bâti comme vous l'êtes, vous avez tout pour réussir dans le noble art de la boxe.

Moa ? Réussir comme boxeur ? Vous en êtes bien sûr ? Et dans la boxe, on peut gagner beaucoup, beaucoup d'argent ?

Enormément d'argent Fred, et c'est bien facile à comprendre. Je suppose que tous ces messieurs et dames ont payé leur place.....mettons dix francs. Pour un grand match de boxe, ils la paieront mille francs ! Pour voir le cirque, ils sont....mettons cinq cents. Pour assister à un match de boxe, ils seraient au moins cinq mille ! Alors calculez : cinq mille places à mille francs.....ça fait cinq millions !

C'est tout de même vrai, monsieur Jack. Et ces cinq millions seraient pour qui ?....pas tous pour moi, bien sûr !

Comptez que sur ces cinq millions, il y aurait un million pour le vainqueur du match et un demi-million pour le vaincu. Ajoutez un demi-million pour les frais divers, et les trois millions qui restent pour l'organisateur du match, c'est-à-dire pour moi.

Diable ! C'est pas mal payé pour regarder les autres encaisser des marrons ! Mais d'accord, je marche. Et comment que ça s'apprend, la boxe, monsieur Jack ?

Rien n'est plus facile.....surtout si vous acceptez d'être le vaincu. C'est une affaire de deux minutes. Mettez-vous en garde comme moi.....là ! Et n'ayez pas peur.

Voici d'abord un crochet de la mâchoire ...vlan ! Voici un uppercut au menton...vlan ! Et voici un direct au cœur...plouf !

Avec ça vous pouvez déjà vous en tirer, du moins pour être vaincu. Mais je vous préviens, il y en a qui cogne un peu plus fort que moi !

D'accord, d'accord, fit Fred. Ça ne fait pas trop de mal. Mais je voudrai essayer tout de suite un ou deux rounds pour de vrai.

Bien répondit monsieur Jack ! Maintenant, je vous préviens aussi que si vous êtes jeté à terre vous n'avez que dix secondes, pas une de plus, pour vous relever, sans ça vous êtes knock-out.

Knockout ? Keksekas ?

C'est-à-dire que vous êtes quasiment mort et que vous avez perdu. Pour que le public en ait pour son argent il faudrait pouvoir tenir pendant deux ou trois rounds, ou même quatre.

Mais après j'ai le droit d'être mort et de toucher ma galette ?

Parfaitement Fred, et nous allons faire un essai tout de suite. Mais, diable, dépêchons nous ! Il est vrai que ma montre avance pas mal, il nous reste encore quelques minutes.

Monsieur Jack s'adressa alors au public :

Se trouverait-il dans l'aimable assistance un jeune boxeur qui voudrait se mesurer avec mon ami Fred ?

Après quelques secondes de silence, une voix se fait entendre :

Moi, m'ssieu ! Et aussitôt je vois notre camarade le gros Emile qui dégringole les gradins et s'avance vers la piste.

Mettez tous deux ces gants, commande mossieu Jack. En garde et, à mon coup de sifflet, allez-y !

On entend un bruit strident et le match commence.

Dès son premier coup de poing Emile envoie Fred à terre. Il est tombé sans un mot, tout d'une pièce, raide.

Mossieu Jack se penche sur lui, la montre à la main, et compte les secondes, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix !

Alors seulement comme mû par un ressort, Fred bondit et cria : je ne suis ni mort ni knockout.

Pardon, il y a dix secondes pleines, c'est trop tard, Fred !

C'est moi qui vous demande pardon, mossieu Jack. Puisque votre montre avance, c'est donc qu'elle va trop vite. Alors, avec elle, dix secondes ça n'en fait peut-être même pas neuf ! Est-ce vrai ?

D'accord Fred, reprenons au coup de sifflet !

Au deuxième round Emile envoie à Fred un formidable coup de poing en pleine poitrine. Ça fait : flouc ! Comme dans du mou. Et comme la première fois, Fred tombe à la renverse, sans un mot, tout d'une pièce, raide.

Penché sur lui, mossieu Jack compte encore les secondes : une, deux, trois.....jusqu'à dix. Et puis onze, douze...et commença jusqu'à vingt. Et puis encore vingt et un et ainsi jusqu'à trente. Mais arrivé à trente, il n'en peut plus et s'arrête, tout essoufflé. Il remet tranquillement sa montre au gousset et s'éponge le front de son mouchoir en déclarant sur un ton lugubre :

Ce n'est plus la peine, il est mort.....et puis d'ailleurs sa montre est arrêtée. Y aurait-il un médecin dans l'assistance pour constater le décès ?

Très ému, je me propose aussitôt d'aller chercher papa, qui doit faire sa consultation. Tandis que je descends des gradins quatre à quatre, voilà Fred qui d'un bond se met debout et s'écrie :

Cette fois j'étais bien mort pour de vrai ! Mais comme mossieu Jack a dit que ma montre ne marchait plus, ça ne compte encore pas et il faut tout recommencer !

Ceci dit Fred exécuta une série de cabrioles étourdissantes, puis donna en passant une bourrade au gros Emile, qui était resté planté là, les bras ballants, complètement éberlué. Et la scène se termina sur un éclat de rire général.

Emile ne se vanta jamais de s'être prêté à cette grosse farce de clowns, en croyant participer à un vrai match de boxe.

De mon côté, je n'en eus pas fini de sitôt de m'entendre traiter d'imbécile par Lucien, pour avoir voulu aller chercher papa !

XII – LE MARIAGE DE MIREILLE

Je savais par les confidences de Jeannette combien j'avais vexé son amie Mireille au chevet de la poupée malade. Aussi m'en voulait-elle beaucoup de l'avoir ridiculisée aux yeux de ses amies. Elle me boudait. Dans la rue, elle faisait celle qui ne me voyait pas et, si elle venait à la maison, elle évitait de me dire bonjour.

Tu as vraiment été un peu dur avec elle, me dit un jour ma sœur, avec tes histoires de thermomètre et de lavements. Aussi elle t'en a voulu terriblement de l'avoir humiliée, comme elle dit, car tu sais qu'elle s'applique à parler comme les grandes. Mais maintenant elle voudrait ne plus te boudier. Fais donc semblant d'avoir tout oublié, toi aussi, car nous sommes bonnes amies malgré tout, elle et moi.

C'est entendu, Jeannette. Mais qu'elle s'applique donc à être moins coquette et moins orgueilleuse. Qu'elle prenne modèle sur Alice, qui est peut-être moins jolie qu'elle avec ses quatre taches de rousseur, mais qui est modeste et bonne fille et ne fait pas de chichis.

Peu de jours après cette explication, ma petite sœur me confie :

Jeudi, j'aurai mes trois amies à goûter. Tu devrais bien amener quelques-uns de tes camarades pour jouer avec nous, voici pourquoi. Nous voudrions jouer à un grand mariage, alors il nous faudrait quelques garçons. L'un serait le père de la mariée, l'autre le père du marié, et il faudrait en choisir un des mieux tournés pour faire le jeune marié. Puis il faudrait un notaire, monsieur le maire, monsieur le curé, un enfant de chœur ou même deux, et puis bien entendu quelques garçons d'honneur.

Oui, en somme, il faudrait que j'amène toute ma classe. C'est maman qui serait ravie d'une telle invasion de barbares ! Et puis, si tu crois que ça les amuse, mes copains, de venir faire les imbéciles pour distraire ces demoiselles ?....Mais qui a encore eu cette idée loufoque ?

Eh bien, me répondit Jeannette après une hésitation, mais c'est justement Mireille. Elle voudrait tant se mettre en mariée ! Tu sais combien un grand-voile blanc la rend ravissante : souviens-toi le jour de sa communion ! Tu as là une belle occasion de lui faire plaisir et d'effacer le souvenir de cette brouille stupide. D'ailleurs, pour tout te faciliter, c'est toi qui décideras d'amener qui tu voudras et aussi quel personnage fera chacun. Organise plusieurs scènes, mais c'est la dernière, la cérémonie de l'église, qui doit être la plus réussie. Il faudrait un curé à la hauteur.

Tu peux compter sur moi Jeannette. Mais pour habiller un curé en vue d'un grand mariage, et un ou deux enfants de chœur encore, vous aurez du mal ! Et pourquoi pas encore un « suisse » tant que vous y êtes ?

Les jours suivants les quatre fillettes, aidées de leurs mamans, firent des prodiges. Elles persuadèrent même une grande de venir jouer une marche nuptiale sur le piano de maman.

De mon côté, j'eus beaucoup à faire pour décider quelques amis, car ces jeux de filles ne les amusaient guère. Voici comment je parvins à m'en tirer. Je serais moi-même le père de la mariée et Alice serait sa mère. Jeannette serait la mère du marié, mais elle serait veuve, pour faire l'économie d'un garçon. Lucie, aux yeux de porcelaine bleue, serait première....et unique demoiselle d'honneur, et son cavalier serait Bob, qui me jura de ne pas faire le moqueur, pour une fois ! Mais qui serait donc le marié ? Aucun de mes camarades n'accepterait ce rôle, de peur de paraître godiche !

Alors, une bonne idée me vint. Je finis par décider Jean Lacaze, bien connu pour sa gourmandise, en lui faisant la promesse d'un goûter formidable.

Songe donc, lui dis-je, que ce goûter tiendra lieu de repas de noce ! J'ai entendu parler de sandwiches au foie gras et de croque-monsieur, d'une immense tarte à l'ananas et d'un baba au kirsch, tout baigné de crème au chocolat ! Et puis du mousseux de Costebelle en guise de champagne.

Tope-là, me répondit Jean, dont les yeux luisaient de gourmandise. Tu es un chic copain, tu peux compter sur moi.

Ce qui arrangeait tout c'est que Jean Lacaze était un beau garçon et qu'il avait du bagout. Mireille serait flattée de l'avoir au bras.

Enfin le gros Emile qui, tout fervent de boxe qu'il était, ne méprisait pas lui non plus, un bon goûter, et qu'il ne détestait pas jouer l'homme important, ferait à son tour monsieur le maire, puis monsieur le curé : on lui ferait une tête différente pour chacun des deux rôles. Ma foi, je supprimais le notaire, d'autant plus que la séance menaçait d'être bien longue. En outre, comme une tenue complète d'enfant de chœur était disponible, j'obtins facilement du petit Jojo de venir tenir ce rôle tout à fait à sa portée.

La veille du grand jour, j'expliquai en détail à mes amis le personnage que ferait chacun et le programme des diverses scènes. J'insistai sur la cérémonie à l'église, véritable clou de la journée. Mireille paraîtrait alors seulement en blanc, avec son grand-voile qui mettrait en valeur ses belles boucles brunes.

Il fut entendu que Jean Lacaze présenterait les alliances d'or à monsieur le curé : deux petits anneaux de rideau en cuivre en tiendraient lieu.

Mais quand j'eus fini d'exposer ce vaste programme, Jean Lacaze, l'air préoccupé, me demanda : cela ne va-t-il pas être bien long, tout ça ? Il ne faudrait tout de même pas que le goûter passe au bleu.

J'ai prévu avec Jeannette qu'on pourrait se mettre à table à quatre heures et demie, lui dis-je pour le rassurer.

Quatre heures et demie au plus tard ! Insista Jean. Songe que j'ai ordre de rentrer chez moi à cinq heures et demie, mettons six heures tout au plus ! Papa veut me faire revoir encore une fois ma composition de géographie de vendredi, et tu sais que mon père ne plaisante pas ! Et pour le goûter fameux que tu m'a annoncé, mon vieux, il faut bien réserver une heure à une heure et demie. Je n'aime pas trop me presser quand le menu en vaut la peine !

Personne ne manqua le rendez-vous, fixé à deux heures et demie. Les filles frétilaient d'aise. Les garçons, eux, se montraient plus calmes. Mireille était rayonnante et paraissait très satisfaite d'avoir comme futur époux le beau Jean Lacaze.

Mais tout d'abord beaucoup de temps fut perdu en bavardages. Il fallait bien faire connaissance, n'est-ce pas ? Et puis aussi prendre les ultimes dispositions. Au dernier moment en effet on s'aperçut de quelques oublis et il fallut encore plusieurs allées et venues pour rassembler certains accessoires. A la longue enfin, tout fut prêt et le jeu commença.

La belle Mireille s'installa seule sur un fauteuil du salon, tandis que ses amies l'observaient curieusement à travers la porte vitrée donnant sur la salle à manger. D'une main elle feuilletait gravement une revue illustrée et de l'autre s'éventailait avec nonchalance. A cette époque les dames se servaient encore volontiers d'un éventail, soit parce qu'elles avaient vraiment trop chaud, soit tout simplement pour se donner du genre et avoir l'occasion de faire des gestes gracieux.

Mais voilà que l'on frappe à la porte. Jean se présente :

Mademoiselle, dit-il, vous me reconnaissez peut-être ? Je suis le Vicomte Gontran de la Grenouillère, et j'ai eu l'honneur de vous faire danser au dernier bal de la Croix Rouge. Veuillez accepter ces modestes fleurs en hommage de mon admiration. Je viens vous prier de ne pas refuser de m'accepter comme époux.

Le Vicomte Gontran avait belle prestance et se présentait vraiment comme un homme du monde accompli. Mireille baissa les paupières pour faire valoir ses longs cils noirs. Elle se déclara surprise et profondément émue. Mais, avant toute chose, elle pria le soupirant de faire une démarche auprès de ses propres parents, en compagnie de la Comtesse de la Grenouillère.

Dans la scène suivante, Alice et moi, parents de la jeune fille, occupions chacun un fauteuil. Pour se vieillir, Alice avait coiffé un bonnet très gracieux, à l'ancienne mode, et jouait d'un face à main emprunté à bonne maman. Quant à moi je m'étais collé des favoris des deux côtés de la figure et un lorgnon chevauchait mon nez tant bien que mal.

Jeannette et son fils, le prétendant, se firent annoncer. Dès leur entrée, je me précipitai pour baiser la main de la Comtesse et lui déclarer d'un ton solennel et déférent :

Madame la Comtesse nous sommes profondément honorés, ma femme et moi, par votre démarche. Nous félicitons le Vicomte Gontran d'avoir su apprécier les qualités extraordinaires de Mireille. Je n'ai pas à vous apprendre combien elle est jolie et distinguée, et modeste avec cela, de caractère humble et effacé, et parfaite femme d'intérieur.

Quant à vous, monsieur le Vicomte, vous faites partie d'une illustre famille. Un de vos ancêtres a participé aux croisades, et vous êtes vous-même un gentilhomme accompli.

Bref, l'assentiment fut donné et le mariage décidé.

La troisième scène se passait à la mairie. Mais on perdit encore un long moment à la préparer, et le gros Emile voulut absolument revoir une dernière fois son discours. Il portait à merveille l'écharpe tricolore qui barrait sa large poitrine. Il s'était fait une barbiche en ficelle effilochée et portait des lunettes dorées. Un cahier lui servait de registre d'état-civil, et un vieux livre d'histoire tenait lieu de Code des lois.

Le cortège fit son entrée. Mireille qui avait pris tout son temps pour changer encore de robe et se recoiffer, et Jean Lacaze tout pimpant un œillet blanc à la boutonnière, s'assirent gravement en face de monsieur le maire. Ils étaient encadrés par les parents. Lucie et Bob s'installèrent derrière.

Monsieur le maire brouilla un peu les choses. Il commença par lire un article du code civil, puis demanda aux deux jeunes gens de décliner leurs noms et dates de naissance. Là survint encore un incident. Comme l'un et l'autre indiquaient chacun son âge véritable, Emile objecta qu'ils étaient

bien trop jeunes pour se marier. Après des discussions oiseuses et beaucoup de temps perdu, il fut entendu que l'épouse avait dix-neuf ans et le Vicomte vingt-cinq.

Emile crut alors devoir tout de suite prononcer un discours soigneusement préparé, et cela avant même de poser les questions exigées par la loi. D'une voix de Stentor il se lança dans des considérations sans fin sur le mariage, puis sur les deux familles en présence, et accumula enfin compliment sur compliment à l'adresse des deux futurs époux.

Le Vicomte Gontran donnait de plus en plus visiblement des signes d'impatience. Il ne cessait de consulter sa montre, il poussait des soupirs et des hem ! Hem ! Finalement il se mit à taper du pied en cadence, comme quand on réclame : les lampions ! Les lampions !

Personne ne comprenait rien à cette attitude inconvenante de Jean Lacaze qui, jusque-là, s'était acquitté de son rôle à la perfection.

Monsieur le maire termina enfin son long discours pour poser aux jeunes gens les questions d'usage. L'un et l'autre se levèrent alors. Contrairement à la règle, mais pensant sans doute être ainsi plus poli, Emile s'adressa d'abord à Mireille.

Mademoiselle Adélaïde de Mirefontaine, déclarez-vous accepter comme époux monsieur le Vicomte Gontran de la Grenouillère, ici présent ?

Oh oui ! répondit la belle Mireille, avec une précipitation exagérée qui fit rire tout le monde.

Et vous, monsieur le Vicomte Gontran de la Grenouillère, déclarez-vous prendre comme épouse mademoiselle Adélaïde de Mirefontaine, ici présente ?

A la stupéfaction générale Jean ne répondit d'abord rien. Il était pâle et paraissait rageur. Il lança un dernier regard sur sa montre et lâcha enfin cette exclamation violente : Non !!!

La foudre, en tombant au milieu du salon, n'aurait pas provoqué plus complète stupeur. Mireille chancela, retomba sur son fauteuil et manqua s'évanouir...mais déjà mon Jean reprenait, sur un ton furieux :

Non, non et non ! La plaisanterie a assez duré. Si je suis venu ici faire le pitre, ce n'est que pour m'envoyer un bon goûter. Il me faut être chez moi à six heures et il est déjà plus de cinq heures et quart. J'ai dit non et c'est non ! Comme ça, du moins, il n'y aura pas de cérémonie à l'église, et je me mets à table tout de suite !

XIII – LE NOUVEAU

S'il était une circonstance où se manifestait sans pitié l'esprit de moquerie des élèves, c'était bien lorsqu'un nouveau faisait ses débuts à l'école.

Dès son arrivée en classe et durant plusieurs jours, tout devenait chez lui sujet de dérision. Suivant le cas, c'était sa taille, son nom, la couleur de ses cheveux ou la forme de son nez, son accent ou le moindre défaut dans sa façon de parler, ses vêtements, ses chaussures ou la couleur de ses chaussettes qui soulevaient des risées bruyantes et provoquaient des brimades malicieuses ou parfois même méchantes. Le malheureux nouveau n'avait alors quelque répit que pendant les heures de classe et enfin quand il avait pu rentrer chez lui.

Plusieurs jours durant le nouveau était donc une manière de petit martyr, et ses camarades, même ceux qui étaient au fond les meilleurs garçons du monde, devenaient alors tous capables de réelles méchancetés. Les plus raisonnables se laissaient entraîner par le mauvais exemple des autres à commettre de petites ou grandes cruautés, dont ils ne paraissaient pas avoir conscience. Connaissez-vous le proverbe : on apprend à hurler avec les loups ?

Au cours des récréations, on entourait le nouveau d'une ronde échevelée, on l'abreuvait de quolibets plus ou moins blessants ou bien on le condamnait, avec des menaces absurdes, à ne pas s'écarter de tel arbre ou de tel banc. A la sortie de l'école, loin de toute surveillance, on y allait encore plus durement. On l'escortait en bande, on lui lançait de petits cailloux, on lui salissait ses vêtements ou ses cheveux avec l'eau du ruisseau ou la boue des rigoles, on lui enlevait son béret ou sa serviette et on ne les lui rendait qu'après l'avoir fait mettre à genoux. On le raccompagnait ainsi jusque chez lui en chantant toutes sortes de niaiseries dont la moins méchante était : houhou ! le nouveau houhou...

Mais quelque fois cela pouvait devenir plus grave encore. Si le malheureux persécuté ne faisait pas preuve d'une résignation angélique, les choses risquaient de se gâter et de se terminer par des batailles. Or ces batailles étaient vraiment scandaleuses, car le pauvre nouveau était seul contre tous.

Plusieurs fois, au cours des années précédentes, il avait fallu l'intervention d'un maître ou du directeur lui-même pour y mettre bon ordre, au prix de quelques punitions cinglantes. Le calme, alors, ne tardait pas à se rétablir et le martyr du nouveau prenait fin. Notez que bientôt le nouvel arrivé commençait à se faire de bons camarades et même des amis et que, finalement, tout était rapidement oublié.

Est-ce encore ainsi que les choses se passent à votre école ? J'espère que vous êtes tous, maintenant, plus raisonnables que nous ne l'étions, et dans ce cas je vous en félicite !

Au cours du mois de février de l'année où se situaient ces histoires, nous vîmes arriver à une classe du matin un garçon maigriot, porteur de lunettes, et revêtu d'un invraisemblable pardessus élimé et bien trop grand pour son corps chétif. Il était plutôt laid, il avait le visage pâle et marqué de taches de rousseur. Ses cheveux étaient d'une teinte indécise rappelant celle de l'étope de corde.

En classe, il alla s'asseoir en trébuchant maladroitement à la place que lui indiqua le maître. Monsieur Bec lui posa tout de suite quelques questions auxquelles il répondit d'ailleurs fort bien

mais en bégayant un peu. Il avait en outre un accent extraordinaire, du moins pour nos oreilles méridionales. Et dès lors quelques rires étouffés se laissèrent entendre.

Le nouveau arrivait du nord de la France, du Pas-de-Calais. Ce qui expliquait son accent si différent du nôtre, et aussi son nom qui nous parut tout à fait ridicule. Il s'appelait Omer Vandendorp.

Bref, on allait s'en donner à cœur joie, avec un pareil phénomène ! Et l'on ne s'en priva pas, dès la sortie de la classe. A peine étions nous parvenus dans la rue qu'une ronde monstre s'improvisa autour du blondin maigriot. Et on criait et on chantait ! C'étaient des : houhou le nouveau et des : Eh va donc, blond filasse ! Et puis encore : Où tu as trouvé ton beau pardessus ? Et ces chaussettes vertes, c'est-il la mode dans ton pays ? Puis le jeu des petits cailloux commença, et celui de l'eau des rigoles, et enfin quelques bousculades furent provoquées pour essayer de faire tomber ce mal bâti à terre.

Patient et résigné pendant un long moment, le nommé Omar finit par mal prendre ces brimades. Il se fâcha et se révolta. Il nous traita de lâches, et il n'avait que trop raison ! Mais sur ce mot de lâche, les cris redoublèrent et le gros Emile Lavabre, qui avait facilement le geste violent, lui envoya un coup de poing. Un hasard malheureux voulut, plutôt qu'Emile lui-même je pense, que ce coup de poing vînt briser les lunettes du nouveau. Un éclat de verre lui fendit la paupière, et c'est en larmes et le visage ensanglanté qu'il parvint à sa maison.

Ni l'après-midi de ce jour-là, ni les jours suivants Omer ne reparut à l'école.

Quand monsieur Bec fit son entrée dans la classe, le lendemain matin, au lieu de nous adresser un sourire ou un mot aimable, comme il le faisait le plus souvent, il ne se dérida pas. Il garda un long moment le silence, son regard sévère parcourant. Enfin il déclara qu'il avait à nous parler de choses graves.

Tous les élèves restaient figés, immobiles sur leurs bancs. Chacun comprenait fort bien de quoi il allait être question. Et voici ce que nous apprit enfin monsieur Bec d'une voix calme mais profondément attristée.

Omer Vandendorp venait de perdre son père, voici peu de mois. Dans son travail de mineur le pauvre homme avait été écrasé par un éboulement, au fond d'une galerie de la mine. La mère d'Omer venait d'arriver dans notre ville pour se rapprocher de son frère, qui y occupait je ne sais plus quel emploi. Elle espérait pouvoir gagner sa vie et celle de ses deux enfants en faisant du blanchissage et du repassage. Pour l'instant elle avait bien peu d'argent devant elle. Donc, à tous les points de vue, notre nouveau camarade était à plaindre.

Alors monsieur Bec prit son expression la plus sévère. Il nous fit honte. Nous nous étions conduits de façon révoltante. Nous avons été des lâches. Nous nous étions acharnés, plus d'une vingtaine, sur ce petit camarade faible et chétif, qui n'avait plus son papa et qui était pauvre. Non seulement nous nous étions odieusement moqués de lui, ce qui est à la portée du dernier imbécile, mais encore l'un de nous l'avait brutalisé. Il lui avait cassé ses lunettes, et les lunettes coûtent cher. Bien plus, le petit Omer avait été sérieusement blessé, et sa maman avait dû faire appel à un médecin pour lui recoudre la paupière. D'un peu plus son œil lui-même aurait pu être atteint ! Il était en outre obligé de manquer la classe pendant plusieurs jours.

Toutes les révélations que venait de nous faire notre maître nous bouleversèrent. Plusieurs d'entre nous avaient maintenant une larme au coin de l'œil et le rouge de la honte au visage.

Alors voici conclut monsieur Bec. Je vous pose une question. Que comptez-vous faire pour votre camarade ? Je demande l'avis de chacun de vous sur la meilleure façon de réparer aussi bien que possible vos torts vis-à-vis de lui et de lui porter secours.

Et ce fut aussitôt à qui aurait l'idée la plus généreuse pour arriver à compenser le mal causé à ce pauvre Omer. Chacun voulut dire son mot. Après notre unanimité à le persécuter, c'était désormais l'unanimité dans la repentance et dans le désir sincère d'une réparation.

Le maître résuma les opinions de tous, et voici ce qui fut décidé.

Le jour même nous ferions tous sauter nos tirelires, encore bien garnies depuis Noël et le Nouvel An. Deux élèves désignés par monsieur Bec réuniraient les fonds apportés par chacun. Robert Cayla, qui avait une belle écriture et qui était bon en français, fut chargé d'écrire une lettre d'excuses au nom de toute la classe et d'exprimer nos regrets à madame Vandendorp.

Le lendemain, Bob, Elie Lafon et moi, nous nous rendîmes chez notre camarade pour lui porter quelques douceurs. Il en parut touché et ne nous témoigna aucune rancune. En outre nous lui promettions tous trois notre amitié et notre protection. D'ailleurs nous lui faisons prévoir que, dès sa guérison, il serait gentiment accueilli par tous les élèves. Nous lui fîmes aussi une commission de la part d'Emile Lavabre. Il nous avait chargés de présenter ses excuses à Omer et de lui exprimer ses regrets pour le coup malheureux qu'il lui avait donné. Si Omer acceptait sa visite, il viendrait le voir lui-même dès le lendemain.

Et comme madame Vandendorp arrivait sur ces entrefaites, Bob lui tendit la lettre qu'il avait écrite au nom de la classe entière. Profitant de ce qu'elle était occupée à lire, je déposai moi-même une autre enveloppe sur la table, celle-ci contenait une jolie somme. Sur cette enveloppe j'avais écrit : Produit d'une collecte faite dans toute la classe.

La lecture terminée, la pauvre veuve trouva la deuxième enveloppe. Elle voulut refuser ce pécule, déclarant que la lettre de regrets et d'excuses était bien suffisante. Mais, bien entendu, aucun de nous trois consenti à reprendre l'argent. Et au moment de nous retirer nous avons vu que madame Vandendorp pleurait et Omer aussi.

Quand il retourna en classe, peu de temps après, chacun prit Omer en amitié et s'appliqua de son mieux à lui faire oublier le vilain accueil qu'il avait trouvé parmi nous. Vous verrez par la suite quel garçon remarquable et plein de qualités était ce nouveau camarade et quel bon ami nous trouvâmes en lui.

J'ai appris que, longtemps après cette histoire, le souvenir ne s'en était pas effacé et que par la suite il ne fut plus jamais question dans notre école de persécuter un nouveau.

XIV – UNE HISTOIRE DE SANG

Léonce Escudie, le futur officier aux espoirs belliqueux, portait en réalité un nom beaucoup plus compliqué. Il ne le disait guère qu'à ceux de ses camarades qui ne risquaient pas trop de le taquiner pour son nom qui se dévisse, comme il disait lui-même. Il devait donc avoir une particulière confiance en moi, car il me révéla un jour que son père était Vicomte et portait le nom de : Escudié de Roquemagne de saint Laurent.

Nous descendons d'une vieille famille du Gévaudan, m'expliqua-t-il. La branche aînée de la famille de mon père est restée en Lozère et habite le château de nos ancêtres. La deuxième branche a émigré en Amérique LATINE ; Quant à papa, tu sais qu'il a acheté ici le grand domaine que tu connais, et qu'il fait maintenant autorité dans ce département pour les questions agricoles. Il voudrait que je rentre à l'institut agronomique plus tard, mais moi je préfère être officier. Tu seras bien gentil de n'en rien dire aux copains, mais tu sauras maintenant que j'ai du sang bleu dans les veines.

Qu'est-ce que tu me dis là ? Fis-je sur un ton de complète incrédulité. Du sang bleu ? Non sans blague !

Parfaitement, j'ai du sang bleu, comme mon père et tous mes ancêtres. Tiens tu n'as qu'à regarder les veines de mon bras.

Et se disant Léonce fit remonter la manche de sa veste jusqu'au coude. Effectivement, sous sa peau blanche et fine se dessinait tout un réseau de veines bleues, très bleues. Mais aussitôt, faisant le même geste que lui, je lui fis remarquer :

Mais j'ai les veines aussi bleues que les tiennes ! Peut-être un tout petit moins, c'est vrai, parce que ma peau est plus brune.

Léonce hocha la tête et réprima un léger sourire. Je pensai qu'il se moquait de moi.

Non sans blague, lui dis-je encore, tu n'as pas de sang bleu !

J'ai du sang bleu comme mon père a du sang bleu, affirma-t-il encore avec force. Tu n'as pas besoin d'aller le dire à tout le monde surtout !

Mais quand tu saignes du nez, par exemple, cela se voit forcément, et tu ne peux plus alors en faire un mystère !

Bien sûr ! fit Léonce qui avait l'air de penser déjà à autre chose. Et il me quitta.

J'avais bien envie pendant le repas du soir, de poser la question à papa. Comme médecin, c'était une affaire qu'il devait très bien connaître, et papa me dirait sûrement la vérité. Mais, si par cas, ce n'était qu'une énorme blague de Léonce ? Ce Léonce était souvent pince-sans-rire. Qu'est-ce que mon frère Lucien pourrait alors se moquer de moi ! Non me dis-je, ne parlons encore de rien ce soir.

Pendant la récréation du lendemain matin, alors que je ne pensais plus à cette question troublante, Léonce vint me tirer par la manche et me dit à voix basse :

Allons ensemble jusqu'au préau des petits. J'ai quelque chose d'intéressant à te montrer.

Et quand nous fûmes pour un instant isolé de nos camarades, il ajouta :

Tiens regarde : j'ai eu justement un petit saignement de nez cette nuit.

Et il me présenta dans le creux de sa main un mouchoir tout maculé de grosses tâches d'un bleu foncé.

Eh bien, qu'est-ce que tu me dis de ça ?

C'est entendu fut ma réponse, tu as du sang bleu, bien bleu même, d'un beau bleu foncé. Je n'aurai jamais cru que cela pût exister, mais maintenant je l'ai vu....Ah ça, alors ! Ajoutai-je, complètement bouleversé.

Mais nous nous précipitâmes déjà pour rentrer en classe. En franchissant la porte, Léonce me lança encore :

Surtout, pas un mot aux copains, n'est-ce pas ?

Et comprenant que j'étais considéré par Léonce comme un confident très sûr, je lui répondis en toute sincérité :

Tu peux y compter !

Après la classe du soir, comme nous faisons un bout de chemin ensemble, Bob et moi, celui-ci me demanda à brûle pourpoint :

Tu y cois, toi, à son sang bleu ?

Je fus interloqué. Comment Bob était, lui aussi, dans les confidences de Léonce ? Je crus tout de même devoir être prudent et, jouant la surprise, je lui demandai d'un air innocent :

Qu'est-ce que tu me dis là ?

Je te croyais au courant, continua Bob. Léonce a un nom qui se dévisse et sa famille est noble....

Oui ça je le savais, mais il m'a recommandé de ne pas le dire aux copains.

Quel fumiste répartit Bob. Mais tous nos camarades le savent, sauf peut-être ceux qui l'ont déjà oublié. Et puis, pourquoi le cacherait-il ? Ce n'est pas une honte, certes, d'autant moins qu'il a parmi ses ancêtres des gens épatants, tout à fait remarquables, et dont il a le droit d'être fier ! Oui, mais sais-tu le reste ? Sais-tu qu'il prétend que son sang est bleu ?

Oui fis-je après une hésitation. Qu'est-ce que tu en penses ?

Eh bien mon vieux, fiche-toi de moi si tu as envie, mais maintenant, j'en suis sûr. Ecoute moi bien ! Léonce a saigné du nez cette nuit, et ce matin il n'a pas pensé à changer de mouchoir. Cela nous arrive à tous, si la maman ne passe par là ! Eh bien, il vient de me le montrer, son mouchoir était plein de grosses tâches bleues, d'un bleu foncé, d'un beau bleu, quoi !

Alors c'est bien sûr, conclus-je, qu'il a du sang bleu ?

Oui , fit Bob un peu rêveur, c'est sûr...c'est sûr, sans être cependant tout à fait sûr ! En tout cas, ça, ce n'est peut-être pas à dire aux copains.....

Décidemment, j'étais de plus en plus troublé. En parlerai-je à papa ce soir, du sang de Léonce ? En tout cas pas à table. Mais dans la soirée je demanderai à papa de m'expliquer un problème, dans ma chambre, et alors....

Pas de chance ! À peine arrivions nous au dessert, voilà qu'on vient chercher papa. Il faut qu'il parte à saint Victor, auprès d'une vieille bonne femme qui a eu une attaque. Tant pis pour moi...ou plutôt, tant pis pour papa qui va rouler dans la nuit jusqu'à trois lieues d'ici. Mais tant pis surtout pour cette pauvre vieille qui est sans doute bien malade.

A la sortie des classes du lendemain matin, Elie Lafon me demande un renseignement sur ce fameux problème des robinets qui remplissent les bassins en tant de temps, et qui a embarrassé tout le monde. Puis après avoir discuté le coup Elie me demande brusquement :

Dis donc Léonce Escudie ne t'a jamais parlé de son sang ?

Et pourquoi m'aurait-il parlé de son sang ? Fis-je, en évitant de répondre par oui ou par non dans mon grand souci de discrétion.

Eh bien, mais c'est qu'il prétend avoir le sang bleu. As-tu jamais vu ça, toi, du sang bleu ? IL dit que cela lui vient de ses ancêtres, qui ont tous du sang bleu. J'ai commencé par lui rire au nez et lui ai demandé ensuite s'il se moquait de moi. Alors, sis tu ce qu'il répondu ?...Regarde mon mouchoir, Lafon, et dis-moi de quelle couleur sont ces taches. J'ai eu un petit saignement de nez cette nuit, et j'ai oublié de prendre un mouchoir propre ce matin.

Eh bien, mon vieux Paul, les taches étaient d'un beau bleu foncé, comme qui dirait du bleu de Prusse. C'est à peine croyable, mais c'est comme ça !

Et comme Bob l'avait fait la veille, voilà Elie qui ajoute rêveur :

Oui, c'est sûr, c'est sûr !....et pourtant, ce n'est peut-être pas aussi sûr que ça ! cela paraît tout de même un peu raide. Mais après tout, ton père est médecin. Il en voit tous les jours du sang, lui, et du sang de toutes sortes de personnes. Parle-lui en donc ?

J'attendis la fin de la journée. Papa ne partirait tout de même pas tous les soirs en course à la campagne ! J'attendis encore que Lucien se fût retiré pour travailler ses maths et que Jeannette fût montée se coucher.

Papa fis-je alors, est-il possible que certaines personnes aient le sang bleu, au lieu de l'avoir rouge ?

Bleu ? Insista papa avec surprise. Le sang de l'homme est toujours rouge. Il est d'un rouge vif dans les artères, il est d'un rouge plus sombre dans les veines, où il circule après avoir perdu son oxygène, mais il est toujours rouge. Parfois il peut-être d'un rouge très pâle, et même rose chez les très grands anémiques. Mais bleu, jamais de la vie ! Qui t-a donc parlé de sang bleu ?

Je confessai alors tout au long mon histoire. Ce brave papa se paya alors ce qu'on appelle une pinte de bon sang, bleu ou rouge, je l'ignore, mais qu'est-ce qu'il put rire papa, en se tapant de grandes claques sur les cuisses ! Puis, me voyant un peu vexé, il se calma et finit par me dire :

Je vais tout t'expliquer, mon pauvre Paulot. Tu sais que les Escudie s'appellent encore de Rochemagne de saint Laurent. Comme ses ancêtres, comme son père, ton camarade est un noble. A notre époque, cette qualité de noble ne confère plus aucun droit particulier, et le mot de noble n'a donc plus le même sens qu'autrefois. Car tu as dû l'apprendre, en histoire, qu'il en était tout autrement jadis. Les nobles étaient considérés comme appartenant à une race tout à fait à part, à une race supérieure, et ils jouissaient de toute sorte de privilèges qui n'existaient plus au XX siècle.

Mais, ils tiennent à leur nom et, après tout, ils en ont bien le droit. Beaucoup d'entre eux ont des raisons d'être fiers de leurs ancêtres, quand ceux-ci se sont particulièrement distingués par leur bravoure ou par des services éminents rendus au pays. Et si les ancêtres des autres ont commis des actions répréhensibles ou honteuses, ils ne vont pas s'en vanter, et n'en sont d'ailleurs pas responsables. Mais tout en tenant au souvenir de leurs origines, les nobles ne se croient pas, tu peux en être sûr, fabriqués autrement que les autres hommes.

Ainsi quand on dit de quelqu'un : il a du sang bleu dans les veines, ce n'est là qu'une manière de parler ! On veut tout simplement faire entendre qu'il est noble, qu'il tire des origines d'une famille de nobles.

Mais pourtant répliquai-je, à moitié convaincu seulement, le saignement du nez de Léonce avait laissé de belles taches bleues sur son mouchoir ! Je les ai vues, ces taches, et Bob aussi les a vues, et même Elie Lafon. Ils pourraient te le dire : ces taches étaient d'un bleu foncé.

Sans me répondre papa s'échappa une minute dans le cabinet où il faisait ses pansements. Quand il revint il me tendit une compresse pleine de grosses taches bleues.

Tiens, me dit-il, n'importe qui peut avoir du sang bleu sur son mouchoir....en y versant dessus quelques grosses gouttes d'encre à stylo.

J'avais mis bien longtemps pour comprendre une chose aussi simple !

XV – HERMINIE LA JUELLE

A mes yeux, ma sœur Jeannette n'avait qu'un seul défaut. Elle pleurait trop facilement pour des riens. Cela exaspérait surtout papa qui n'admettait pas qu'on pût contrarier sa fille. Bien que papa fût un père très juste, je crois qu'il avait pour Jeannette une petite tendresse particulière. Il paraît, m'a-t-on dit, que beaucoup de papa sont ainsi, surtout s'ils n'ont qu'une seule fille. Vous l'avez peut-être remarqué, vous aussi ? Quand il entendait pleurer Jeannette, papa arrivait donc aussitôt très en collège et, sans même s'inquiéter de ce qui s'était passé, il s'en prenait toujours à Lucien ou à moi, suivant celui de nous qu'il trouvait avec elle.

A côté de ce petit défaut, qui finit par lui passer avec l'âge, notre sœur en eût cependant un autre, assez bizarre, mais qui, lui, ne dura heureusement que pendant très peu de temps.

Nous ne mentionnons jamais, ni Lucien, ni Jeannette, ni moi. Aucun de nous n'avait cette vilaine habitude, car nos parents nous avaient toujours inculqué la loyauté et l'horreur du mensonge. Pas plus que nous, les garçons, Jeannette ne faisait donc de mensonges, j'entends de véritables mensonges. Mais elle eut, vers l'époque où se passaient ces petites histoires, une tendance étrange à forger des événements imaginaires. Ces inventions ne visaient à aucun but bien déterminé. Elle s'y livrait sans la moindre utilité et encore moins par mauvaise intention. On ne pouvait donc pas dire que c'étaient de véritables mensonges. Ce n'était, en apparence, que pour s'amuser qu'elle créait ces romans ou pour se rendre intéressante.

En fait, papa ou maman, Lucien ou moi, nous nous apercevions de temps en temps à certains indices, que Jeannette inventait de toutes pièces des histoires à l'usage de ses petites amies, d'un parent, parfois même de sa maîtresse en pension.

Maman s'en tourmentait beaucoup. Papa au contraire, la rassurait de son mieux, avec des explications savantes, en lui disant que certaines fillettes éprouvaient le besoin de donner des ailes à leur imagination. Il concluait en affirmant à maman que cela finirait par passer tout seul. Et les événements donnèrent bientôt raison à papa.

C'est ainsi qu'à l'arrivée de l'auto de papa, notre sœur en fit étalage auprès de ses amies, tout comme Lucien et moi, mais en plus elle crut nécessaire de leur expliquer :

Vous comprenez, maintenant papa est très, très riche. Il vient d'hériter d'un oncle qui a fait une immense fortune en Amérique, dans le commerce du café.

Et, un des jours suivants, la mère d'une de ses petites amies, rencontrant maman, ne put s'empêcher de faire allusion à cet héritage qui n'avait jamais existé.

Mon mari n'a jamais eu d'oncle en Amérique s'écria maman. Ma fillette a du faire un rêve !

Une autre fois, Jeannette raconta à une de ses amies que Lucien pensait déjà à se marier. D'après elle, notre frère écrivait tous les jours une longue lettre à Denise Lalanne, la fille du notaire. Cela ferait un très beau mariage, et patati, et patata.....

Par le frère aîné de cette amie, Lucien eut vent de ce bavardage fantaisiste et tança vertement notre sœur. Elle ne manqua pas bien entendu, de faire une interminable crise de larmes, ce qui valut encore une sermonne sévère de papa à Lucien.

Il te faut ménager le système nerveux de ta sœur, lui dit papa. Il y a des enfants qui confondent leurs rêves avec la réalité. C'est ce qui a dû arriver à Jeannette. Tu as grand tort de la braquer ainsi, car cela peut nuire à sa santé.

Mais l'histoire la plus comique dans ce genre fut bien celle d'Herminie. Ce fut heureusement la dernière.

Une fois de plus, Jeannette prit ses meilleures amies pour confidentes pour leur raconter un grand mystère :

Il y a dans ma famille un grand secret, un très grand secret. Papa et maman n'en parlent jamais à personne, et ils n'en parlent même entre eux que quand ils croient que nous ne pouvons pas les entendre. Mais, vous savez bien, un jour un mot leur échappe, une autre fois on est par hasard derrière eux au moment où ils pensent être seuls...Et puis il peut arriver aussi qu'ils laissent traîner une lettre. Malheureusement les grandes personnes écrivent très mal, sans doute pour que les enfants ne puissent pas les lire. Mais Lucien, lui, y arrive quand même. Alors tout cela fait que 'on arrive à savoir bien des choses !

Mais enfin, de quoi s'agit-il ? fit une des confidentes dont la patience était à bout.

Eh bien, je vais vous le confier, si vous me jurez de n'en rien dire à personne, jamais. Car si l'on apprenait que je vous l'ai raconté, je me demande en tremblant quelle punition terrible on m'infligerait. C'est un grand secret de famille, vous comprenez, et si je vous le confie, c'est pour vous montrer combien je vous aime et combien j'ai confiance en vous.

Les amies de plus en plus énervées, jurèrent le secret le plus absolu.

Eh bien reprit Jeannette, vous avez que j'ai deux frères, Lucien et Paul !

Bien sûr nous le savons, et puis après....dépêche-toi !

Vous ne savez pas tout, j'ai encore une sœur !

Pas Dieu possible !!!...une sœur ! Petite ? Grande ? Est-elle jolie ? Où donc est-elle ?

Elle n'est ni petite, ni grande, elle est juste comme moi. Nous sommes jumelles. Mais je ne la connais pas et je ne la vois jamais. Elle s'appelle Herminie : c'est un nom très rare. Il paraît que c'est une véritable beauté. Mais, et c'est là le malheur, Herminie a fait des convulsions au moment où toutes deux nous mettions des dents. Moi je n'en ai jamais eu, des convulsions. Mais Herminie a failli en mourir. C'est papa qui l'a sauvée. Puis, après ses convulsions, comment dit-on ça, Herminie ne s'est pas bien développée. Elle ne pourrait pas aller à une pension comme la nôtre, vous comprenez ?...Non, elle n'est pas folle, mais elle est un peu simple. Un grand spécialiste a conseillé à papa de la placer dans une maison faite exprès pour ces enfants-là, un peu en retard. Alors c'est à peu près pour elle comme si elle était en classe enfantine. Mais c'est dans une très belle pension, très, très chic, avec un grand jardin plein de jolies fleurs, et puis des tas d'infirmières spéciales pour ces enfants-là.

Mais vous savez, Herminie n'est pas malheureuse ! Elle joue et s'amuse autant que nous, et même beaucoup plus que nous. Elle n'est pas aussi calée, c'est tout. Mais peu à peu elle finira bien par apprendre. Alors peut-être elle reviendra.

Est-ce qu'elle te ressemble Herminie ? demande Mireille ? Vous pensez si on se ressemble ! deux jumelles ! C'est tellement frappant que si on nous voyait l'une à côté de l'autre, on nous confondrait.

Les fillettes restaient muettes d'étonnement. Quelle histoire ! Et dire que personne n'en savait rien !...

Mais, demanda Alice, toujours plus réfléchie que les autres, il doit bien y avoir une photo de...ta sœur, chez vous ?

Bien sûr ! fit Jeannette. Papa et maman en ont une belle, mais ils ne veulent la montrer à personne. Pourtant, je sais, moi, où ils la tiennent cachée. Et la prochaine fois que vous viendrez à la maison, je m'arrangerai pour vous la faire voir. Bien entendu, c'est une photo de quand on était petites, à un an ou quinze mois peut-être. Nous sommes toutes les deux sur la même photo, comme ça se fait beaucoup pour les jumelles. Moi je suis sérieuse et je tiens un petit ours, et Herminie sourit gentiment et berce une poupée dans ses bras.

Effectivement cette photo existait bien et se trouvait dans un tiroir de commode où étaient entassés, méli-mélo, toutes sortes de souvenirs de famille. Mais en réalité on avait tiré sur cette seule photo deux épreuves différentes de Jeannette vers quatorze ou quinze mois. A la rigueur, on aurait pu croire qu'il s'agissait de deux fillettes du même âge...et se ressemblant étrangement.

Les amies de Jeannette ne réfléchirent pas plus loin et, après avoir admiré la double photo, furent absolument persuadées que notre sœur avait bien une sœur jumelle de nom Herminie.

De mon côté bien qu'ignorant tout de ces confidences fantaisistes, je m'aperçus par la suite que Jeannette chuchotait très souvent quand elle était entourée de près par ses amies. J'avais eu l'occasion aussi d'entendre prononcer par surprise ce nom bizarre d'Herminie, que je ne connaissais même pas. J'avais remarqué encore que les conversations chuchotées cessaient immédiatement dès que les fillettes s'apercevaient de ma présence.

Lucien également eut vent de cette histoire, car il m'y fit quelques allusions. Mais bientôt je me désintéressai de ce mystère et n'aurai pas manqué de l'oublier complètement.

Or voilà qu'un jour Jeannette me demande de l'aider pour un problème qu'elle trouvait trop difficile. Je vins à son secours mais, tout en n'étant pas mauvais en calcul, je dois moi-même reconnaître que je ne comprends pas la question posée.

Il fallait donc faire appel à Lucien. Il commença par me toiser, selon son habitude, en me disant d'un ton méprisant :

C'est tout de même malheureux que tu ne saches pas te tirer d'un problème de Jeannette. Quelle honte ! Ce problème est enfantin.

Et il commença à l'expliquer très clairement, je l'avoue, mais sans doute un peu trop vite pour Jeannette. Ayant moi-même bien compris le problème après les explications de mon aîné, je voulus alors l'exposer plus patiemment à notre sœur. Mais elle s'irrita aussitôt et m'envoya promener.

Tu ne sauras pas me l'expliquer, toi, j'aime mieux que ce soit Lucien. Il est tout de même plus calé que toi !

Lucien reprit l'explication avec, cette fois, une patience qui ne lui était pas habituelle.

Voyons fit-il j'irai très lentement. Et arrête-moi, surtout, dès que tu ne comprendras pas bien.

Mais je n'y comprends rien de rien, pleurnichait déjà Jeannette. Comment veux-tu que je t'arrête ? Je ne comprends même pas le premier mot, là !

Et voilà qu'une fois de plus elle fond tout à fait en larmes.

Alors, à bout de patience, Lucien s'énerve soudain, lance le cahier à l'autre bout de la pièce et se met à hurler :

Va te faire pendre ailleurs ! Ma parole, tu es donc aussi bouchée que.....ta sœur Herminie !

Jeannette cessa brusquement de pleurer, ramassa son cahier et disparut sans dire un mot.

Depuis lors elle n'inventa plus aucun roman.

XVI – LE MAITRE EN FAUTE !

Il eut un jeudi que monsieur Bec appela, par la suite, son jeudi maudit ou son jour néfaste. La fin du mois de mars fut particulièrement belle, cette année-là. Aussi, la veille d'un jeudi, notre maître nous annonça :

Par un temps pareil je vais me promener demain. Si quelques élèves sérieux veulent m'accompagner, je les accepte. Seulement voilà : je ne leur montrerai peut-être rien qui soit à leur goût. Je compte chasser les coléoptères. Ces petites bêtes à six pattes, dont je fais collection, commencent à se montrer. Si cela peut tenter quelques-uns d'entre vous, qu'ils lèvent la main ; pas trop à la fois surtout !

Quatre doigts seulement se pointèrent en l'air.

Bien fit monsieur bec. Il y aura donc Alphonse, le fidèle disciple de l'abbé Langlade, Paul le Docteur, et mes futurs collègues, Antoine et Omer. Ca va ; Avez-vous des vélos ou pourrez-vous en emprunter ?

Oui m'sieur répondirent quatre voix.

C'est parfait ; soyez demain devant ma porte à deux heures ; Nous déposerons nos machines à Fonvieille, mais pour y aller je vous préviens que nous roulerons très doucement, pour ne pas éreinter ma petite chienne que je prendrai avec nous. C'est un épagneul breton, une petite bête intelligente et très douce, mais jeune et pas encore entraînée. Mes propriétaires sont absents pour deux jours, et personne ne pourrait donc s'occuper de Mirza pendant notre promenade. Cela lui fera d'ailleurs une sortie à elle aussi.

Alphonse Vergne s'intéressait aux insectes depuis sa sortie de l'été en compagnie de l'abbé Langlade, et vous vous souvenez peut-être combien il était fier d'avoir trouvé deux spécimens d'un carabe assez rare. Antoine Chabert et Omer Vandendorp espéraient devenir instituteurs et suivaient en tout l'exemple de notre maître. Quant à moi, j'avais bien envie de commencer sous sa direction ma collection de papillons.

Monsieur bec était déjà prêt quand nous nous retrouvâmes devant sa porte, et nous sautâmes en selle aussitôt.

Tout doux, s'écria-t-il. Pas trop vite. Je ne tiens pas à claquer ma chienne !

Fonvieille n'était d'ailleurs éloignée que de cinq kilomètres ; pendant le trajet notre maître ne cessa de nous parler des insectes, des espèces les plus nuisibles surtout.

On ne peut calculer, nous dit-il, ce que coûtent tous les ans à nos agriculteurs les dévastations de récoltes dues aux insectes et à leurs larves. C'est fantastique ! Les meilleurs agents de leur destruction, et peut-être les seuls vraiment efficaces, ce sont les oiseaux : ceux-là même que nos paysans sont les premiers à traquer pour les manger en brochettes. En outre, ce sont leurs propres enfants qui s'amuse à en détruire les nichées !

La bêtise et l'aveuglement de l'homme n'ont vraiment pas de bornes.

Tout en causant, nous ne tardâmes pas à arriver au petit village. Après avoir déposé nos vélos à l'auberge nous fûmes vite en pleine campagne.

Monsieur Bec nous confia à chacun un flacon de cyanure pour y recevoir les insectes que nous pourrions capturer, et la chasse commença. Notre maître marchait lentement, le regard dirigé vers le sol, fouillant les talus, les haies, les herbages et les cultures. Parfois à l'aide d'un gros couteau, il soulevait l'écorce d'un vieux tronc, tantôt il dispersait du pied un amas de feuilles mortes. Et nous étions tous étonnés de lui voir découvrir à lui seul beaucoup plus de bestioles que nous n'en trouvions à nous quatre !

Vous voyez ce champ ? nous dit-il comme nous approchions d'une ferme. C'est un champ d'avoine qui lève. Je ne serais pas surpris d'y trouver le taupin des moissons, car c'est la saison des adultes. Ces taupins ou Agriotes en latin, pondront dans le sol dès début mai et leurs larves écloreont en juillet. Tenez.... En voilà quelques-uns ! Ce n'est pas une espèce bien rare, hélas, je dis hélas, car c'est un petit animal très nuisible et bien capable de dévaster ce beau champ.

Et tout en parlant notre maître pénétrait de quelques pas dans la jeune avoine. Nous le suivions pour ramasser quelques-uns de ces fameux Taupins.

La larve, continue monsieur Bec, bien connue sous le nom de ver fil de fer, passe quatre années à faire son évolution, quatre années aussi à dévorer les racines des céréales.....

Fichez moi le camp d'ici hurla soudain quelqu'un d'une voix furieuse ; Aurez-vous bientôt fini de piétiner mon avoine ? Ce n'est pas encore les dépiquaisons tout de même !

Un paysan nous fixait d'un œil mauvais, tandis que nous abandonnions vivement le champ.

Excusez-moi lui répondit notre maître, je montrais à ces enfants les Taupins qui menacent votre avoine. Et je crois que le ver de cette sale bête risque de vous porter plus de tort que les quelques pas que nous avons pu faire en bordure du champ.

Et monsieur Bec commençait à lui dire combien la lutte contre cet insecte est encore difficile, malgré les recherches des agronomes sur les moyens de les détruire.

Assez de balivernes cria le vieux. De ces bêtes, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Fichez moi le camp, je vous dis ! Je suis chez moi ici.

Tout penauds, notre maître en tête, nous rebroussâmes chemin.

Cet homme est borné ! dit simplement monsieur Bec tout en caressant Mirza, apeurée par les cris du paysan.

Nous longions maintenant l'orée d'un petit bois entouré de pâturages. Nous ne risquions donc plus aucun reproche. Après avoir soigneusement exploré bouses de vaches, tas de feuilles mortes et herbages, nous examinâmes de vieux troncs pour y découvrir des coléoptères abrités sous l'écorce, quand un appel impérieux se fit entendre :

Hep !....Hep, là-bas !

Et voilà qu'un homme guêtré, un gourdin à la main, se dirige sur nous à grandes enjambées.

La chasse n'est tout de même ouverte en cette saison, dit-il sur un ton sévère. En outre vous chassez sur le domaine de monsieur de Fonvieille, où la chasse est interdite même en temps d'ouverture. Je suis son garde.

Mais savez-vous ce que nous chassons ? lui répliqua monsieur Bec. Nous chassons des coléoptères, tenez, des petites bêtes comme celle-ci. Et ce disant notre maître lui tendait un joli bupreste couleur d'émeraude qui agonisait dans un flacon à cyanure. Et vous voyez bien, reprit-il, que je n'ai d'autre arme que cette pince et mon couteau.

Vous chassez monsieur, fit l'homme et l'affaire n'en restera pas là. Du moins vous faites chasser votre chien, ce qui est encore une manière de chasser. Tenez, voyez !

Et en effet, au même instant, Mirza débouchait du bois tenant dans sa jeune gueule un minuscule petit lapin tout ensanglanté.

Délit de chasse monsieur, c'est puni par la loi ! De bonne foi, monsieur Bec hasarda encore une protestation.

Taratata, lui répliqua le garde. Je fais mon rapport. Veuillez m'indiquer vos noms, prénoms, profession, lieu et date de naissance....

Et notre maître tout confus dû s'exécuter :

BEC Alphonse, instituteur, né à Valleraugue, Gard, le....

Comment vous êtes un Bec de Valleraugue, au-dessus du Vigan ? Mais j'en suis aussi, moi, de ce nid de camisards ! J'y ai même encore un oncle, le sonneur du temple, qui s'appelle comme vous.

Elisée Bec, le forgeron. Précisa notre maître. C'est le cousin germain de mon père. Vous et moi, nous sommes donc des cousins en second.

Et toute une conversation s'engagea, de plus en plus amicale maintenant. Le garde avait remis en poche crayon et carnet en disant : N'en parlons plus, mais méfiez-vous de votre petite chienne. Elle sera fameuse pour la chasse ! Toutefois, ne la laissez pas divaguer en temps prohibé : vous risqueriez des ennuis.

Tout en devisant nous arrivons à Fonvieille.

Entrez donc un moment avec nous mon cousin ! Fit notre maître.

Et aussitôt il commanda de la limonade et du vin blanc....

Deux gendarmes se rafraichissaient dans le fond de la salle obscure. Dès qu'ils nous virent assis, l'un d'eux demanda :

A qui appartient le grand vélo ?

C'est le mien évidemment ! répondit monsieur Bec.

Je vous fais remarquer qu'il ne porte pas de plaque.

J'en possède bien une, fut la réponse, mais ayant nettoyé et graissé ma machine ce matin, j'en ai enlevé la plaque et l'ai oublié chez moi au départ.

Comment vous appelez-vous ?

Bec Alphonse, instituteur à l'école de la rue Carnot.

Excusez monsieur, si je ne vous reconnaissez pas. Savez-vous que nous venons de recevoir l'ordre d'être très strict dans les vérifications des plaques de vélo ? Vous mériteriez une contravention, monsieur. Nous fermerons les yeux pour cette fois, mais veuillez-vous méfier à l'avenir.

Déjà le soleil déclinait et après avoir pris congé du cousin de monsieur Bec, nous enfourchâmes nos machines. Nous rentrâmes très lentement pour ménager Mirza qui tirait la langue. Aussi la nuit tombait quand nous abordions les faubourgs.

Tiens, remarqua notre maître, tachons d'être au moins pour une fois en règle. Mettons pied à terre pour allumer nos lanternes...Mais décidément, je n'ai pas de chance ! J'ai oublié la mienne chez moi. Bah, nous sommes presque arrivés.

Et il remonta sur son vélo, nous entraînant à sa suite, quand aussitôt deux gendarmes surgirent : c'étaient ceux-là même qui nous avaient interpellés à l'auberge et qui étaient rentrés bien plus vite que nous. L'un d'eux s'écria :

Mais c'est encore l'instituteur qui est en faute ! Et votre éclairage monsieur ? Décidément, vous donnez là un bien fâcheux exemple à ces enfants. Il ne faudrait tout de même pas abuser !

Une fois de plus, le maître s'excuse, tout penaud, et descendit de son vélo pour le pousser à la main. Nous en fîmes autant, et quelques minutes après nous parvînmes tous à pied devant le domicile de monsieur notre maître.

Entrez un instant, nous dit-il, pour me montrer vos captures.

Et il fouillait une à une toutes ses poches, pour s'écrier enfin :

Mais qu'ai-je donc fait de ma clé ? J'ai dû l'égarer dans les champs autour de Fonvieille. Et mes propriétaires qui sont absents jusqu'à demain soir ! Heureusement j'ai laissé une fenêtre ouverte, là, au premier étage. Vivement, demandez une échelle au premier commerçant venu.

Chez un épicier voisin l'échelle fut vite trouvée, et nous nous amusions déjà follement à voir notre instituteur grimper lentement jusqu'au premier étage et enjamber les fenêtres. Mais à l'instant même où il allait sauter à l'intérieur, voilà qu'une fois de plus, on l'interpelle :

Encore ce monsieur bec ! Vous exagérez, tout de même. Pénétrer de nuit dans un immeuble par la fenêtre et au moyen d'une échelle, cela constitue un délit d'effraction !

C'étaient nos deux gendarmes qui rentraient de leur tournée. Mais ils ne s'arrêtèrent même pas et partirent d'un grand éclat de rires.

Alors monsieur Bec en fit autant. Puis se redressant tout debout dans l'embrasure de la fenêtre, il nous lança :

Si je compte bien, voici cinq punitions différentes que j'ai encore encourues dans la même journée.
C'est beaucoup !

Si l'un de vous en méritait autant en un jour de classe, je serais bien tenté de la mettre à la porte !

XVII - L'ANNIVERSAIRE DE MES DIX ANS

Papa et maman étaient très contents de moi, non seulement pour ma conduite en général mais aussi pour mon application et mes progrès à l'école. Jamais en effet je n'avais obtenu d'aussi bonnes notes et des livres aussi élogieux que cette année. Je disputais les meilleures places à Robert Cayla, Antoine Chabert, Elie Lafon et Omer Vandendorp, celui-ci s'étant tout de suite révélé un élève remarquable à tout point de vue. Aussi pour mon dixième anniversaire, j'avais certitude d'être tout spécialement gâté.

Pâques tombait tôt cette année et mon anniversaire était le 12 avril, de sorte que nous allions pouvoir célébrer mes dix ans peu de jours après Pâques. Mes parents décidèrent qu'il y aurait un excellent repas de famille en mon honneur, car disait papa, dix ans c'est un âge qui marque une étape dans la vie.

Maman m'avait fait expédier trois grandes boîtes vitrées et spécialement aménagées pour me permettre de commencer ma collection de papillons. Papa m'offrait une belle serviette de cuir qui me ferait honneur quand j'entrerais au collège. L'oncle Gustave, mon parrain, m'avait envoyé un joli petit stylo avec une plume en or. Quant à Jeannette, elle me régala d'un grand sac de « calouges » de Montpellier, une friandise dont je raffolais.....et elle aussi. Lucien, lui, déclara qu'il me donnait sa bénédiction, ce qui avait, ajouta-t-il une très grande valeur !

Mais devinez donc de qui me vint le plus beau cadeau, si beau que je n'en pouvais croire mes yeux ? De cette chère vieille tante Rose ! Elle qui avait naguère la réputation d'être un peu « serrée », c'est-à-dire de ne vouloir ou de ne pouvoir dépenser trop d'argent, se mettait décidément à faire des folies pour nous. Comme Lucien avait déjà reçu d'elle un splendide vélo neuf, j'avais hérité de sa vieille machine qui commençait à ne plus en pouvoir. Constamment il fallait en faire changer quelque pièce. Or un jour ce malin de Lucien avait dit devant tante Rose :

Depuis que j'ai refilé mon vieux clou à Paul, je tremble qu'il ne se casse la figure. Ce vélo est usé jusqu'à la corde et risque de lui occasionner un jour ou l'autre quelque sale accident.

Et voilà sans doute pourquoi cette bonne tante m'offrait, à la première occasion, un vélo tout semblable à celui de Lucien, mais d'un modèle un peu moins grand. J'inaugurai aussitôt ma nouvelle monture pour pédaler jusqu'à la Fabrique embrasser la vieille tante et la remercier avec effusion. Papa et maman me chargèrent d'un mot à lui remettre pour l'inviter à partager à notre table le repas de mes dix ans. Papa devait aller la chercher avec l'auto.

Le grand jour arriva. Pendant que maman s'affairait avec Marie pour surveiller les apprêts du repas et pour dresser la table, Lucien partait en ville faire diverses courses et commander une glace qu'on devait livrer au moment du dessert.

Durant ces préparatifs le héros du jour que j'étais se sentait un peu inutile. J'errais dans la maison, allant de mon magnifique vélo à ma luxueuse serviette, faisant jouer les couvercles vitrés de mes boîtes à papillons, essayant mon stylo pour exécuter des signatures plus ou moins originales. Vous savez bien qu'à dix ans il convient d'avoir une signature !

A la fin de cette matinée, papa me trouvant oisif, me dit :

Paul, puisque tu n'as rien d'autre à faire, accompagne-moi donc jusqu'à la Fabrègue. Tante Rose sera ravie de voir que tu viens la chercher avec moi.

A notre arrivée la vieille tante se tenait déjà toute prête et endimanchée de pied en cap. Elle me comble de ses vœux et me meurtrit les joues de baisers piquants. De mon côté je la remercie comme il convenait pour son splendide cadeau. Et puis, tout en bavardant, nous fûmes vite rentrés à la maison.

Le repas fut exquis et je m'y régalai tout particulièrement. Maman avait eu soin de faire figurer au menu tout ce que j'aimais le mieux. Il y avait des olives aux anchois, du beau jambon bien rouge des Causses, un gigot saignant avec des croquettes de pommes de terre bien dorées, que Marie préparait à la perfection. Enfin un de ces fameux pâtés de grives au foie gras si réputés dans notre région.

Au moment de passer à table maman me dit : Paul, ta place sera aujourd'hui à côté de tante Rose. Tu as bien droit à cet honneur, pour un jour pareil !

Tante Rose en fut ravie et pendant tout le repas ne m'appela plus que son petit cavalier, son cher cavalier, son brillant cavalier. Lucien toujours en quête de taquinerie, finit par me dire :

Dis donc beau cavalier, un compliment en appelle un autre ! Tante Rose ne cesse de te faire la cour, aujourd'hui. Voyons, ne sois pas en reste avec elle, que diable ! Tourne lui un compliment aimable à ton tour, si tu en es capable. Pas besoin d'avoir fait du latin pour ça !

Je rougis un peu, et, pris de court, je lançai à tante Rose :

Mais je veux bien rester votre cavalier pour toujours !

Je fus moi-même étonné et un peu confus d'avoir osé en dire autant à notre vieille tante, car j'étais plutôt timide. Mais tante Rose se montra enchantée de ma déclaration, au point de pousser comme de petits hennissements qui rappelaient ceux de mon pauvre Bayard : hihhi....hihhi.... !

Puis elle me déclara : Mais Paul, je veux bien moi ! Nous n'avons plus qu'à nous marier et tu resteras toujours mon cavalier.

Tout le monde s'esclaffa et je devins rouge comme une pivoine. Lucien exultait.

Décidemment, fit-il, nous allons aller de fête en fête. Voici déjà des fiançailles qui s'annoncent, avec un nouveau fameux repas à la clé. Puis ce sera le mariage, avec encore un balthazar qui comptera dans les annales de la famille. Et puis, qui sait ?...un ou deux baptêmes peut-être...

Allons, Lucien gronda papa, sois donc un peu plus réservé dans tes plaisanteries.

Mais tante Rose était lancée, et nous ne l'avions jamais vue aussi gaie. Un ou deux verres de vieux bordeaux avaient encore avivé son teint rubicond. Toute grande dame qu'elle était, elle s'animait de plus en plus, riant et plaisantant comme une jeunesse. Deux fois elle revint au pâté de grives et déclara n'avoir depuis longtemps goûté à un aussi bon repas. Enfin elle ne m'appelait plus que son petit fiancé, puis le dessert approchant, cela devint mon petit mari. Lucien attisait toujours :

Tout à l'heure j'allais dire que ce repas tournait au repas de fiançailles, mais je crois ma parole, que nous sommes déjà en plein repas de noces !

Marie servit une salade d'ananas au kirsch. Tout le monde s'en délecta et, de tous, tante Rose ne fut pas la dernière à l'apprécier. Cependant maman faisait à Lucien des signes insistants qu'il n'avait pas l'air de comprendre.

Lucien finit-elle par dire plus clairement, ce serait le moment de déboucher le champagne. Mais Marie m'apprend qu'on n'a toujours pas livré la glace. Et si tu faisais un saut jusque chez Lacassagne !

J'y suis passé en fin de matinée, grogne Lucien. C'est bien entendu et ils en ont pris note sous mes yeux : une glace framboise et vanille pour huit. Maintenant ils m'ont laissé entendre qu'ils sont débordés aujourd'hui par plusieurs repas de mariage : tous les ans il en est ainsi, sitôt après Pâques.

C'est égal insista papa, tu pourrais bien y retourner. Mais Lucien reste affalé sur sa chaise et papa n'insista pas d'avantage.

Pour trinquer au champagne, à quoi bon attendre ? fit mon aîné. J'ai un petit toast à débiter à mon frère et vous verrez que mon laïus fera arriver la glace.

Papa déboucha donc le champagne, et nous fûmes amusés de voir la mousse monter dans les hautes flûtes et puis retomber sur la belle nappe brodée, sans que maman eut l'air de s'en fâcher le moins du monde.

Alors Lucien péniblement se leva :

Mon bien cher Paul, commença-t-il, c'est un grand jour pour toi que cet anniversaire de tes dix ans. Cet événement marque, ou à peu près, la fin de tes études primaires et ton entrée prochaine dans un monde nouveau : les études secondaires. Tu y réussiras, mon vieux, c'est ton aîné qui te le dit...tu...tu

Mais le bon repas, assez bien arrosé, n'avait pas seulement alourdi les jambes de Lucien. Son esprit paraissait devenu un peu paresseux lui aussi. Il se ressaisit cependant et reprit :

On est un homme à vingt ans, donc à dix ans on est la moitié d'un homme...

Voilà un raisonnement d'une rigueur toute mathématique, dit papa en ébauchant un applaudissement.

Te voilà donc la moitié d'un homme, insista Lucien, d'un homme qui.....d'un homme que...enfin, d'un homme tout court...tout court.....en disant tout court, je ne veux pas dire par-là que tu es trop petit, non ! et puis non d'un chien, tu as le temps de grandir...

Cela devenait lamentable. Lucien n'arrivait plus à s'en sortir. Enfin l'inspiration lui vint pour trouver pour trouver ce qu'on appelle sa péroraison.

Je lève mon verre en l'honneur de mon frère : buvons à ses dix ans, à ses succès scolaires, à ses futurs succès de médecin, à ses succès, surtout, auprès de tante Rose !

Vive tante Rose et vive Paul !

On trinqua gaiement. La tante était aux anges et voulut embrasser une fois de plus son petit mari en lui piquant encore cruellement la joue. Et tout le monde trempa les lèvres dans la mousse glacée.

Mais voilà que retentit un violent coup de sonnette, Dring ! Papa sursauta, le visage crispé :

Les clients ne le laisseront donc pas tranquille, même un jour de fête familiale ! Quel métier !

Mais non-dit maman avec calme, c'est la glace.

En effet, on entendait déjà Marie qui s'empressait à la démolir dans la cuisine. Bientôt elle l'apporta en courant et l'installa au milieu de la table.

Il faudrait planter dix bougies réclama Jeannette.

Pourquoi donc cette niaiserie, grogna Lucien. Sans doute pour mieux éclairer ce qu'il y a écrit dessus, en fruits confits ?

Tout le monde regarda. Sur la belle glace framboise et vanille on pouvait lire en lettres d'angélique et de cerises confites :

Honneur aux mariés !

Etait-ce là le résultat d'une confusion d'adresses ou bien encore une farce de Lucien ? Toujours est-il que tante Rose rit tellement qu'elle en manqua avoir une attaque.

XVIII – UN CHIEN A L'ECOLE

Notre école avait une grande cour de récréation bordée sur deux côtés de longs préaux et plantée de tilleuls. Cette cour communiquait directement avec la rue par un porche dont un portail fermait l'entrée, mais ce portail restait le plus souvent entr'ouvert dans la journée.

Par un après-midi de ce beau printemps la récréation battait son plein. Il faisait un temps radieux et les élèves, petits et grands, s'en donnaient à cœur joie. Les uns jouaient aux barres, les autres à la main chaude ou à saute-mouton. Dans un coin de la cour, où le sol plus uni et privé de gravier était propice, plusieurs groupes s'absorbaient dans des jeux de billes.

Les divers maîtres surveillaient les récréations à tour de rôle. Certains jours ils étaient deux, ce qui n'était certes pas de trop, mais parfois la surveillance n'était assurée que par un seul maître. Ce jour-là précisément, monsieur Bec veillait seul sur la bonne tenue des élèves. Or le hasard voulut que monsieur le directeur le fît demander. Notre maître nous voyant tous bien absorbés par nos jeux prévint quelques grands qu'il s'échappait un instant jusqu'au cabinet de monsieur Vignoles, pour une communication urgente que celui-ci avait à lui faire.

Je n'en ai que pour quelques minutes, leur dit-il. Je vous fais confiance et compte sur la bonne tenue de tous pendant la fin de cette récréation.

Mais à peine monsieur Bec parti, voilà que nous entendons un drôle de charivari dans la rue Carnot. De grands gaillards, qui sortaient justement du collège à l'heure de notre récréation, couraient sur la chaussée à grand bruit de souliers cloutés et de galoches et hurlaient comme des forcenés. Tandis que le vacarme se rapprochait de plus en plus, on distinguait en outre un autre bruit bizarre qui, lui aussi, se renforçait tout en se rapprochant. On aurait dit le tintement d'un objet métallique violemment heurté sur le pavé, bondissant et retombant tour à tour. Bientôt nous allions comprendre de quoi il s'agissait.

Alors que redoublaient les vociférations de ces grands diables de collégiens, un petit chien pénétra en trombe par le portail entre baillé, franchit rapidement le porche et se précipita dans notre cour. Ce petit chien ne paraissait certes pas beau, car il était très sale et ébouriffé. Il était maigre et ne portait aucun collier, ce qui permettait de supposer qu'il était perdu ou abandonné. Il paraissait complètement affolé. Les grands du collège lui avaient solidement attaché à la queue une longue ficelle, et au bout de cette ficelle, une vieille boîte de conserves qui bondissait et rebondissait sur le sol pendant la course effrénée de l'animal.

Dès que le chien fut entré chez nous, les grands collégiens fermèrent vivement le portail du porche et repartirent aussitôt en criant et en riant. Je vous laisse à penser le succès qu'obtint alors la pauvre bête : un drôle de succès vraiment : le petit chien, déjà affolé par la poursuite des collégiens et par le tintamarre qu'il faisait lui-même en bringue ballant sa boîte à sardines, fut accueilli par nous avec de nouvelles clameurs. Car quelle distraction inespérée, n'est-ce pas, que de voir arriver au milieu d'une récréation un petit chien perdu, trainant une boîte en fer blanc au bout d'une ficelle ! Et quelle chance que le maître soit justement parti chez le directeur, vous vous rendez compte.....

Comme un dément voilà le petit animal qui se met à tourner à fond de train autour de la cour, suivant d'abord un préau, puis l'autre, rebroussant chemin, puis revenant sur ses pas pour chercher à retrouver la sortie du porche dont le portail venait d'être refermé. Et pendant cette course

échevelée, retentissait toujours le tintamarre de cette horrible boîte de sardines, tapant le ciment des préaux, balayant le gravier de la cour.

Ce fut alors à qui imaginerait le moyen le plus ingénieux pour exaspérer encore la pauvre bête. Un élève posait le pied sur la boîte de sardines pour l'arrêter brusquement dans sa course folle, et alors la corde se tendait et menaçait d'arracher la queue du petit chien qui poussait un cri déchirant. Un autre l'aspergeait d'une longue giclée d'eau froide, habilement dirigée depuis le robinet de la fontaine placée sous un des préaux. Un troisième lui faisait faire une cabriole forcée en tendant une ficelle en travers de sa course, juste un peu au-dessus du sol. Ces tours obtenaient un succès délirant, et tous les élèves criaient à rendre la petite bête enragée.

Mais tout à coup il se passa quelque chose de bien imprévu, quelque chose de renversant, quelque chose qui stupéfia tous les assistants, des plus grands aux plus petits, y compris ceux qui s'acharnaient le plus sur l'animal affolé. Tous en restèrent muets et cloués surplace.

Un élève, qui venait de se précipiter au-devant du petit chien, se jeta à genoux devant lui. Il recueillit la pauvre bête doucement contre sa poitrine et d'un habile coup de canif trancha la ficelle cruellement serrée autour de la queue, la délivrant ainsi de la supplicante boîte de fer blanc. Puis tenant toujours le pauvre martyr dans ses bras, tout sale et tout tremblant, il le cajola en le rassurant d'une voix douce et affectueuse. Si bien que l'animal s'apaisa aussitôt, lança sur son bienfaiteur un regard chargé de reconnaissance, puis se mit à lui lécher les mains et même la figure.

Après un ricanement à peine ébauché les plus féroces parmi les spectateurs de cette scène imprévue gardèrent le silence. Tous nous avons un air gêné, un air confus, je dirai même un air assez bête.

Or savez-vous qui était cet élève assez courageux pour contrecarrer à lui seul l'action stupide et cruelle de tous les autres ? C'était un des plus frêles de notre classe. C'était un nouveau venu dans notre ville et dans notre école....Vous avez déjà deviné que c'était Omer Vandendorp, celui qui avait perdu son père, écrasé au fond d'une mine dans le nord, et que nous avons si mal accueilli comme nouveau lors de son arrivée à l'école en février.

Ce petit Omer fut magnifique. Tout en serrant dans ses bras la petite bête qu'il continuait à caresser, il se planta bien droit en face de tous les élèves de la cour, silencieux maintenant et plutôt penauds. Et, redressant la taille, il nous apostropha :

Ce que vous venez de faire à ce pauvre chien perdu ou abandonné est absolument ignoble. Ce n'est pas parce que les grands du collège ont commencé à le persécuter que les élèves de notre école devaient suivre leur vilain exemple. Pour faire les « hommes » nous ne devons pas copier ce que peuvent faire de mal ceux qui sont plus âgés que nous. Ce que vous venez de faire là est encore plus laid que toutes les misères que vous m'avez fait endurer à moi quand je suis arrivé cet hiver. Je voulais oublier votre accueil sans pitié et je n'y pensais même plus du tout : car depuis, j'ai trouvé de bons garçons parmi vous et même quelques excellents amis. Malheureusement ce qui vient de se passer tout à l'heure ressemble trop à ce qui m'est arrivé à moi-même pour ne pas me rappeler ce mauvais souvenir. Croyez que je le regrette bien !

Si personne ne vient le réclamer, je conserverai ce petit chien pour moi. Je demanderai au maître la permission de la laisser dans la cour pendant la dernière heure de classe et puis de l'emporter chez

moi à la sortie. A la maison nous le laverons, nous le ferons manger et nous le soignerons bien. Moi, je l'aime déjà.

Bravo ! fit soudain une voix grave que nous connaissions bien. Bravo s'écria monsieur Bec, qui avait entendu tout le petit discours d'Omer. Je vous félicite de votre bonne action accomplie avec courage. Oui, je dis bien avec courage, car vous risquiez d'avoir encore une fois tous vos camarades contre vous. Et il n'y a rien de plus beau que de s'opposer seul à tous, quand c'est pour une cause juste.

Je vous félicite aussi Omer pour les paroles que vous venez de prononcer. Il n'était pas possible d'en dire de plus belles.

Puis se tournant vers la petite foule des élèves stupéfaits :

Vous êtes à peu près tous, ajouta-t-il, de bons garçons quand on vous considère un à un. Pourquoi donc, quand vous êtes rassemblés, le mauvais instinct d'un seul, quelquefois, peut suffire, en se manifestant, pour que tous les autres se laissent aller eux aussi à leurs vilains penchants ? Pourquoi alors aucun de vous n'aurait-il assez de bon sens et de courage pour remettre ses camarades sur la bonne voie ?

Aujourd'hui cependant, il y en a eu un, et je le félicite une fois de plus pour sa conduite et ses paroles.

Puis, monsieur Bec s'adressa de nouveau à Omer :

Je vous dispense de cette dernière classe. Rentrez chez vous, mon ami, avec cette pauvre créature meurtrie. Nettoyez-là, nourrissez-là et soignez-la bien. Vous verrez la jolie bête que ce sera bientôt et quel fidèle ami vous allez en faire. C'est un petit barbet de race très pure : il n'y pas de chien plus affectueux et qui s'attache mieux à son maître.

Quant à vous tous, reprit le maître en se tournant vers nous, vous méritez une punition exemplaire qui vous fasse réfléchir, au moins pendant une heure, sur ce qui vient de se passer.

Omer rentra chez lui avec son protégé, cette dernière classe n'aura pas lieu pour vous non plus. Je la remplace par une heure de punition collective. Vous allez rentrer en classe pour vous y mettre tout de suite.

Cette punition consistera en une rédaction que je veux particulièrement soignée, soignée déjà au brouillon, puis recopiée d'une écriture irréprochable. En voici le sujet.

Chacun de vous suppose qu'il est lui-même le petit chien poursuivi qui vient se réfugier dans notre cour. Vous racontez alors les diverses impressions de la jeune bête, comme si vous-même les aviez éprouvées : ses souffrances, sa peur, son affolement, son indignation aussi. Et pour finir, le petit chien que vous allez être devra exprimer son jugement sur les élèves de cette école.....et aussi sur son sauveteur.

XIX – LE COLONEL CAPDEPIC

Je m'étais bien gardé, dans mes conversations avec Léonce Escudie, de jamais faire allusion à son sang bleu. J'étais bien trop vexé de m'être montré naïf au point d'y croire. Et si Bob et Elie ne s'étaient pas moqués de moi, c'est qu'ils s'étaient laissé convaincre presque autant que moi-même.

Léonce me parlait maintenant de tout autre chose. Il était obsédé par le choix de sa carrière future et il m'en entretenait souvent. Vous vous souvenez peut-être que son père souhaitait le voir entrer un jour à l'institut agronomique, mais que lui préférait devenir officier. Or tantôt il avait plutôt le souci de donner satisfaction à son père, tantôt il prétendait de ne pas pouvoir renoncer à sa vocation militaire.

Comme un jour il me demandait, une fois de plus, ce que j'en pensais et que je me trouvais bien embarrassé pour lui répondre, je m'en tirai en lui disant :

Ton père est très calé dans tout ce qui concerne l'agriculture : il est donc assez naturel qu'il te pousse dans cette voie, et qu'il souhaite te voir devenir un jour encore plus instruit que lui là-dedans. C'est facile à comprendre. Je sais bien que toi, tu préfères la carrière militaire : mais, en somme, tu ne fais qu'en rêver, tu ne sais vraiment pas ce que c'est et tu n'en connais pas grand-chose.

Alors où veux-tu en venir ? me demanda mon camarade.

Eh bien je crois que tu ferais mieux de te renseigner d'abord de plus près sur la vie militaire et sur la carrière d'officier.

Mais dans notre sale petit trou, fit-il, il n'y a guère d'officiers. A qui veux-tu donc que j'en parle ?

Pourquoi pas, par exemple à mon frère Lucien ? Il espère un jour entrer à polytechnique et il dit souvent qu'il en sortira probablement comme officier d'artillerie.

Ce n'est pas une mauvaise idée, fit Léonce, bien que, pour ma part, je préfère la cavalerie. Je ferai donc parler ton frère dès que je le verrai.

Lucien à la première occasion, tint de longs discours à Léonce sur la vie militaire, tout en ne le connaissant guère mieux que lui, malgré ses quinze ans. Et puis il le conseilla :

Tu devrais lire « Servitude et grandeur militaires ». C'est un ouvrage de Vigny, tout à fait épatant. Et puis aussi, si tu veux entrer dans la cavalerie, va donc voir de ma part un vieux militaire, ancien officier de cavalerie, le colonel Capdepic. C'est une bonne relation de notre famille, presque un parent. Il était camarade d'études et très intime ami de mon grand-père et ma famille le voit très souvent. Il est charmant, absolument charmant. Présente toi donc à lui de ma part et tu seras enchanté de son accueil.

Ce qu'il y aurait de plus simple, vois-tu, c'est que tu le guettes pendant sa promenade, un jeudi par exemple. Il sort de chez lui à deux heures tapant et, quel que soit le temps, il fait le tour de la ville en commençant par le quai. Poste toi donc par là et, dès que tu le verras, avance toi franchement vers lui en le fixant sur l'œil droit, car le gauche est en verre. Puis, à six pas de lui, tu t'arrêtes net et te mets au garde à vous...tiens, comme ça...et en même temps tu lui fais un salut militaire en règle. Tu verras que tu lui deviendras aussitôt sympathique et qu'il se montera charmant !

Il est bien facile à reconnaître : droit comme un I, grandes moustaches blanches, rosette rouge de la Légion d'Honneur.

Léonce fut enchanté de recevoir ces précieux conseils et il remercie Lucien avec chaleur.

Le jeudi suivant, un peu avant deux heures, mon camarade alla donc se poster sur le quai. Il n'eut guère à attendre : un vieux monsieur, un jonc à la main, et tout à fait tel que l'avait décrit Lucien, sortit de chez lui et se mit à remonter le quai en suivant le parapet. Léonce aussitôt se dirigea à sa rencontre d'un pas ferme et décidé. Arrivé à six pas de l'ancien officier et suivant ponctuellement les instructions de mon frère, il s'immobilisa au garde à vous en faisant claquer les talons et exécuta un salut militaire irréprochable.

Vous vous fichez de moi morbleu ! s'exclama le colonel Capdepic, que cet abord insolite avait surpris, tout en rajustant son monocle. Repos !

Léonce, un peu décontenancé, protesta de ses meilleures intentions :

Je vous prie de m'excuser, mon colonel. Permettez-moi de me présenter : Léonce Escudie de Roquemagne de Saint Laurent.

Et c'est tout ? Il y en a bien long, observa le vieux militaire, tout de même impressionné par un si beau nom. Et qu'est-ce que vous me voulez ?

Je suis lié d'amitié avec vos neveux...je veux dire avec vos amis Lucien et Paul, les fils du Docteur. C'est surtout Lucien qui m'a conseillé de m'adresser à vous pour vous demander quelques renseignements sur la carrière militaire. Car je sens que ma vocation est là : je voudrais devenir officier.

Vous avez de drôles d'amis : Lucien n'est qu'un polisson et un insolent, morbleu ! Quant à Paul, c'est un petit enfant comme vous. Alors...vous voulez être officier ? Et vous vous imaginez que l'on devient officier comme ça ? Et dans quelle arme, d'abord ? Sachez qu'il n'y a qu'une arme : la cavalerie, morbleu ! La cavalerie, il n'y a que ça ! Les artilleurs, les gens du génie, c'est des demi-planqués, c'est des moities de pantouflards ! Ne parlons pas surtout du train des équipages ni de l'intendance : c'est des civils déguisés en militaires. L'infanterie, ça commence déjà à ressembler à quelque chose : mais quelle armée ! C'est la biffe, c'est la piétaille, c'est le troupeau des pousse cailloux, c'est la misère ! Non monsieur, il n'y a qu'une arme qui compte, et une seule, c'est la cavalerie.

Mais, justement, mon colonel, je voudrais devenir officier de cavalerie, officier de hussards, par exemple...

Que dites-vous là malheureux ! Les hussards, mais c'est la frime, mon pauvre ami. Les hussards, les chasseurs, c'est moins que rien : regardez seulement leurs têtes pommadées et puis leurs petits canassons dont on ne voudrait même pas dans un cirque de village !

Mais cependant protesta Léonce.

Taisez-vous morbleu, je sais ce que je dis. Il n'y a qu'une arme, la cavalerie, et dans la cavalerie il n'y a que les dragons qui fassent encore figure.

Je serai donc officier de dragons, acquiesça docilement Léonce, rendu plus prudent par cette sortie.

Officier, officier...mais vous allez un peu vite en besogne, jeune homme. Il est d'abord grand temps que vous appreniez à monter à cheval. Bien entendu sans selle d'abord sans selle et sans étriers, jusqu'à ce que le postérieur vous en pèle et qu'il en saigne, morbleu, hurla le vieux colonel complètement déchainé. Et quand vous serez tout pelé, tout écorché et tout saignant de par là où je veux dire.....ajouta-t-il en se donnant une grande claque sur le derrière.....

Je me reposerai quelques jours, risqua Léonce affolé.

Vous reposer ? Vous voulez rire. A partir de ce moment-là, il vous faudra au contraire doubler la dose, morbleu de morbleu ! Au lieu d'une heure vous monterez à cheval deux heures par jour !

Mais, sans selle, ni étriers, ne peut-on pas tomber de cheval ?

Tomber de cheval ? Les bons cavaliers, non. Les imbéciles très souvent. Mais les imbéciles, ça les dresse de ramasser des bûches. Un membre cassé ?....je m'en moque : ça se raccommode. Quand mes bleus tombaient de cheval, blessés ou non, leur capitaine avait ordre de leur coller huit jours de salle de police, et pour leur faire mieux comprendre, moi je doublais encore la punition, morbleu !

Mais c'est affreux, murmura Léonce terrifié

Affreux ou pas affreux, il s'agit de savoir si vous voulez être un jour officier de cavalerie, oui ou non. Et le sabre, savez-vous manier le sabre, seulement ? Pas trop tôt pour vous y mettre.

C'est dangereux, un coup de sabre ? S'inquiéta Léonce.

Dangereux ? et pourquoi pas ? Un sabre, c'est fait pour tuer les ennemis, pour en tuer un, pour en tuer dix, pour en tuer cent et même mille, si on peut. Bien sûr que ça fait mal, si ça vous taille la figure en deux. Tenez....regardez ce que m'a fait la pointe d'un sabre qui n'a fait que m'effleurer l'œil gauche : vous voyez ma paupière fendue ?

C'est horrible fit mon camarade en frissonnant.

Et ça, est-ce horrible ? Et d'un geste rapide le colonel Capdepic avait extrait d'entre ses paupières recousues un œil de verre, gros comme une agate. Il le tendit à Léonce dans le creux de sa vieille main ridée.

Oui, ceci est encore plus horrible ! répondit-il en palissant.

Et maintenant en voilà assez ! Vous m'avez fait manquer l'heure de ma promenade, avec vos sornettes d'enfant de chœur. Et le colonel Capdepic n'a pas l'habitude de manquer l'heure, pour quoi que ce soit. Tenez-le-vous pour dit, morbleu ! Pouvez disposer, ouste !

Au revoir, mon.....capitaine ! Lâcha Léonce que son trouble grandissant privait maintenant de tous ses moyens.

A ces mots, il reçut sur le bas du dos le plus magistral coup de canne que le colonel n'eût jamais donné de sa vie. Indigné, le vieil officier brandissait encore son jonc à pommeau d'ivoire tout en hurlant à tue-tête :

Capitaine, capitaine !.....Vous vous fichez de moi par-dessus le marché ? Vous ne ferez jamais un officier de dragons, vous m'entendez ? Pas même un margis, vous m'entendez ? Que dis-je, pas même un cavalier de deuxième classe. Et si vous continuez comme ça, vous finirez à biribi mon garçon : à biribi, je vous dis à biribi !

Mais Léonce avait pris ses jambes à son cou et était déjà loin.

Quand il nous revit, Lucien et moi, il était encore tout bouleversé.

Mais il est affreux votre colonel ! Il m'a terrorisé, il m'a presque injurié, il m'a même battu avec sa canne. Après tout ce qu'il m'a dit, c'est bien réfléchi : je ne serai jamais officier. J'y renonce. C'est papa qui va être content !

Lucien s'esclaffa, car il avait bien prévu que l'interview du colonel ne se passerait pas sans incident. Pour le remettre de cette douche glacée, il s'appliqua à rassurer mon camarade.

Ne t'en fais pas mon pauvre Léonce, lui dit-il. Il a voulu commencer à t'assoupir. Tu t'y feras très bien, tu verras. En somme, il t'a rendu un gros service. Car, après tout ce que t'a sorti le colonel, la vie militaire va te paraître bien douce : tu t'y croiras au paradis !

XX – UN GUET-APENS

Vous vous souvenez de la sortie scandaleuse de Jean Lacaze au grand mariage de Mireille. La mariée après s'être à moitié évanouie, puis après avoir trépigné de rage et avoir lancé des sottises à tout le monde, était partie en claquant la porte. Lucie, se disant inquiète pour son amie, fila avec elle sous prétexte de la raccompagner.

Alice et Jeannette étaient consternées et j'étais moi-même fort contrarié. En effet j'avais pris une peine inouïe à rassembler quelques camarades pour satisfaire le caprice de ses fillettes, caprice qui était surtout en somme celui de Mireille. J'espérais ainsi effacer notre brouille en lui donnant satisfaction de son choix. J'avais fait de mon mieux pour styler mes quatre amis et je n'aurais jamais pu prévoir la grossièreté de Jean Lacaze.

Sitôt le départ de Mireille et de Lucie il ne restait donc plus qu'une chose à faire, c'était de goûter au plus tôt. Malgré leur ennui Alice et Jeannette nous servirent gentiment. Bob toujours gai, lui, faisait de l'esprit et riait tout son saoul. Imperturbables, le gros Emile, qui portait encore quelques débris de barbe collés au menton, et Jean Lacaze, qui avait conservé son œillet blanc à la boutonnière, s'installèrent avec Bob, et tous trois firent vraiment honneur au goûter. Jojo, très ému par le drame et un peu vexé d'avoir été ainsi privé de son rôle d'enfant de chœur hésita un moment, puis fini par se laisser entraîner par les autres.

Evidemment, le coup avait été dur pour l'orgueil de Mireille. J'appris bientôt de Jeannette que sa bonne amie m'en voulait maintenant à mort, m'accusant d'avoir préparé moi-même cet affront. Pour être plus sûre de ne jamais me rencontrer, elle avait prévenu ma sœur qu'elle ne mettrait plus les pieds à la maison. Alice, elle, tout en regrettant l'inconvenance de Jean Lacaze, reconnaissait que je n'y étais pour rien.

Aussi sans méchanceté aucune, reprochait-elle à Mireille d'être injuste et d'avoir un parti-pris contre moi.

Quant à Lucie, dont les pensées restaient souvent mystérieuses derrière son regard de porcelaine bleue, elle n'exprimait aucune opinion. Je voyais cependant qu'elle était devenue avec moi plus distante, de sorte qu'à diverses reprises j'en fis la remarque à ma sœur.

Or Jeannette me dit un jour :

Si Mireille t'en veut au point d'être même un peu plus froide avec moi, tu as tort de croire que Lucie te garde rancune elle aussi. La preuve c'est qu'elle voudrait bien que tu m'accompagne chez elle demain jeudi. Mireille sera justement empêchée de venir, je ne sais plus pourquoi, et avec Lucie et Alice nous ne serions que trois pour faire une partie de croquet ; viens donc faire le quatrième : tu sais que nous aimons bien jouer à deux équipes.

Après quelques hésitations je finis par me laisser convaincre et, comme prévu, nous jouâmes à quatre dans le grand jardin que les parents de Lucie possédaient un peu hors ville. Lucie avait reçue, comme Jeannette, un beau croquet pour ses étrennes et ce jeu faisait alors fureur chez les enfants comme chez les grandes personnes.

Lucie m'accueillit à peu près comme si elle ne m'avait pas fait inviter. Elle joue même la surprise :

Ah vous êtes venu, Paul ? me dit-elle. Eh bien nous allons pouvoir jouer à deux équipes. C'est le jeu le plus amusant.

Après tirage au sort je devais jouer avec Lucie contre Alice et Jeannette.

Dès le début de la partie Lucie se mit à me critiquer : je tenais mal mon maillet, je ne savais pas croquer, je n'étais pas capable de passer deux arceaux d'un seul coup de maillet. Or vous avez sûrement remarqué que plus on est critiqué et plus mal on joue. C'est bien ce qui m'arrive, ainsi Alice et Jeannette gagnèrent sans peine la première partie.

Dès lors Lucie commença à me bouder encore plus ouvertement. Elle exigea un nouveau tirage au sort : cette fois je jouais avec Alice contre Lucie et Jeannette. J'étais soulagé d'échapper ainsi aux harcelantes critiques de ma première partenaire. Du coup, je jouais plus calmement et je m'en tirai bien mieux. De son côté, Alice était adroite, calme et bien exercée. Nous fîmes tous deux un excellent début.

Puis la chance favorisa le camp adverse qui prit une grosse avance sur nous. Lucie me croque avec violence et expédie ma boule jusqu'au fond du jardin. Je fus frappé par l'éclair de méchanceté rageuse qui brilla à ce moment dans ses grands yeux bleus. Sur ce coup de maître elle ne manqua pas de triompher bruyamment et, après avoir finalement manqué sa cloche de retour, elle me lança :

Hahe...monsieur le futur Docteur ! Je vais vous payer un merle blanc si vous vous relevez de ce coup là. Nous les tenons Jeannette !

Alice jouait après Lucie et, sans se démonter le moins du monde, accomplit des prouesses. Elle lui croqua sa boule et l'expédia au diable puis termina brillamment sa partie jusqu'au dernier piquet.

Jeannette, sentant monter la colère de Lucie, qui restait maintenant muette de dépit, fit bien tout son possible. Mais agacée à son tour et perdant tout son sang-froid, elle se montra particulièrement maladroite. Lucie, me voyant saisir mon maillet, me foudroya du regard et joua la surprise :

Alors, c'est donc encore à vous de jouer ? Allez-y, puisque c'est votre tour, et mettez toute l'énergie du désespoir !

Pris au vif et les nerfs tendus, j'eus la chance inouïe, en ramenant ma boule pourtant très éloignée, de taper en plein sur le piquet que j'avais raté lors de mon tour précédent. Puis mis en train par ce succès inespéré, je continuai mon jeu sans manquer un seul arceau, pas même la cloche de retour. Enfin, après avoir croqué Jeannette, d'un seul et magistral coup de maillet j'envoyai ma boule franchir les deux derniers arceaux et frapper mon piquet d'arrivée. Nous avions gagné, Alice et moi, et brillamment gagné !

Pardon, fit aussitôt Lucie, l'œil mauvais, la partie est nulle.

Et pourquoi serait-elle nulle ? Lui répliquai-je, complètement interloqué.

Vous voulez donc que je le dise ? Vous y tenez bien ? La partie est nulle parce que vous avez triché monsieur !

J'étais outré et l'indignation me coupa la parole. Alice et Jeannette ouvraient de grands yeux, stupéfaites.

Mais jamais de la vie, il n'a pas triché s'écrièrent-elles d'une même voix.

Paul n'est pas un tricheur, protesta Jeannette. Il a un caractère bien trop franc pour s'abaisser à cela. Et puis, nous aussi, nous ne l'avons pas quitté des yeux : il n'a pas triché.

Là-dessus Jeannette fondit en larmes. Alice était toute pâle.

Et moi je vous dis qu'il a triché, insista Lucie. D'ailleurs les garçons sont tous des tricheurs, et ils ne trichent pas seulement au croquet : rappelez-vous le jeudi du grand mariage. Ce fut honteux ! Ce Jean Lacaze s'est conduit comme un goujat. Et s'il s'est conduit ainsi, c'est sur les ordres de Paul, qui vaut encore moins cher que lui.

D'ailleurs, c'est le moment de nous expliquer sur cette sombre affaire. Mireille finalement n'a pas accompagné sa mère à Rodez, comme il en avait été question. Elle va arriver d'une minute à l'autre. Si Paul ne reconnaît pas ses torts, s'il n'avoue pas publiquement qu'il avait tout combiné pour empêcher la scène du mariage à l'église afin d'exaspérer Mireille, et si en plus il ne lui fait pas ses plus plates excuses, je ne le reverrai plus jamais, moi non plus. Je le prierai même de quitter le jardin. Car ici, après tout, je suis chez moi !

Les sanglots de Jeannette avaient redoublé.

Mais Alice redressa la taille et dit très posément :

Lucie, tu es méchante et injuste. D'abord Paul n'a pas triché, je le jure. S'il a gagné la partie avec moi, mettons si tu veux que nous avons eu de la chance, trop de chance peut-être, alors que tu étais certaine de gagner.

Secundo, je sais tout le mal que Paul s'est donné pour convaincre quelques camarades de venir jouer au grand mariage. Ces jeux de filles ne plaisent guère aux garçons. Paul s'est efforcé de faire de son mieux pour mettre fin à la bouderie stupide de Mireille en satisfaisant son caprice. Nous avons toutes été trop bavardes et ce grand mariage durait vraiment trop longtemps. Après tout, ce n'est pas la faute de ce brave Paul si Jean Lacaze s'est impatienté. Ce garçon n'était venu qu'alléché par un bon goûter et, voyant l'heure avancer, il a coupé court pour qu'on se mette enfin à table. Il a été inconvenant, c'est sûr ! Mais encore avait-il quelques raisons de s'impatienter, car son père l'attendait à six heures.

Alors comme Mireille ne peut pas se venger sur Jean, qu'elle connaît à peine et qu'elle n'a jamais l'occasion de voir, elle s'en prend méchamment et injustement à Paul qui n'y peut rien. Libre à elle après tout ! Mais c'est vilain à toi de la soutenir quand elle a tort et de vouloir toujours lui donner raison.

Et ce qui est encore plus laid, Lucie, c'est de demander à Jeannette d'amener son frère aujourd'hui en prétextant que Mireille ne peut pas venir jouer avec nous pour ensuite nous offrir ce coup de théâtre. C'est un piège que tu as tendu à Paul. C'est un véritable guet-apens !

Des excuses à Mireille ? Paul n'a pas à en faire et moi je l'approuve s'il les lui refuse.

Pendant toute la fin du discours d'Alice, je remarquai que Mireille était arrivée par le fond du jardin et s'y cachait derrière un fusain. Comme Alice parlait très fort, Mireille avait certainement tout entendu.

Elevant la voix à mon tour, je dis à Lucie en la fixant bien, je remercie Alice de ce qu'elle vient de dire, car c'est la pure vérité. Je n'ai pas un mot à y ajouter, sauf celui-ci : je n'aime pas me venger d'une méchanceté, encore moins avec des filles qu'avec des garçons.

Oui, je suis tombé ici dans un véritable guet-apens, et je ne désire qu'une chose, c'est de m'en aller bien vite pour ne plus revenir.

Décidément, il y a des filles même jolies, qui ne gagnent pas à être vues de trop près !

XXI – LE MOQUEUR MOQUE

Je n'ai plus à vous apprendre combien mon ami Bob était taquin et moqueur. Mais il lui arrivait aussi parfois d'être lui-même pipé et, comme il aimait donner la riposte, on assistait alors à une série de farces successives et réciproques, plus ou moins drôle.

Dans une leçon d'histoire naturelle monsieur bec nous avait montré qu'un haricot, un vulgaire haricot blanc comme nous en mangions autour d'un gigot ou dans un cassoulet contient déjà le germe d'une nouvelle plante. Si on enlève la peau du haricot on voit qu'il est formé, comme une amande, de deux moitiés semblables accolées l'une à l'autre : ce sont les cotylédons. On peut facilement les séparer car ils ne tiennent ensemble que sur un point, marqué par le hile. Or c'est sous ce point que se cache la minuscule plante, entre les deux cotylédons.

Pour commencer à pousser, la petite plante n'a besoin que de deux choses : de l'humidité et une température convenable, douce ou tiède. Quand la jeune plante aura une racine assez développée, elle devra puiser sa nourriture dans la terre fertile. Mais pendant les premiers jours elle trouve directement sa nourriture dans les cotylédons qui l'accompagnent, et qu'elle vide peu à peu de leur substance nutritive. Elle peut donc très bien commencer à se développer sans terre, pourvu qu'elle soit dans un milieu humide et tiède.

Et le maître nous conseilla de loger chacun un haricot dans la petite boîte en métal qui nous servait à abriter l'éponge humide dont nous essuyions notre ardoise. En peu de jours nous vîmes la peau du haricot se gonfler et se rider, puis se fendre en éclatant, tandis que les deux cotylédons s'en dégageaient et s'écartaient l'un de l'autre pour laisser sortir une petite tige d'un côté et du côté opposé une racine.

Chacun trouva l'expérience amusante. Mais Bob en conçut l'idée d'une bonne farce à faire, et il s'en prit au plus naïf de la classe, au petit Jojo, pour la réaliser. En grand mystère, il lui confia un jour :

Cette histoire du haricot qui pousse tout seul dans notre boîte à éponge est peut-être très drôle, mais il y a bien mieux à faire. Je ne le dis qu'à toi, et garde bien le secret !

Mets plutôt dans ta boîte un simple berlingot ou encore un bonbon acidulé, ensuite mouille bien ton éponge d'eau tiède, et puis surtout n'ouvre plus ta boîte de toute une semaine : c'est très important si tu veux réussir ! Enfin pendant tout ce temps conserve-la constamment au fond de ta poche, avec ton mouchoir dessus. Dans huit jours le bonbon aura poussé et tu auras une belle sucette au moins dix fois plus grosse.

Si l'on garde ça si secret, c'est pour ne pas porter tort aux commerçants !

Et Jojo très fier de lui-même d'être dépositaire d'un tel secret, s'empressa de suivre les instructions de Bob. Mais huit jours après, lorsqu'il ouvrit enfin sa boîte à éponge, il n'y trouva qu'un liquide poisseux et sale, répandant une odeur infecte.

Bob en fit toute une histoire et, sans pitié, tourna ce pauvre simplet en dérision devant toute la classe.

Je décidai de guetter l'occasion de lui donner une leçon en lui rendant comme on dit, la monnaie de sa pièce.

Comme monsieur Bec nous intéressait toujours beaucoup aux choses de la nature, nous lui apportions souvent en classe le produit de nos découvertes. C'étaient tantôt des têtards ou de petites salamandres que notre maître élevait dans un petit aquarium au fond de la classe, tantôt c'étaient des chrysalides de papillons qu'il installait dans une cage en toile métallique pour en attendre la sortie de l'insecte adulte, qu'on appelle l'insecte parfait. Mais bientôt la classe n'aurait plus suffi à recevoir toutes nos trouvailles et notre maître engagea ceux que cela intéressait à faire leurs élevages chez eux.

Un jour donc Bob arrive en classe porteur d'un objet précieux dans une boîte en carton. Il avait trouvé un énorme cocon brunâtre et tout laineux, plus gros qu'une amende verte. Monsieur bec l'examina et dit tout de suite à Bob :

Sous peu de jours il sortira de ce cocon un très gros papillon, au corps épais, un des plus gros que nous ayons vu en France. Quand la bête adulte se sera dégagée du cocon, elle vous paraîtra d'abord tout assoupie, ne bougeant encore que difficilement, comme presque morte. Vous me la porterez alors et nous l'examinerons ensemble. Je raconterai son histoire en classe, car elle est intéressante.

Après la classe Bob, qui me raccompagnait, se mit à rire :

Notre maître est très savant, c'est entendu, mais il doit bien lui arriver de se tromper quelquefois. Comment veux-tu qu'il puisse deviner, rien qu'à l'aspect du cocon, la bête qui en sortira ?

Je rigolerais bien, si pour une fois, monsieur bec s'était trompé et s'il sortait de ce cocon tout autre chose qu'un papillon. Voyons, un papillon n'est jamais aussi gros que ça ! Pour moi le maître a dû, cette fois, se mettre le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

Peu de jours après, je fis moi-même une découverte. En trainant dans l'ancienne écurie de Bayard, que papa avait complètement bousculée pour en faire un garage, je vis à terre une bête bizarre, noirâtre, qui remuait à peine. C'était une petite chauve-souris tombée à terre, sans doute, pendant un de ses premiers essais en vol.

Je la saisis délicatement et la logeai dans une boîte pour pouvoir la montrer à notre maître. Puis une idée amusante me vint à l'esprit. Je me souvins que Bob méritait bien une petite leçon, pour avoir si grossièrement monté le coup à Jojo, avec son élevage de sucettes !

Je me rendis donc chez Bob Cayla, sous prétexte de lui rapporter un livre de Jules Verne qu'il m'avait prêté. J'eus de la chance : justement mon camarade venait de sortir pour se faire couper les cheveux. J'obtins tout naturellement de madame Cayla l'autorisation d'aller déposer moi-même le volume dans sa chambre.

Je vis tout de suite la boîte contenant le cocon sur un coin de la cheminée. Je la découvris prudemment et je constatai avec joie qu'un énorme papillon brun-grisâtre avec des tâches jaunes venait de se frayer une sortie à travers la coque lâche du cocon. Comme monsieur Bec l'avait bien prévu l'animal paraissait engourdi, épuisé é par ses efforts. Il répandait un liquide noirâtre et remuait à peine.

Evitant de froisser les antennes plumeuses et les ailes poussiéreuses de l'insecte, je le retirai soigneusement de sa boîte et le recueillis dans la mienne. Inversement je déposai doucement ma

petite chauve-souris à côté du cocon dans la boîte de Bob, que je recouvris avec soin de son couvercle. Puis j'écrivais sur une feuille de papier, que j'épinglai bien en vue sur la boîte :

Tu avais bien deviné : cette fois monsieur bec s'est gouré !

Le lendemain voilà mon Bob qui arrive en classe portant sa fameuse boîte avec précaution. Dès que notre maître se fut assis devant sa table, mon camarade lève la main et, sur un regard interrogateur du maître lui annonce la nouvelle :

Monsieur, la bête est enfin sortie de son gros cocon. Vous aviez raison : elle paraît tout à fait engourdie et comme à moitié morte. Mais à part ça, je crois que vous avez du vous tromper, car ce n'est pas un papillon !

Et Bob, souriant de satisfaction, alla déposer son trophée devant monsieur Bec. Après avoir prudemment ouvert la boîte, celui-ci partit d'un bel éclat de rire :

Elle est vraiment bien bonne, celle-là ! Finit-il par lui répondre.

Et prenant dans son gousset la petite pince qui ne le quittait jamais, il souleva délicatement la bestiole qui, comme pour s'étirer déplissa ses grandes ailes membraneuses.

Une chauve-souris annonça le maître. Une petite chauve-souris qui naît d'un cocon ! Vraiment l'événement est inouï. Si vous le voulez bien, Bob, nous allons signaler ce fait nouveau à l'académie des sciences. Cette communication sensationnelle ne manquera pas de faire du bruit, en France et à l'étranger. Et qui sait même si cette découverte extraordinaire ne sera pas récompensée par un prix qui vous reviendra, bien entendu, à vous, Bob !

Et voilà monsieur bec repris par le fou-rire.

Bob, d'abord tout fier et un peu narquois, s'était peu à peu troublé. Il restait planté devant la table du maître, bouche bée, rougissant et l'air penaud.

Qui pourra donc me donner l'explication d'un phénomène aussi étrange ? demanda le maître.

Une main s'éleva aussitôt. Devinez donc laquelle ?...Celle de Jojo le simplet, devenu pour une fois le plus malin !

C'est une bonne blague qu'on a du faire à Bob, dit-il. Et c'est peut-être pour le punir de s'être tant moqué de moi quand il voulait faire pousser des sucettes dans ma boîte à éponge !

Voilà au moins une explication très plausible, remarqua le maître. Et cette blague, n'est-ce pas vous qui en êtes l'auteur Jojo ?

Oh non monsieur, moi, je ne suis pas assez loustic pour ça.

Bravo ! Répartit monsieur Bec. Bravo pour cette marque de modestie. Mais qui est-ce donc ?

Notre maître nous avait habitués à la franchise. Je levai la main :

C'est moi monsieur.

Eh bien voilà le futur médecin qui entreprend déjà des cures. Il veut guérir le mal par le mal et son ami Bob de son esprit moqueur...en se moquant de lui.

Une fois de plus je levai le doigt pour dire :

Vous aviez bien prévu monsieur. C'est un très gros papillon qui est sorti hier du cocon, que j'ai remplacé en l'absence de Bob par une petite chauve-souris. Le papillon le voilà.

C'est bien le sphinx à tête de mort, fit monsieur Bec en en découvrant ma boîte, autrement dit le sphinx de la pomme de terre. La tache jaune qu'il porte sur le corselet figure à peu près un crâne humain!, une tête de mort. C'est généralement en mai qu'il sort de son cocon et.....

Mais les élèves n'écoutaient plus les explications du maître car ils étaient distraits par le spectacle amusant qu'offrait Bob : le moqueur bisquait d'avoir été moqué à son tour.

Je m'attendais pour bientôt à la revanche de Bob. Elle ne tarda pas, mais je reconnais qu'elle ne fut pas méchante.

Mon ami m'avait raconté récemment qu'à la propriété de ses parents on avait mis quantité d'œufs de cane à couvrir. Je lui avis aussitôt demandé s'il ne pouvait pas me faire plaisir en me procurant le produit d'un de ces œufs, que j'essaierais d'élever dans un coin du jardin. Et ce fut entendu, j'aurai mon petit canard sitôt éclos.

Peu de jour après, en rentrant à la maison, je trouvai un paquet déposé pour moi par Bob. Avant de l'ouvrir, je lus un mot qui l'accompagnait et qui disait :

J'ai fait couvrir ton œuf et en voici le produit. Décidemment, il est aussi difficile de prévoir ce qui sortira d'un œuf que d'un cocon !

Le paquet contenait un hareng saur.

Et pourtant le 1^{er} avril était déjà passé !

XXII – LA MONTRE VOLEE

Après l'accident mortel de son père, Omer avait reçu sa montre en souvenir. C'était une grosse vieille montre en argent. Sur le boîtier étaient gravées les initiales O. V. Car monsieur Vandendorp s'appelait aussi Omer. Notre camarade tenait à cette montre comme à une véritable relique. Comme il n'avait pas les moyens d'acheter une chaîne, il tenait cette montre retenue par un simple cordonnet noir et logée dans la poche gauche de sa veste, tout contre son cœur, comme il disait.

Or à la fin d'une récréation de l'après-midi, Omer alla discrètement trouver le maître et lui confia, les larmes aux yeux, qu'il avait perdu sa chère montre. Le lacet noir qui la retenait s'était usé à la longue et finalement rompu. Omer avait dû la laisser tomber dans la cour pendant la récréation, mais n'avait pas pu la retrouver.

Au moment de la sortie monsieur Bec nous retint un moment et nous déclara :

Votre camarade Omer a perdu sa montre qui lui venait de son pauvre papa. Il croit l'avoir égarée pendant la dernière récréation. Vous allez tous tâcher de la retrouver dans la cour avant de quitter l'école.

Nous fouillâmes la cour dans tous les coins, mais sans résultat. Je proposai alors à Omer de le raccompagner jusque chez lui. A deux, nous aurions peut-être quelque chance de la retrouver, au cas où il se serait trompé et l'aurait perdue dans la rue. Mais décidément la montre restait introuvable, et Omer en éprouva un immense chagrin.

Or un dimanche matin plusieurs jours après cette mésaventure, j'allai seul à l'église. En y prenant place, je remarquais Régis Caussat qui était assis presque exactement devant moi. Lui ne m'avait pas vu m'asseoir et ne me remarqua pas.

Ce Régis était un mauvais élève et en plus un garçon bien peu sympathique. Non seulement il était paresseux, mais aussi hypocrite et menteur. Monsieur Bec malgré sa sévérité, le ménageait cependant. Il avait bien failli, à diverses reprises, le mettre à la porte de la classe, mais chaque fois il y avait finalement renoncé. En effet Caussat n'était pas très heureux chez lui. On savait que la paix ne régnait pas dans le ménage de ses parents. Sa maman était de mauvaise santé et faible aussi de caractère. Quant à son père, c'était un homme violent et brutal, et depuis quelques temps on disait même qu'il buvait. Souvent ce malheureux Régis arrivait en classe couvert de bleus et si nous lui posions des questions à ce sujet, il ne répondait rien ou bien nous disait qu'il avait fait une chute et s'était fait mal. Mais nous savions tous que son père le battait à tout propos. Aussi malgré tous ses défauts on le plaignait.

Or pendant l'office je fis une remarque inattendue. Régis qu'on ne gâtait guère chez lui, avait une montre. Cela m'intrigua d'autant plus que je ne lui en avais jamais vu une. Impatienté sans doute par la longueur de l'office, comme il peut arriver aux enfants de l'être, mon camarade consulta sa montre et la tint un moment à la main. Je n'en pouvais douter : c'était la montre d'Omer. Le verre en avait été fendu dernièrement, au cours d'une bousculade en récréation, et n'avait pas été remplacé.

A la sortie de l'église, je me faufilai pour passer avant Régis et le guetter dehors à quelques mètres du porche.

Tiens ! Lui fis-je, comme si je l'apercevais par hasard. Nous allons pouvoir faire un bout de chemin ensemble. Tu es seul ?...moi aussi. Mais tu as donc une montre ?

Il y a déjà longtemps que je l'ai, me répondit Régis avec aplomb. Mais je ne la prends que le dimanche, tu comprends.

Sans lui demander la permission, je saisis la montre dans la poche de sa veste et m'écriai aussitôt :

Mais c'est la montre d'Omer ! C'est la montre qui lui vient de son père. Vois les initiales : O.V. Omer Vandendorp.

Régis alors me renversa par son audace. Il me répliqua :

Je n'ai pas à savoir à qui a appartenu cette montre. Je l'ai trouvé et tout ce que l'on trouve vous appartient, tout de même.

J'étais outré et je compris qu'avec un garçon de cette espèce il fallait y aller carrément :

Eh bien moi je te dis que tu l'as volée ! Car en la trouvant tu savais très bien que ce pauvre Omer l'avait perdue. En plus le maître l'a déclaré le jour même devant toute la classe. Et si tu ne la lui rends pas dès demain matin.....

A ces mots, voilà Régis qui se trouble, prend peur et se mit à bredouiller :

Mais si je rapporte cette montre à Omer, il dira à tous les copains que je la lui ai volée et sans doute aussi au maître. Et alors monsieur Bec en parlera sûrement au dirlo et celui-ci me mettra à la porte de l'école en racontant tout à mon père. Alors, c'est couru : mon père m'assommera de coups, il me tuera peut-être. Je n'ai plus qu'à m'échapper de la maison et à partir mendier sur les routes.

Et là-dessus il se mit à sangloter. Il me fit tout de même pitié, malgré sa conduite odieuse et sa couardise.

Non, lui dis-je après quelques instants de réflexion, cela ne va pas se passer ainsi. Tu seras bien assez malin demain matin pour entrer en douce dans la classe avant tout le monde, et sans être vu. Tu déposeras la montre sur le bureau du maître. Ainsi Omer la récupérera et personne ne saura jamais rien. En tout cas ce n'est pas moi qui te trahirai, je t'en réponds.

Vrai ? me fit Régis. Eh bien tu es vraiment un chic type.

A la première classe du lundi matin, il ne se passa rien de particulier sans doute Régis n'avait-il pas trouvé le moyen de pénétrer dans la classe avant les autres. A moins...à moins qu'il ait changé d'avis ?

Au cours de la récréation, l'attention de tous les élèves fut retenue un bon moment par un jeune moineau qui, tombé d'un des tilleuls, se traînait à terre. Moi seul j'observais Régis à la dérobée. Profitant de la circonstance favorable créée par le moineau, autour duquel on faisait cercle, Régis s'éclipça à la dérobée, comme s'il allait aux cabinets. Puis je le vis filer vers la classe, y entrer vivement et en ressortir presque aussitôt. Certainement aucun autre élève que moi ne l'avait remarqué, car pendant sa courte fugue le moineau réussit à s'envoler et tous les élèves, très intéressés applaudissaient à son exploit.

Quand la classe reprit monsieur Bec ne dit encore rien de spécial : d'ailleurs la montre n'était pas sur la table. Cela devenait incompréhensible...

Au moment de la sortie, j'étais un des derniers dans la file des élèves et je m'arrêtai en outre un instant, le pied sur une borne du porche, pour renouer le lacet de mon soulier. Alors, s'approchant de moi :

Paul, j'aurai deux mots à vous dire, me murmura tout bas notre maître. Rentrez donc une minute avec moi... Tout à l'heure, pendant la récréation, Régis Caussat a pénétré un court instant dans la classe : je l'ai vu. Mais aucun de ses camarades n'a remarqué sa manœuvre, j'en suis sûr...sauf vous. J'ai très bien vu en effet, que vous l'observiez du coin de l'œil pendant la petite aventure du moineau. Or voici ce qu'il a déposé sur ma table.

Et monsieur Bec me tendit la montre d'Omer avec son verre fendu.

L'affaire est grave, continua le maître, j'ai besoin que vous me disiez toute la vérité. Aviez-vous donc des raisons de soupçonner Régis Caussat ?

C'est-à-dire, monsieur que je faisais plus que le soupçonner. Je savais qu'il avait la montre, car je l'ai vu hier à l'église la tirer de sa poche pendant le sermon de l'abbé Langlade, et c'est moi qui l'ai ensuite persuadé de la rendre. Mais il tremblait de peur à l'idée de se dévoiler....vous devinez sans doute pourquoi.

Oui je comprends, me répondit le maître...son père ! Alors donc c'est vous qui lui avez conseillé d'agir comme il l'a fait, pour que le voleur reste inconnu ?

C'est bien ça monsieur, et sur ma parole et sur ma parole je lui ai promis de ne pas le trahir. Mais...puisque vous l'avez vu vous-même...

Vous avez très bien agi Paul. Mais il y a Omer. Je ne puis lui rendre son précieux souvenir sans lui révéler qui est le coupable. Enfin comme instituteur de la classe, vous comprenez que j'ai le devoir de signaler à monsieur le directeur la conduite de Régis.

Mais tout en disant cela monsieur Bec paraissait embarrassé.

Je m'enhardie alors jusqu'à oser lui dire :

Il faut en effet que Omer sache qui a fait ce vilain coup, car, sinon, il pourrait porter ses soupçons sur un camarade innocent. Quant à le dire à monsieur Vignoles.....

Ce que vous dites est plein de bon sens, me dit le maître. Mais avant toute chose, venez me trouver ce soir chez moi, Omer et vous, à condition que cette petite réunion à trois demeure absolument secrète. Je puis y compter ?

Après la sortie du soir, sans qu'aucun de nos camarades pût s'en douter, j'entraînai Omer au domicile de monsieur Bec..

Je suis heureux de pouvoir vous remettre votre montre dit tout de suite notre maître à Omer qui n'en croyait pas ses yeux, car je ne l'avais prévenu de rien ;

C'est bien grâce à Paul que ce souvenir précieux vous a été rendu par mon intermédiaire. Paul ne vous aurait jamais livré le nom du coupable, car il s'y est engagé, et Paul sait tenir sa parole, même vis-à-vis d'un garçon malhonnête ! Je l'en félicite. Paul ne m'a donc rien dit avant que je n'aie appris moi-même qui était le coupable. Le coupable, je l'ai surpris quand il allait déposer la montre sur ma table.

C'est Régis Caussat !.....et maintenant je donne la parole à Paul.

Je racontai alors mon aventure à l'église et comment j'avais convaincu Régis de restituer la montre sans se dévoiler.

Mon devoir, déclara monsieur bec après un long silence, mon devoir de maître d'école responsable de la classe, est de punir sévèrement une faute aussi grave et d'en rendre compte à notre directeur.

Et il eut un nouveau silence.

Omer alors, prit la parole :

Je comprends très bien monsieur que c'est là votre devoir de maître. Mais il y a quelque chose de plus important encore...Régis est un malheureux, et les graves défauts que nous lui connaissons tous, ce n'est peut-être pas lui qui en est le plus responsable. Une punition sévère du directeur devra être communiquée à sa famille ; or son père le brutalise déjà pour des peccadilles. Pour une faute pareille son père va littéralement l'assommer et peut-être qui sait, le pousser à quelque geste de désespoir ! Quelles conséquences risquent de résulter de tout cela ?

En outre poursuivit mon camarade, Régis se voyant dévoilé sera persuadé, quoiqu'on puisse ne dire, que ce brave Paul l'a trahi : ce serait intolérable !

Alors ? Insista monsieur Bec, qui écoutait Omer bouche bée.

Alors conclut Omer, si j'étais le maître de la classe, je ferais semblant de tout ignorer. Le coupable échapperait, bien sûr, à toute punition, mais qui sait si le remords de sa mauvaise action et l'exemple de la générosité de Paul n'auront pas sur ce malheureux garçon des effets meilleurs qu'une punition dont les conséquences risquent d'être désastreuses....

Jamais je n'aurai cru Omer capable de parler si bien !

Monsieur Bec avait les yeux humides. Il dut se moucher et garder le silence. Puis il nous dit simplement :

Vous êtes l'un et l'autre de braves enfants....et vous serez bientôt des hommes dignes de ce nom. Vous avez toute mon estime et toute ma confiance.

XXIII – MA PREMIERE TRUITE

Papa était très fier de Lucien pour ses succès au collège, car il obtenait chaque année presque tous les premiers prix. Non seulement il était intelligent et travailleur, mais encore très ambitieux et il avait un amour-propre extraordinaire. Aussi papa le voyait déjà en uniforme de polytechnicien.

Mais, à d'autres points de vue, j'ai dû vous dire déjà combien mon frère était insupportable et difficile à vivre, comme disait papa. Avec nos parents il était insolent et leur répliquait sans cesse. Aussi était-il fréquemment puni, ce qui amenait de nouvelles révoltes. Un jour, papa l'ayant empêché par punition d'aller faire une excursion à bicyclette avec ses amis, il s'enferma à clef dans sa chambre pendant vingt-quatre heures, sans rien manger et ne buvant que l'eau du lavabo, de sorte que maman en mourait d'inquiétude.

Malgré notre différence d'âge nous sortions parfois ensemble. En dépit de ses défauts, j'avais pour mon aîné une grande admiration mêlée de crainte. Bien sûr, il faisait tout beaucoup mieux que moi, d'abord parce qu'il avait cinq ans d'avance, et aussi parce qu'il était extrêmement habile pour beaucoup de choses. Mais à force d'ambition et d'amour-propre il me faisait trop souvent sentir sa supériorité. Il se moquait alors de moi avec une pointe de méchanceté qui me faisait de la peine. Autant il était blessant et se plaisait à me vexer, autant il était susceptible lui-même. Il se venger avec férocité de la moindre atteinte à son amour-propre et même de la plus légère agacerie. Il était terriblement jaloux et semblait m'en vouloir si jamais la chance me favorisait plus que lui.

Vers la fin du mois de mai la chaleur survint brusquement comme si déjà le plein été arrivait. Un jeudi, comme nous sortions de table, Lucien me proposa d'aller à la pêche ensemble, en prévoyant en plus au programme une bonne baignade pour la fin de l'après-midi.

Maman n'aimait pas trop nous voir partir à la baignade sans papa. Mais en fait nous ne risquions vraiment rien. Papa nous avait fait promettre une fois pour toutes de ne jamais nous écarter d'un endroit bien précis qu'il nous avait indiqué, et où une pente très douce et ensablée formait une véritable plage. La rivière y était très calme et on avait pied partout. Pour moi j'avais d'ailleurs très peur de me noyer et me montrais d'une extrême prudence. Quant à Lucien il savait tout de même être sérieux et docile dans des circonstances comme celle-là. C'est avec une certaine fierté qu'il se disait responsable de son cadet, et sur le chapitre de la baignade il n'aurait jamais désobéi à papa.

Nous partîmes à pieds, car le vélo de Lucien était en révision chez le mécanicien. Et puis nous n'allions pas bien loin. Lucien portait son grand panier de pêcheur en osier contenant divers appâts et objets de rechange ainsi qu'un caleçon de bain pour chacun. Il tenait à la main la splendide canne à pêche reçue de tante Rose. Il m'avait abandonné sa vieille ligne, avec un air de pitié. Ce n'était qu'une ligne d'enfant, mais Lucien s'était montré assez habile pour prendre à l'occasion de beaux plats de poisson avec cet engin rudimentaire. Quant à un deuxième panier de pêche, il jugea que je n'en avais certes pas besoin ! En route, il me dit :

Débrouille-toi tout de même pour prendre au moins quelques goujons ! Quant à moi, je suis sûr de rapporter une honorable friture de cabots et de barbeaux. C'est malheureux que les truites ne descendent pas jusqu'ici : l'eau y est déjà trop tiède. Mais nous irons bientôt à bicyclette jusqu'à Moulinneuf, et là j'en fais mon affaire.

Tout de même lui fi-je remarquer, tu m'as dit toi-même que le concierge du collège en avait pris deux ou trois, il y a quelques années, juste à l'endroit où nous allons pêcher.

Lucien haussa les épaules et ne répondit rien. Bien entendu mon aîné voulut préparer ma ligne, sous prétexte que je n'y entendais rien, et m'indiqua où il me fallait lancer. Lui-même remonta la rive à une vingtaine de mètres plus haut, après m'avoir sévèrement recommandé de ne pas quitter ma place.

Il faisait très chaud, mais sur la berge où nous étions installés, les peupliers, les frênes et quelques arbustes donnaient une ombre agréable.

Bientôt j'entendis Lucien qui me criait en triomphant :

Oh ! Le beau barbeau. Puis presque aussitôt : et voici le cabot.....un autre cabot...puis un moment après : c'est une Sophie... et encore un cabot !

Et je voyais de loin mon frère enfourner les poissons dans son panier.

Après un long moment de silence, voyant sans doute que le moment favorable était passé, il m'interpella ironiquement :

Alors, toujours rien ? Mais tu es nul, mon pauvre Paul. Tu ne sauras donc jamais pêcher ? As-tu seulement encore un vers au bout de ta ligne ?

Au même instant j'éprouvai une violente émotion. Brusquement je vis mon fil se tendre vers le milieu de la rivière. Sous le coup de mon affolement je faillis bien lâcher ma canne, mais pensant aussitôt combien Lucien pourrait se moquer de moi, brusquement je tirai sur le fil. Tiens ? Rien ne vient ! Me serais-je accroché à une pierre ou à quelque racine, au fond de l'eau ? Je ne lâchai pas ma canne mais me mis à tirer doucement vers moi, d'une main ferme et sans trop me presser. Alors je compris que quelque gros poisson s'agitait sous l'eau, car je vis mon fil tirer à gauche, puis à droite, puis de nouveau rester presque immobile. Je pris ma canne à deux mains et, reculant peu à peu en m'écartant de la rivière, je parvins à amener jusque sur le gravier sablonneux de la rive un très gros poisson, qui se mit à faire quelques bonds violents et puis s'immobilisa un instant. Je le saisis alors en lui plaçant vivement un doigt derrière chaque ouïe et en le serrant bien, comme je l'avais vu faire souvent à Lucien. Je vis qu'il était bien accroché et avait même gloutonnement avalé l'hameçon.

Mon frère m'avait observé de loin, mais ne pouvait pas voir le poisson, masqué par des osiers, de l'endroit où il pêchait. Il arriva à grandes enjambées :

Voyons ce goujon ! Est-il seulement mangeable ce microbe ?

Mais quand il m'eût rejoint, il se tut soudain, puis :

Animal ! Me cria-t-il, presque furieux, comment as-tu pu t'y prendre ? Mais c'est une truite, espèce d'imbécile ! Et une belle truite, encore : elle pèse au moins trois cent grammes. Décidément il n'y a de la chance que pour les maladroits, et c'est bien le cas de le dire : aux innocents les mains pleines.

Il me fallut lui expliquer en détail comment j'avais pu faire sortir ce poisson difficile de l'eau, en précisant bien tous mes gestes. Lucien finit par avouer :

Tu ne l'as certainement pas fait exprès, mais sans le savoir tu as bien manœuvré. Donne-moi cette truite et maintenant au bain !

Après avoir enveloppé ma capture de feuilles fraîches arrachées à un frêne, il la glissa dans son panier et n'en parla plus.

Nous fûmes vite déshabillés et, munis chacun de notre caleçon, nous prîmes avec délice notre premier bain de rivière de l'année. Je fis quelques brasses en m'appliquant du mieux possible. Lucien traversait et retraversait la rivière comme un poisson agile, sans cesser de me lancer des plaisanteries plus ou moins blessantes.

Alors je finis par m'agacer et, comprenant qu'il était jaloux de ma belle truite et cherchait à se venger de la chance que j'avais eue, je me sentis devenir un peu méchant. Aussi, comme nous allions sortir de l'eau, je m'approchai de lui pour l'asperger des deux mains, et il reçut une bonne giclée d'eau en pleine figure !

Dès lors, furieux, il ne m'adressa plus la parole.

Je le perdis un moment de vue, car il commençait déjà à se rhabiller derrière des aulnes, là où nous avions déposé nos vêtements. Tout à coup, il me hurla :

Allons il est grand temps de rentrer ! Quand te mettras-tu à t'habiller, espèce de lambin ? Moi je suis prêt.

En effet il fallait partir. Nous avons bien vingt minutes de marche pour arriver à la maison, et maman n'aimait pas que nous arrivions à la dernière minute avant le repas, surtout quand il y avait du poisson à préparer.

Mais quoi ? Où étaient donc mes vêtements ? Je ne trouvais plus ni culotte, ni chemise, ni veste ! Je ne voyais que mes sandales.

Mais cherche donc me criait Lucien. Tu ne peux tout de même pas traverser toute la ville presque nu ! Et puis, après tout, je m'en moque. Il est tard, je rentre seul.

Décidemment mes vêtements avaient dû être volés. Force me fut de rester en caleçon de bain et de me contenter d'enfiler mes sandales. Encore me fallut-il courir pour rattraper Lucien qui avait déguerpé à toute allure. Il n'ouvrit la bouche qu'à notre entrée en ville, pour me dire :

Passes devant nigaud ! Et ne te retourne pas, surtout ! Je ne veux pas avoir l'air de connaître un imbécile qui se promène en ville en caleçon de bain.

Oh alors cette traversée de ville ! J'étais rouge jusque derrière les oreilles en voyant les passants me dévisager avec un sourire étonné, puis se retourner sur moi, car beaucoup me reconnaissaient. J'eus même la guigne de rencontrer Bob qui me cria :

Eh Paul qu'à tu fais de ta chemise ? Veux-tu que je te prête la mienne ?

En m'approchant de la maison je m'aperçus que Lucien n'était plus derrière moi, et je compris bientôt qu'il avait fait un détour en courant pour me devancer. En effet, je le vis de loin entrer un peu avant moi dans la maison.

Maman me reçut drôlement, me demandant avec surprise comment j'avais bien pu perdre mes vêtements, ainsi que Lucien le lui avait annoncé.

Monte vite dans ta chambre, me dit-elle. Ton frère m'a offert en arrivant, d'aller te préparer tout le nécessaire de rechange sur ton lit, pour que tu puisses t'habiller aussitôt et ne pas prendre froid. Pense surtout à le remercier, pour une fois qu'il se montre aussi aimable avec toi.

En arrivant dans ma chambre je compris tout, en trouvant installés sur mon lit les vêtements que je croyais volés : le zèle de Lucien à monter me préparer mes affaires s'expliquait....et du coup, je négligeai de lui dire merci.

XXIV – ENTRE DEUX GENDARMES

Robert Carrière était toujours hanté par la passion des aventures. Il aimait les promenades lointaines faites en dehors de toute surveillance et en grand secret : c'est ce qu'il appelait faire des découvertes. Mais comme il se lassait parfois d'être tout seul dans ses voyages d'exploration, tout en désirant y conserver les initiatives d'un chef, il s'était plusieurs fois attaché Joseph Terral comme second. Vous vous souvenez que ce Jojo était un timide et un naïf, que les fortes têtes de la classe traitaient de pauvre type ou de simplet. Elève médiocre les années précédentes, il fournissait cette année un bien meilleur travail à l'école et le maître l'encourageait affectueusement.

Or un vendredi matin deux élèves manquèrent à l'appel : c'étaient justement Roby et Jojo. En le constatant monsieur Bec fronça les sourcils :

Cette double absence ne me dit rien de bon, dit-il. Ce pauvre Jojo est en grand progrès depuis quelques temps. Mais il se laisse encore trop souvent entraîné par Roby. Et Roby n'est pas de bonne compagnie pour lui, avec ses idées extravagantes.

Or en cours de matinée, madame Carrière et madame Terral se présentèrent ensemble à l'école pour demander au maître si leurs fils n'étaient pas venus en classe. Elles étaient bouleversées d'inquiétude, car les deux garçons n'avaient pas encore reparu chez eux, alors qu'ils étaient partis faire un tour la veille au matin.

A la sortie des classes, comme en double file nous gagnions la rue, nous vîmes un groupe de quatre personnes arriver par la rue Carnot, après avoir débouché de la grande route. C'étaient deux gendarmes encadrant deux garçons, et les deux garçons étaient Roby et Jojo !

Nos camarades étaient à peine reconnaissables : la mine défaite et altérée par la fatigue, les vêtements lacérés et souillés de terre, ils avançaient en trainant les pieds, l'air lamentable et le regard abaissé. En passant à notre hauteur ils firent semblant de ne pas nous voir. Les gendarmes, eux, marchaient raides et silencieux en poussant leurs vélos.

Alors parmi nous les questions se croisèrent :

Qu'ont-ils bien pu faire, pour que deux gendarmes les ramènent ? Et qui sait où on les conduit ?

Mais en prison, bien sûr ! Et peut-être même, si ce qu'ils ont fait est très grave, les gendarmes les conduisent d'abord au tribunal, et là ils vont être interrogés par le juge d'instruction. Papa m'a bien expliqué tout cela.

Quoiqu'il en soit, répliqua un troisième, on finira quand même par les fourrer en prison.

Si nous les suivions ? proposa un curieux. Mais nombreux comme nous sommes, nous nous ferions attraper.

Tu as raison dit Emile, dont le père était brigadier. Papa n'aimerait trop ça ! Mais moi, je rentre de toute façon à la gendarmerie, et Popaul peut bien venir avec moi puisqu'il habite tout près de là. Nous aurons vite vu où on les mène !

Non, décidément, les deux coupables ne furent conduits ni à la gendarmerie ni en prison.

C'est bien ça, me fit Emile, c'est devant le juge d'instruction qu'ils vont comparaitre. Ce doit être très grave !

Mais non voilà les gendarmes qui dépassent le tribunal. Nous les suivons toujours, à quelque distance, de plus en plus intrigués.

Les voilà enfin qui stoppent : mais c'est devant la maison de Jojo ! Voilà sa maman qui arrive en pleurant.....et voilà le père Terral ! Les gendarmes lui expliquent quelque chose avec de grands gestes.

Et déjà la maman en larmes embrasse Jojo sur les deux joues, tandis que son père le saisit rudement par le bras et l'entraîne dans la maison.

Pourvu qu'il ne le tape pas trop fort, remarque le gros Emile, en connaisseur. Ce Jojo ne tient pas debout !

Et c'est la même histoire pour Roby : c'est bien à ses parents que les gendarmes le ramènent. Une scène semblable se produit : la maman en larmes, mais heureuse de retrouver son fils, monsieur Carriere arrivant ensuite et lui administrant deux claques magistrales, puis l'envoyant se coucher, avec de grands éclats de voix.

Vivement nous rentrâmes chez nous, Emile et moi. Inutile de dire que pendant le repas, je racontais aux miens ce que nous avons vu de cette histoire : cela fit sensation ! Mais Lucien, toujours tenté de faire l'esprit fort, tint à déclarer :

Je ne sais pas ce qu'ils ont pu faire, mais c'est évidemment Robert Carriere qui a pris les initiatives. En restant parti de chez lui pendant plus de vingt-quatre heures, il prouve au moins qu'il a du caractère, ce gars-là ! Ce Roby est déjà un homme.

Sévèrement papa le fit taire.

Ni l'après-midi, ni le lendemain les deux fugitifs ne parurent en classe et nous ne les revîmes que le lundi matin.

Roby ne voulut rien dire à la récréation. Mais peu à peu, on tira les vers du nez à Jojo. Puis, le gros Emile apprit pas mal de détails à la gendarmerie en entendant son père parler aux deux gendarmes. Et c'est ainsi que bientôt l'aventure put être connue dans ses moindres détails.

Voici donc ce qui s'était passé.

Le jeudi matin, nos deux lascars étaient partis au début de la matinée, après avoir dit à leurs mamans qu'ils allaient faire un tour. Mais Roby avait projeté d'aller faire une grande exploration dans les bois de Parages, à plus de deux heures de marche ! Ces bois étaient très sauvages, presque entièrement privés de chemins, et les environs en étaient très peu habités.

Munis de cannes et de musettes remplies de vivres, nos explorateurs partirent tout gaillards et égayés par un beau soleil. Mais la route était longue, montante et poussiéreuse. Dès leur arrivée dans les bois ils durent faire halte, car ils étaient fatigués, tout suants et couverts de poussière. Et déjà ils mouraient de faim et de soif.

Mais comme il faisait bon, à l'ombre des grands arbres ! Un ruisseau leur offrait son eau fraîche. Ils burent avec délices et se débarbouillèrent. Leur appétit était doublé par la longue course, et si bien que fussent garnies leurs musettes, toutes les provisions y passèrent !

Nous aurions dû prendre un peu plus de pain, fit Jojo.

Bah ! répondit Roby. Nous pourrons bien attendre à ce soir, l'heure de nous mettre à table chez nous.

Après le bon repas, la chaleur et la fatigue aidant, ils s'endormirent profondément sur un lit moelleux de mousse et de feuilles sèches. Tout à coup, Roby se souleva brusquement.

Nous sommes envahis par les fourmis rouges, s'écria-t-il. Décampons vite d'ici ! D'ailleurs il doit être grand temps de partir en découvertes.

Pleins de courage et d'entrain, ils se mirent à errer dans les bois. C'était délicieux, tellement l'ombre était dense. Ils virent quantité de petites bêtes, et en particulier de gracieux écureuils qui bondissaient de branche en branche, puis des geais, des merles et bien d'autres oiseaux. Un petit lapin bondit à leurs pieds. Comme c'était amusant !

Si nous avons donc la veine de rencontrer un sanglier dit Roby pour faire le crâne. J'ai une pointe de fer à ma canne et je le tuerais du premier coup. C'est bon le sanglier !

Mais l'idée d'une telle rencontre ne plut guère à Jojo.

Si nous rentrons ? avança-t-il timidement.

Il faudrait d'abord trouver de l'eau fraîche, répondit Roby. Sur le chemin du retour, nous risquons de n'en plus trouver qu'à la maison. Cette question de l'eau est capitale pour les explorateurs, ajouta-t-il en homme qui s'y connaît.

Après une longue dégringolade, ils parvinrent enfin au lit d'un torrent. Mais hélas, le torrent était à sec. Il ne devait charrier de l'eau qu'après les fortes pluies.

Très déçus et la gorge sèche, ils repartirent. Sans se l'avouer l'un à l'autre, l'inquiétude les gagnait. Aucun d'eux n'avait de montre, mais un explorateur s'en rapporte au soleil. Or Roby observa que le soleil baissait.

Il faudrait au moins sortir de ce bois avant la nuit, finit-il par dire, tandis que Jojo tout en geignant, réclamait à boire et à manger.

Le chef de l'expédition fit observer que sous-bois on croirait trop vite que la nuit arrive, parce que les arbres vous cachent la lumière. Jojo sans rien répondre, traînait lamentablement ses pieds endoloris.

Arrivés à une clairière ils s'assirent un moment sur le tronc d'un gros arbre abattu. Là on voyait bien le ciel : il était déjà sombre et quelques étoiles s'y allumaient. La nuit allait commencer.

C'est fichu confessa Roby. Nous n'avons plus qu'à coucher ici. Nous serons quittes pour une bonne raclée, demain à notre retour à la maison. D'ailleurs je n'en puis plus, moi non plus. Et rien à manger et pas une goutte d'eau.

La nuit fut mauvaise. Des bruits mystérieux et des petits cris de toute sorte se faisaient entendre dans la forêt.

Les sangliers, ça se promène la nuit, dit Jojo. Si un gros nous fonçait dessus ?

T'en fais pas, j'ai ma canne ferrée répondit Roby. Il serait vite mort. Mais il tremblait lui-même à cette pensée.

Ils eurent un mauvais somme et s'éveillèrent dès l'aube transis par la fraîcheur de la nuit, couverts de piqures de moustiques et d'autres bestioles. Et la soif ! et la faim !

Et que doivent penser nos parents ? fit Jojo d'une voix chevrotante et déjà affaiblie.

Ce n'est pas le moment de chialer, répondit Roby. Ce qu'il faut, c'est sortir de ces bois remplis de vermine. Piquons droit dans cette direction et n'en démordons plus. Une fois dans la campagne nous nous repèrerons.

Cette fois le hasard les servit bien et en quelques minutes ils sortaient de la forêt. Une ferme était en vue, un ruisseau traversait les terres. Couchés à plat ventre sur la berge, ils burent avidement, par grandes lampées, comme des bêtes. Jojo proposa d'aller demander un morceau de pain à la ferme et peut-être un peu de lait.

Ils doivent déjà traire ajouta-t-il.

Mais tous les volets étaient encore clos et un énorme chien noir rôdait autour des bâtisses l'air menaçant.

Baste, fit Roby, peu rassuré lui-même à la vue du chien, nous n'avons besoin de personne. J'ai deux allumettes et il ne manque pas de bois mort, par-ci, par-là. Déterrons quelques pommes de terre, même si elles sont encore petites. Nous les ferons rôtir sur la braise : c'est fameux. Et du bout de sa canne ferrée il commençait sa récolte.

Aussitôt une lourde galopade se fit entendre : deux gendarmes arrivaient en courant et en criant : haut les mains !

C'est donc vous, dirent-ils aux explorateurs, qui chaque nuit venez voler les Marty ? Avant-hier c'étaient les lapins, hier les poules, aujourd'hui les pommes de terre. Nous vous avons guetté toute la nuit. Ouste, en route.

Chemin faisant, les gendarmes comprirent vite que les deux gamins n'étaient pas les voleurs qui avaient pillés les Marty les nuits précédentes au point que ceux-ci avaient alerté la gendarmerie. Ils leur adressèrent une verte semonce, leur parlèrent de tribunal et de prison pour les impressionner, et les ramenèrent comme nous l'avons vu, plus morts que vifs à leurs parents.

A la récréation quelques jours plus tard, Roby eut encore l'aplomb de craner devant un cercle de naïfs en proférant :

Vous ne connaîtrez jamais vous autres les joies de l'exploration ! Ce qu'on a pu se régaler, l'autre jeudi, dans les bois de Parages, n'est-ce pas Jojo ?

Mais Jojo ne répondit rien.

XXV – UNE PIÈCE DE COLLECTION

La mode était alors aux collections. A partir de huit à dix ans, il n’y avait guère d’écolier qui ne fît la sienne. Beaucoup collectionnaient les timbres postes. Il y avait à cette époque beaucoup moins de timbres que maintenant où chaque semaine paraissent des émissions nouvelles. Bien entendu nous n’en achetions jamais et ce n’était qu’à force d’échanges qu’on arrivait à étendre lentement sa collection.

Monsieur Bec en était horripilé. Il faisait lui de la propagande pour les collections d’histoire naturelle.

Mais collectionnez donc des papillons, nous disait-il souvent. Cela vous fera au moins courir dans la nature. Et puis, c’est si joli ! Si vous le voulez, je vous apprendrai à les étaler sans les abîmer et à les faire sécher en bonne altitude. Mais, évidemment, c’est minutieux. Les coléoptères, c’est plus facile à capturer et à conserver. Et puis ce n’est pas sale. C’est en tout cas beaucoup moins sale que vos vignettes postales qui ont été tripotées et même léchées, Dieu sait par qui. Ou encore, faites un herbier. Ramassez des fleurs, des feuilles, de petites plantes. Apprenez à les reconnaître et à les classer, puis à les faire sécher entre deux feuilles de papier brouillard pour les conserver. C’est encore plus propre et ça tient moins de place.

Mais, je vous en prie, laissez donc ces sales timbres qui ne vous apprennent rien, même pas la géographie.

Effectivement, Alphonse vergne, Antoine Chabert et Omer collectionnaient depuis peu des coléoptères. Quant à moi, je vous ai dit que je commençais une collection de papillons sous la direction de notre maître.

Beaucoup d’autres élèves collectionnaient les cartes postales illustrées, car partout, alors, cette mode faisait rage. Mais le nombre illimité et toujours croissant de ces cartes arriva bientôt à lasser les collectionneurs les plus passionnés et cet engouement finit par tomber peu à peu.

Pierre Colin, le fameux « colin-maillard » du jour de la rentrée, voulait toujours paraître plus malin que les autres, alors qu’il ne l’était précisément pas du tout.

Je suis fatigué des timbres postes et des cartes postales, nous annonça-t-il un jour. Je cherche à faire une collection vraiment originale, que je sois le seul à faire...et qui ne coûte pas grand-chose. Les monnaies, j’y ai bien pensé, mais il faudrait une fortune ! Les papillons et toutes ces bestioles en « ptères », c’est assommant, ça se casse et ça sent mauvais. Non pas de ça.

Alors ce farceur de Bob se mit à lui proposer chaque jour une idée nouvelle.

Mon vieux collectionne donc les boîtes d’allumettes : rends-toi compte de tous les modèles différents qui circulent en France, en Europe, dans le monde entier !

Tiens oui, ce serait original, fit Pierre. Mais le soir même il avait trouvé une objection. Cela ne lui convenait pas.

Collectionne les pipes, les vieilles pipes, lui suggéra Bob le lendemain. Beaucoup de messieurs ont de vieilles pipes culotées dont ils ne savent plus quoi faire : des pipes en terre, en bois de bruyère ou de

merisier, en écume de mer, en amiante, en porcelaine...Que sais-je ? Si tu veux, je peux t'en porter deux ou trois demain : mon vieil oncle parle de les jeter, et je n'ai qu'à les lui demander.

Après réflexion, Pierre renonça à collectionner les pipes.

J'ai eu une idée épatante, hier soir en me couchant, lui annonça Bob un autre matin. Au lieu de pipes, collectionne donc les cendriers ! Ca sent moins mauvais et il y en a de toutes sortes. Et puis songe qu'il y a dans les cafés des tas de cendriers pour faire de la réclame à un quinquina ou à une liqueur. Tu penses bien qu'on t'en donnera tant que tu voudras, songe donc que ça leur fait de la réclame.

Cette idée géniale ne réussit encore pas à convaincre Pierre. Un jour cependant, à la récréation, le voilà qui nous annonce enfin qu'il commence une collection et qu'il compte sur tous les copains pour l'aider.

Ça vous sera bien facile : d'abord parce que je serai le seul dans ce genre, et puis parce qu'il s'agit d'articles très répandus. Mais devinez donc d'abord.

Peut-être bien des bagues de cigare, avança Bob qui en tenait décidément pour les articles de fumeurs.

Pas du tout fit Pierre avec un air supérieur.

Alors quoi des bouchons de carafe, peut-être ? Ou des lacets de souliers ? Toujours non ? Voyons, je sens que je vais deviner, continuait Bob. Des brosses à dents, peut-être ? Mais quoi donc alors ? J'y suis : tu vas faire une collection de bretelles.

Ce n'est pas encore ça dit Pierre qui jubilait. Mais j'avoue que tu t'en rapproches...tu brûles, quoi.. Ce que je collectionne....écoutez bien tous, c'est pourtant quelque chose de bien simple et de bien répandu. Vous en touchez tous les jours et même plusieurs fois par jour...Mais il fallait y penser. Et qu'est-ce qu'il y en a ! Des grands et des petits, des lourds et des légers, des plats et des bombés, et même des creux. Il y en a en fer, en bois, en corne, en cuir, en os et en ivoire et même en nacre ! Il y en a en cuivre, en nickel et en argent, et peut-être même en or !

Mais enfin, éclaire donc ta lanterne fit l'un de nous, à bout de patience.

Tenez-vous bien, répondit Colin, vous allez être littéralement épatés. Je collectionne tout bonnement des boutons, oui des boutons ! C'est passionnant ! Vous ne pouvez pas vous figurer ce qu'il y en a et ce qui peut en exister d'espèces différentes. C'est fou, c'est fou !

Ah, ça alors c'est une idée formidable, s'exclama ce loustic de Bob. Et tu as trouvé ça tout seul : comme ça ?

Et cet imbécile de Colin, se rengorgeant comme un paon, se lança dans des explications interminables, encouragé par son succès auprès des camarades. Car nous faisons tous comme si nous étions éblouis par son idée.

J'en ai déjà plus de cent cinquante différents, explique Pierre. Mais ce n'est qu'un petit commencement. J'ai des boutons de pardessus, des énormes, mon vieux, comme ça....et il faisait un cercle de son pouce et de son index. J'ai des boutons de veste, des boutons de culotte, des boutons de chemise et puis des boutons de dame, parfois si petits, si petits, qu'ils vous glissent entre les

doigts ! Et des boutons de guêtres, des boutons de bottines, des boutons de gants et des boutons pression. Et puis il y a tous les boutons des uniformes militaires. Mais là c'est assez délicat, ajouta-t-il en baissant la voix, parce que les boutons militaires en somme, appartiennent à l'état ! Mais enfin l'état est riche et il n'est pas tout de même à quelques boutons près. Et puis, contre deux cigarettes, un soldat permissionnaire nous en refila bien un. Et qu'est-ce qu'il y en a ! L'infanterie a les siens, avec une grenade ou un cor de chasse, les artilleurs aussi, avec deux canons en croix. Les cavaliers, eux, les ont tous unis et comme en argent. Et puis ce n'est pas tout, il y a le génie, l'intendance et les infirmiers. Et encore les marins et la police, les pompiers et les facteurs et même les douaniers. Tout ça a des boutons. Décidément les boutons jouent un rôle énorme dans l'humanité, je commence à m'en rendre compte. Un rôle énorme !

Mais quel travail mes amis. Chez moi, je n'ai plus une minute. Je les couds tous sur des cartons, par catégories et par familles. Et après, je groupe mes cartons dans de vieilles boîtes de chaussures toujours par catégorie, par groupes et sous-groupes. Puis je classe mes boîtes de souliers, par grandes familles, avec des étiquettes sur les couvercles, et je les range une grande famille sur chaque planche d'une immense étagère. Quel boulot, quel boulot.

Nous avons tous de folles envies de rire, mais nous nous retenions pour mieux laisser pierre s'emballer sur ses boutons. A partir de ce jour, à peu près chaque matin, plusieurs d'entre nous apportaient au collectionneur quelques boutons plus ou moins originaux. Il acceptait tout avec reconnaissance et, en retour, nous refilaient tout ce qui ne l'intéressait pas : timbres, cartes postales, coléoptères ou papillons et même, un jour...un plein sac de bonbons.

Vous m'aidez vraiment très gentiment, nous dit-il, il faut bien que je vous régale.

Cependant, de ce train, la collection de Pierre s'étendait rapidement. Sa chambrette se remplissait de vieilles boîtes de souliers et de cartons de toutes sortes, et des boutons traînaient partout dans la maison. Sa mère en était excédée mais se résignait cependant parce que cette manie, après tout, le faisait se tenir tranquille comme elle disait.

Mais un beau jour Pierre Colin nous confia, à la récréation : je ne puis plus y tenir ! Il y en a vraiment trop. Je ne sais plus où les fourrer : il n'y a plus de place dans toute la maison. Il va falloir que je me limite, ou bientôt la maison entière n'y suffira pas !... Et savez-vous comment je vais me limiter ?...En me spécialisant, tout bonnement ! En me spécialisant articula-t-il en insistant.

Ah !...fimes-nous tous en chœur, comme pleins d'admiration.

Oui, j'ai pris cette grave décision ce matin et il est tout naturel que je vous en prévienne. Oui, je vais me spécialiser à partir d'aujourd'hui je ne collectionne plus que les boutons de culotte ! Les boutons de culotte cela fera déjà bien assez. Et puis le classement n'en sera pas difficile : deux grandes familles, et c'est tout. D'un côté, les boutons pour les bretelles, et de l'autre côté les boutons de braguette. Vous voyez comment c'est simple ! Le seul ennui, c'est qu'il y a des culottes où les mêmes boutons servent aussi bien pour les bretelles que pour la braguette. Cela pose un petit problème....Désormais, ne m'apportez donc plus que des boutons de culotte !

C'était vraiment à se demander si ce grand nigaud ne devenait pas un peu fou. Connaissant le caractère moqueur de Bob Cayla, je commençais à m'étonner de le voir toujours aussi attentif et aussi sérieux, en apparence devant les divagations de Pierre.

Or, un jour, Bob manqua la classe et il la manqua encore le lendemain. Comme le maître me demandait si quelque chose lui était arrivé, je proposai d'aller, sitôt après la sortie, prendre de ses nouvelles.

Tu es bien chic de venir me voir me dit-il en me voyant arriver, car je souffre et je m'embête. J'ai d'ailleurs un peu de fièvre et je ne peux pas sortir. Maman allait justement faire appeler ton père, avant son départ en tournée. Veux-tu lui faire la commission tout de suite ?

En plus, ajouta-t-il, j'ai préparé là un mot pour Pierre Colin. Dis-lui qu'il y a une réponse.

Je m'exécutai bien volontiers et courus prévenir papa. Puis je me rendis chez Pierre qui me fit admirer ses merveilles. Après avoir bavardé un moment avec lui, je pensai tout à coup à la commission dont m'avait chargé notre camarade.

Tiens, voici une lettre de Bob. Il y a une réponse.

Colin fit sauter l'enveloppe et lut à haute voix :

J'en ai un fameux et qui manque à ta collection. Si tu le veux viens me voir chez moi.

Mais tout de suite s'écria Pierre ravi. Si c'est une pièce rare cela vaut bien le dérangement.

Ah te voilà enfin, s'écria Bob, en voyant entrer le collectionneur en ma compagnie. Mais c'est trop tard mon vieux ! Tu viens de louper une occasion unique.

Quel dommage fit l'autre. Et c'était bien un bouton de culotte au moins ?

De culotte oui si l'on veut. En tout cas il était bien logé dedans !

Et tu ne l'as déjà plus ? S'inquiéta Pierre avec surprise.

Figure-toi mon vieux, qu'il m'était venu, tout au bas du dos, un gros bouton qui me faisait un mal de chien, un bouton énorme ! Alors j'ai pensé que tu m'en débarrasserais volontiers, toi, pour le mettre dans ta collection.

Mais c'est fichu. Le père de Paul sort d'ici. D'un coup de canif il me l'a fendu en deux. Et je pense que maintenant pour un collectionneur, il n'a plus aucune valeur. C'est dommage !

Tout cela fut dit sur un ton si sérieux que Pierre Colin en resta cloué sur place un instant. Puis, sans un mot, il s'esquiva en claquant la porte.

XXVI – LA PEUR DU COLLEGE

Plus l'année scolaire s'avance et plus on pensait aux vacances qui approchaient. Nos parents commençaient à faire des projets. Papa et maman envisageaient cette année un séjour dans les Pyrénées, à cause de ma sœur qui avait des végétations. J'aurais cru jusqu'alors que les végétations ce n'était qu'une affaire de plantes, d'arbres ou de fleurs. Mais enfin, comme Jeannette avait elle aussi des végétations, papa pensait qu'une cure thermale lui ferait du bien et qu'il n'hésitait plus que sur le choix à faire entre Cauterets et Luchon.

Bien entendu, nous y séjournerions tous pendant trois semaines. Et puis comme l'hôtel coûterait très cher, nous reviendrons à la maison en même temps que papa. D'ailleurs, dès notre retour Lucien voulait prendre des leçons particulières, pour être encore plus fort quand il arriverait dans un grand lycée à Paris. Quant à moi, je commencerais à faire un peu de latin avec papa, pour faciliter mes débuts au collège.

Cette perspective d'entrer au collège me tourmentait beaucoup. Car le collège c'est bien différent de l'école primaire. Lucien m'en parlait souvent maintenant. Il me représentait cette nouvelle vie comme bien plus terrible que celle de mon école. Peut-être le faisait-il exprès, dans le but de m'effrayer un peu. C'était bien dans son caractère, et souvent maman le lui reprochait :

Pourquoi es-tu si dur avec ton frère ? lui répétait-elle, tu veux donc le décourager ?

Au collège, ce ne serait pas un seul maître que j'aurais, mais plusieurs à la fois. D'ailleurs au collège les maîtres s'appellent des professeurs. On en a un pour le français, un autre pour le calcul, un autre pour l'histoire et ainsi de suite. Et puis on commence à apprendre le latin ! Le latin, c'est une langue que personne ne parle jamais plus, et je me demandais alors à quoi cela pouvait bien servir de tant travailler pour l'apprendre. Car cela ne sert tout au plus, qu'au curé pour dire la messe ou à monsieur Bec pour donner des noms à ses coléoptères ! Mais Lucien a paru indigné quand je lui ai dit que le latin ne servait à rien. Avec grandes phrases, il m'a fait tout un discours comme un professeur :

Mais mon pauvre petit, si tu ne sais pas le latin tu ne peux rien comprendre, rien de rien. Tu ne peux même pas bien savoir le français. Et puis d'abord, le latin ça mène à tout. Par exemple, tu ne pourras jamais devenir médecin, si tu ne sais pas très bien le latin. C'est comme ça !

Enfin, si tu n'es pas trop nul, il te faudra aussi apprendre le grec. Le grec c'est encore une langue qu'on parlait il y a plus de deux mille ans. Mais tu verras : c'est la plus belle langue de toutes, c'est une langue sublime. D'abord c'était la langue que parlaient entre eux les dieux de l'Olympe, alors tu vois !...Mais quand je pense que tu n'as encore même pas commencé ton latin, tu me fais pitié...

J'étais effrayé et un peu découragé par ces sorties de Lucien, d'autant que ma confiance en lui dans ce domaine n'avait jamais été aussi grande. Songez que, non seulement il avait tous les ans le prix d'excellence au collège, mais qu'il trouvait encore que le collège n'était plus assez fort pour lui et qu'il allait préparer ses baccalauréats au lycée Louis Le Grand à Paris.

Papa, heureusement me rassurait un peu. Il savait m'encourager, lui, en me disant :

Tu verras que ça marchera très bien. Tu es un très bon élève à l'école et il n'y a aucune raison pour que tu ne réussisses pas aussi bien au collège. En septembre je commencerai à te débrouiller un peu le latin et ainsi tu auras tout de suite plus de facilité.

Toujours ce latin ! Pensai-je. Que ce latin m'intrigue et m'inquiète. Car papa me disait, lui aussi, combien le latin était important. Or papa savait tout, et lui ne se trompait jamais, vous pensez.

Pour m'habituer un peu à l'idée du collège je faisais chaque jour un petit détour en partant à l'école et j'accompagnais Lucien jusqu'à cet établissement redoutable. Et alors j'essayais de voir ce qui s'y passait.

Je voyais arriver les professeurs les uns après les autres, ou quelquefois par deux ou trois ensemble, discutant et gesticulant. Tous portaient sous le bras une grosse serviette noire, la plupart avaient l'air très sévère et aucun ne savait sourire comme monsieur Bec. Mais celui qui m'effrayait le plus, c'était monsieur le principal. C'est lui qui avait écrit une lettre à papa, l'année précédente, quand Lucien avait failli être mis à la porte pour lui avoir répliqué avec insolence. Il me semble encore voir papa la lire, cette lettre, en fronçant les sourcils et en pâlisant. Pour faire pâlir papa, elle devait être dure, cette lettre ! Le principal devait être vraiment terrible.

Le collège avait sur le boulevard, une grande grille noire faite de barres de fer qui se terminaient en haut comme par des grosses lances. Au bout de la grille il y avait un portail, qui n'était entr'ouvert qu'à l'heure de l'entrée des classes et au moment de la sortie.

A côté de ce portail on voyait la petite maison du concierge, monsieur Croute. Ce monsieur Croute portait une toque noire et des lorgnons. Il avait presque l'air d'un professeur, sauf qu'il ne se rasait que le dimanche et qu'il sentait mauvais. Il paraissait toujours en colère. Si un élève arrivait une à deux minutes en retard, il trouvait déjà le portail fermé à double tour. Il lui fallait alors tirer sur la cloche et monsieur Croute, avant de lui ouvrir, prenait son nom sur un petit carnet crasseux en disant :

Je signalerai votre retard à monsieur le Principal.

Sur ces mots les élèves des petites classes se mettaient à pleurer. Les grands au contraire, souriaient sans rien dire. A travers la grille ils tendaient à monsieur Croute un tout petit carnet de papier. Et le concierge se déridait aussitôt. Il leur ouvrait tout de suite, et même il soulevait sa toque :

Allons pour cette fois vous ne serez pas signalé, leur disait-il.

Plusieurs fois j'avais demandé à Lucien ce que pouvaient bien contenir ces petits paquets à l'effet magique, mais il n'avait jamais voulu me le dire. A l'approche de la rentrée, cependant, il me confia :

Pauvre nigaud ! C'est un peu de tabac à priser. Le père Croute prend des prises de tabac sans arrêt, et avec quelques sous de cette poudre puante dans ta poche, tu peux tant que tu le voudras, arriver en retard sans être signalé.

Lucien trouvait ça naturel. Moi j'en fus scandalisé. Je trouvais cette combinaison tout à fait injuste et même malhonnête. Décidément, il me semblait que le collège devait être une vilaine école, tout juste bonne à vous donner des défauts de toute sorte.

Par exemple encore, j'assistai un jour à la sortie des grands, qui avaient ce jour-là une heure de classe supplémentaire. En attendant Lucien qui s'attardait, je remarquai deux grands élèves qui discutaient sans prêter la moindre attention à moi. Ils avaient l'air de préparer un vilain coup. L'un disait à l'autre :

Tu sais que je suis bon en latin. Toi, tu es un des meilleurs en maths. Si tu veux, on pourrait s'associer tous deux. Je te passerai toutes mes versions latines à condition que tu me prêtes tes devoirs de géométrie, car la géométrie, je n'y pige rien ! Ainsi nous aurons moins à travailler, et en plus de bien meilleures notes.

Ça colle ! Répondit l'autre. Et ils se tapèrent dans la main.

Je trouvais ce marché honteux. En outre je trouvais que ces grands garçons n'étaient pas bien intelligents. Car les devoirs copiés sur un camarade ne vous apprennent rien. Or si l'on va au collège, c'est bien pour s'instruire et pour apprendre le mieux possible. Alors ?...

Quand je parlais de tout cela à Lucien, lui qui n'avait pourtant jamais copié sur un camarade, il fallait tout de même qu'il fit le fanfaron et l'esprit fort. Il me prenait en pitié :

Tu n'es qu'un pauvre type, me répondit-il. Qu'est-ce que tu veux, chacun se débrouille comme il le peut. Plus tu grandiras et plus tu verras que dans la vie cela se passe ainsi.

Mais je n'étais pas du tout satisfait par les explications trop faciles de mon aîné. Et je pensais

souvent, le soir avant de m'endormir, à tout ce que je voyais déjà de laid dans la vie au collège. Tout cela n'était certes pas fait pour me plaire.

Je finis par me décider à en parler à papa. Bien entendu il n'y avait pas de personne au monde en qui j'eusse plus de confiance qu'en papa et maman. Mais pour certaines questions je préférais me confier à maman, pour certaines autres à papa. Par exemple pour tout ce qui avait trait à mes études et à ma vie d'écolier, je préférais m'ouvrir à papa.

Quand je lui eus expliqué tout ce qui m'inquiétait dans ma future vie de collégien, il en fut très impressionné et, je crois très touché. Et voici le petit discours qu'il me fit à ce sujet. Je m'en souviens encore parfaitement bien.

Je te félicite, me dit-il d'avoir été indigné et peiné par les vilaines actions que tu as déjà remarquées. Au collège tu en verras encore d'autres. Tu vas être au collège, en contact avec de grands garçons, comme plus tard avec des hommes.

Les enfants de ton âge ne sont jamais parfaits, et ils commettent tous des fautes plus ou moins nombreuses. On les en excuse en général assez facilement, d'abord parce qu'ils sont très jeunes et aussi parce que leurs fautes sont rarement très graves.

Plus on est grand et moins on devrait commettre de fautes, car on devient forcément plus clairvoyant. On devrait donc arriver peu à peu à se conduire de mieux en mieux. Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi.

En outre plus tu grandiras, plus tu remarqueras que les fautes que commettent les grands garçons, puis les hommes faits, sont souvent bien plus laides et plus graves que celles qu'on voit faire aux enfants.

Ce sera alors à toi de reconnaître ces fautes, de les prendre en horreur et de bien décider dans ton cœur de ne jamais les commettre. C'est ainsi que les mauvais exemples des autres devront te servir à apprendre toi-même à ne pas les imiter.

Tu as du entendre à l'école cette histoire des Spartiates qui montraient à leurs jeunes gens des esclaves ivres pour leur faire prendre l'ivrognerie en horreur ?

Je n'ai jamais oublié ces sages paroles de papa et après les avoir entendues, j'ai envisagé avec plus d'assurance mon entrée au collège.

XXVII – L'HONNEUR DE LUCIEN

Tante Rose ne quittait pas souvent son petit castel de la Fabrègue. Mais, comme la plupart des gens âgés, elle tenait à certaines vieilles habitudes. Ainsi pour rien au monde elle n'aurait manqué la foire de la fin mai. Cette foire était une des plus importantes de l'année. Il se déversait ce jour-là dans notre ville une quantité de véhicules des plus disparates, transportant des paysans, des maquignons, des forains et quantité d'autres visiteurs. Le matin avait lieu un marché très couru, de légumes et de produits divers, de volailles et de bétail, de vaisselle et d'outils agricoles, et l'après-midi toutes sortes d'attractions et de divertissements retenaient les curieux.

Je ne sais trop ce qui pouvait intéresser dans tout cela une très vieille dame comme tante Rose, car elle se déchargeait entièrement sur Antoine et Brigitte des ventes ou des acquisitions à faire pour la Fabrègue. Enfin il est inutile de dire que notre vieille tante n'était attirée ni par les tirs aux pigeons ou aux pipes en terre, ni par les marchands d'oublis et de limonade, et encore moins par une baraque de lutteurs ou par le boniment de quelque charlatan d'un autre âge. Mais rien ne l'aurait empêchée de manquer à une vieille tradition comme la foire de mai.

Bien entendu, ce jour-là nous la recevions à la maison avec, parfois, un ou deux autres convives. Mais cette année nous n'attendions qu'elle, accompagnée de Brigitte et d'Antoine.

Quant à nous les enfants nous étions dans la joie. Nous nous amusions beaucoup, en effet, à visiter la foire, surtout l'après-midi, et puis l'arrivée de tante Rose nous permettait d'espérer quelque nouvelle gâterie. Depuis peu de temps elle nous avait offert un vélo à chacun, à Lucien et à moi, et un croquet magnifique à Jeannette. Nos parents ne cherchaient donc qu'à bien la recevoir.

La veille de ce grand jour de foire, papa dit à Lucien :

Tu sais combien tante Rose est friande de truites. Ce serait gentil de ta part de lui en faire manger demain : elle vous gâte tellement depuis quelque temps ! Tu pourrais aller jusqu'à la Nonette, où il s'en pêche encore beaucoup. Et si tu ne réussis pas à en prendre une convenable pour chacun, descends plus bas compléter ta pêche de quelques cabots. Je pense qu'avec son vélo neuf ton frère pourrait te suivre.

Ainsi fut fait. Mais Lucien ne voulait pas me voir pêcher à côté de lui et me défendit de prendre ma petite ligne. Je l'aurais gêné, m'expliqua-t-il. Je crois plutôt qu'il redoutait qu'un heureux hasard ne vînt encore me flatter à son détriment. Je me contenterais donc de chercher quelques insectes, des chrysalides et des papillons.

La Nonette est un ruisseau de montagne, presque un torrent qui court dans une petite gorge étroite et se jette à la rivière à Moulinneuf, assez loin en amont de Fabrègue. Sur nos vélos nous y arrivâmes sans fatigue et, après avoir caché nos machines derrière un buisson, nous nous mîmes à remonter le ruisseau. Dès son premier coup de ligne Lucien prit une truite très honorable, et s'écria :

Pour une fois cela commence bien ! Mais il en faudrait au moins six comme celle-là. Surtout, reste à dix mètres au-dessous de moi !

Je m'absorbai à chercher des coléoptères pour monsieur Bec et pour moi des chrysalides et quelques papillons. Je serrais au fur et à mesure mes bestioles dans des flacons et dans des boîtes dont la

musette était garnie. Puis je rattrapai Lucien qui avait pris une bonne avance sur moi. Je le trouvai furieux. Il venait d'embrouiller son fil à une racine et s'était avancé dans l'eau glacée, qui lui arrivait aux genoux, pour éviter de tout casser. Ce n'était pas le moment de lui poser des questions.

C'est fichu me lança-t-il tout à coup. Ça ne mord plus du tout : le temps est trop clair. Il n'y a plus qu'à partir d'ici. Et dire que je n'en ai que trois ! A Moulinneuf je jetterai quelques coups de ligne et si les truites continuent à bouder, je me rattraperai bien sur les cabots et les barbeaux, ou encore sur ces sales sophies pour faire nombre. Tante Rose mangera de toute façon une jolie truite et, comme elle est un peu bigle elle ne verra pas ce que mangent les autres. Mon honneur sera sauf !

A Moulinneuf les truites ne mordaient pas d'avantage. Même le poisson blanc paraissait endormi au fond des gouffres. C'était le désastre ! Et Lucien se laissa aller à un accès de fureur noire.

Quelle honte pour moi s'écria-t-il, que de recevoir Tante Rose avec trois malheureuses truites ! C'est donc sa canne qui me porte la guigne. Et ces sales cabots qui roupillent au fond de l'eau ! Ils auraient pu faire nombre et sauver mon honneur.....Es-tu capable de garder un secret ? me demanda-t-il soudain. Songe qu'il y va de l'honneur de ton frère !...Et puis, non, tu ne saurais pas le garder, animal ! Alors, je te prie de rentrer le premier à la maison. Je te rejoindrai un quart d'heure plus tard.....et avec du poisson !

Je fus assez troublé. Je n'aimais pas avoir à garder de secrets vis-à-vis de papa et maman. Je trouvais affreux de leur cacher quoique ce fût. Mais d'un autre côté, je comprenais bien que l'honneur de mon frère, ce devait être quelque chose de très important, quelque chose de sacré.

Ça va reprit-il sans attendre ma réponse avec un gosse comme toi, je ne serais pas plus tranquille en te laissant partir sans moi qu'en te confiant un secret. Tu vas donc venir avec moi jusqu'à la Fabrègue et tu m'y attendras sur la route, devant la grille. Tante Rose et ses deux vieux en sont déjà partis depuis longtemps pour la foire. Pas loin de là, je connais un endroit qui est fameux !...Non tu n'y es jamais allé. C'est un tout petit torrent que personne ne connaît et qu'un vieux du pays m'a indiqué en me faisant jurer de ne le dire à personne. Là il y a de drôles de poissons, très faciles à prendre et....excellents ! je suis bien tranquille, j'y compléterai la pêche.

La grille du parc était fermée par une chaîne cadénassée, car la serrure en était depuis longtemps hors d'usage. Je m'assis comme le désirait Lucien, et me mis à examiner mes captures de la matinée, ouvrant tour à tour mes fioles à coléoptères et mes boîtes remplies de papillons dans des papillotes de papier.

Pendant ce temps mon frère avait sauté sur le muret et lestement franchi la grille du parc. Il traversa celui-ci en courant. Sultan se précipita aussitôt vers lui en aboyant furieusement, mais dès qu'il l'eut reconnu il agita la queue et alla se faire caresser.

Tout en continuant l'inventaire de mes bestioles je réfléchissais et me demandais où pouvait bien couler ce fameux petit torrent dont Lucien m'avait parlé, mais que personne ne connaissait. Intrigué, je montai à mon tour sur le muret du par cet, me cramponnant à la vieille grille rouillée, je cherchai du regard à découvrir mon frère : mais les arbres m'empêchaient de voir au de-là du parc. Or brusquement, je m'aperçus que Lucien était là, tout près à une trentaine de mètres dans le parc. Il était penché sur le bassin à poissons rouges !

Auriez-vous deviné ce qu'il faisait ? Il pêchait dans le bassin ! Il ne pêchait pas avec sa ligne, mais avec l'épuisette démontable qu'il avait toujours sur lui, à la pêche, pour les cas de prise difficile. A l'aide de cet engin, je le voyais cueillir les poissons rouges de tante Rose, aussi posément qu'il aurait ramassé de la crème au chocolat dans sa cuiller.

Pour éviter d'être surpris par lui, vivement je sautai au bas du mur pour me replonger dans mes insectes. Puis presque aussitôt, je l'entendis de nouveau traverser le parc en courant. Il enjamba la vieille grille et d'un bond me rejoignit sur le talus de la route.

Enfin, j'ai ma pêche me dit-il, tout essoufflé. Et ça n'a pas trainé. J'en ai quatre beaux, c'est suffisant. Décidément, ce torrent peut-être d'un grand secours, en cas de bredouille. Et maintenant ouste ! Il est temps de rentrer.

Comme nous enfourchions nos vélos, il ajouta :

Au fait, connais-tu un poisson que l'on appelle le rouget des torrents ?

Je n'en ai jamais entendu parler ! Fis-je, un peu ahuri.

Naturellement tu ne sais jamais rien. Et bien, c'est un excellent poisson, mais il est rouge, rouge comme les poissons de tante Rose.

De retour à la maison Lucien gagna directement la cuisine pour dire à Marie :

Voici trois truites, et puis.....quatre rougets des torrents. Enfarinez moi bien ceux-ci, surtout avant de les passer à la poêle. Et puis vous servirez sur deux plats. A tante Rose, à maman et à papa, vous présenterez les truites, et les autres poissons à nous les enfants. S'il en reste un vous le mangerez à la cuisine. Sinon vous vous ferez des œufs !

Comme toujours le repas s'annonça animé. Tante Rose se montrait assez gaie et pas trop sévère dans ses critiques sur les enfants. Papa paraissait un peu fatigué : il venait de faire une dure matinée de consultations, comme tous les jours de foire.

La vieille tante fut ravie de manger une bonne truite et couvrit Lucien de compliments. Maman accepta sans trop se faire prier, de manger la seconde. Mais papa déclara que la troisième revenait à Lucien, qui avait pris de la peine. C'est donc papa qui attaqua le deuxième plat.

Quels sont donc ces poissons ? fit-il tout surpris.

Avec son aplomb imperturbable, Lucien lui expliqua :

Ça se pêche dans un petit torrent qui descend de la montagne, dans un endroit très caché et que personne ne connaît. C'est par là, derrière la Fabrègue. Ce n'est que là qu'on trouve ce poisson : on l'appelle le rouget des torrents...

Curieux ! dit papa qui déjà y goûtait. Pour un habitant des torrents voilà un poisson qui a un léger goût de vase....

Puis, grattant de sa fourchette la peau du poisson, toute encroutée d'une carapace de farine frite :

Mais, s'écria-t-il, ce sont de vulgaires poissons rouges, des poissons rouges comme il y en a.....comme il y en a au jardin public, devant le tribunal !

Déjà tante Rose intriguée, rajustait son lorgnon et demandait à voir le plat. Minutieusement, elle examina la queue de la plus grosse pièce et, malgré sa vue médiocre, elle eut vite trouvé ce qu'elle cherchait. D'une dent de sa fourchette elle accrocha un tout petit anneau de crin, passé à la base de la nageoire qui termine la queue du poisson. Tout le monde l'observait sans comprendre.

Ces poissons rouges viennent de mon bassin, affirma-t-elle péremptoirement, sur un ton calme. J'en suis absolument sûre. Depuis longtemps Antoine me les marque ainsi, au moyen d'une petite boucle de crin dans la queue. Autrefois des chenapans m'en volaient et par ce procédé nous avons pu en confondre plusieurs. J'espérais que maintenant on laisserait mes poissons tranquilles.

Lucien que la confusion rendait plus rouge que les poissons en litige, quitta brusquement la table et monta s'enfermer dans sa chambre. Pour une fois, il avait menti !

Maman atterrée, bredouilla une excuse embarrassée.

Ces jeunes gens ont des moments de folie constata papa d'un air accablé.

Or la semaine suivante, Lucien partit à la pêche sans rien dire à personne, et porta à tante Rose une splendide truite d'une livre.

Et par la suite la vieille tante expliqua à mes parents :

Ce Lucien est un enfant terrible. Mais il a un cœur d'or !

XXVIII – DEUX FILLES DANS UN CERISIER

Après la partie de croquet orageuse chez Lucie, ce fut la brouille complète et, selon toute apparence, la brouille définitive entre Mireille, Lucie et moi. Même entre ces deux fillettes et ma sœur les relations s'étaient sensiblement refroidies.

Jeannette recevait toujours avec grand plaisir et en toute amitié cette excellente Alice et aussi, depuis quelque temps, Yvette, la fille du Docteur Molines, un bon ami de papa. Cette Yvette était une fille épatante, tout à fait dans le genre d'Alice, quoique plus jolie.

Mais je m'étais bien juré, après une série de mésaventures, de ne plus m'amuser avec les amies de ma sœur. Je m'étais aperçu que les filles ne peuvent pas facilement s'entendre avec les garçons. On est trop différents. D'abord les garçons n'aiment pas les mêmes jeux que les filles. Et puis les garçons sont parfois un peu trop brutaux et même grossiers. Mais, d'un autre côté, ils sont moins compliqués, et n'aiment pas faire tant d'histoires. On les voit moins souvent que les filles chuchoter de petits secrets à l'écart, en poussant des soupirs ou en étouffant des petits rires. En toute chose les enfants y vont plus carrément et souvent plus franchement. Et puis, ils sont moins boudeurs et moins rancuniers. Après une dispute, ou même après s'être bien dérouillés, il arrive souvent qu'ils se topent presque aussitôt la main dans la main en signe de réconciliation. Et alors tout est fini et on n'y pense plus !

Je m'étais donc promis de ne plus m'occuper des filles. Et pourtant Jeannette était très gentille et nous nous aimions bien tous deux. Je reconnaissais aussi qu'Alice, malgré ses trois taches de rousseur sur le nez, était une fille très chic. Elle n'aimait ni les chichis, ni les cancons, ni les chuchotages dans les coins. Enfin Yvette, la nouvelle amie de ma sœur, qui rappelait Mireille par ses cheveux noirs bouclés et son joli teint clair, n'avait rien d'une faiseuse d'histoires, elle non plus, ni d'une poseuse. Mais la prudence m'était venue et je tenais à ne plus fréquenter que des garçons. Aussi, depuis quelques mois déjà, Jeannette évitait de me parler de ses amies.

La belle saison arrivée, ces fillettes jouaient de plus en plus souvent dans le jardin de l'une ou de l'autre et commençaient à faire des projets de promenade à la campagne.

Il faut vous dire qu'à l'époque où j'avais dix ans et Jeannette presque neuf, on ne laissait pas aux enfants autant de liberté que maintenant, surtout aux filles. Celles-ci ne seraient jamais allées se promener à la campagne sans une grande personne pour les accompagner, ou tout au moins un frère aîné. Aussi maman, Madame Molines ou la mère d'Alice, ou encore ces trois dames, ensemble, accompagnaient-elles les fillettes quand celles-ci allaient faire un tour dans les environs.

Mais déjà à cet âge les filles trouvaient, à l'exemple des garçons, que la présence d'une maman les empêchait de bien s'amuser. Et en effet les mamans disaient trop souvent :

Allons ne courez pas si vite, enfants, vous allez vous mettre en transpiration, et puis vous prendrez froid !

Ne vous asseyez pas dans l'herbe fraîche, surtout vous auriez mal au ventre, et vous tacheriez vos robes claires.

Ou encore, si l'on goutait près d'une jolie source :

Ne buvez pas trop de cette eau, car elle est glacée. Et puis, elle doit contenir tout un tas de petites bêtes, peut-être même des sangsues.

Toujours est-il qu'Alice, Yvette et ma petite sœur mourraient d'envie d'aller faire un pique-nique à la campagne.

Mais avec les mamans disaient-elles, on ne pourra pas bien s'amuser. Quant à partir seules, jamais nous n'en obtiendrons la permission.

Et c'est ainsi que Jeannette se décida à me parler de son projet :

Je sais bien me dit-elle, que tu ne veux plus jouer avec les filles. Ça ne t'a guère réussi cette année, je le sais aussi bien que toi. J'ai été moi-même la première contrariée par ces histoires et ces brouilles. Mais tu reconnais qu'Alice et Yvette ont des caractères d'anges. Tu sais qu'Alice t'estime beaucoup, et tu te rappelles comment elle a pris ta défense, après la fameuse partie de croquet chez Lucie. Quant à Yvette, si tu la connais moins, je dois te dire qu'elle est aussi franche et aussi gentille qu'Alice. Toutes deux sont donc des filles avec qui on ne peut avoir de chicanes.

Tu me ferais bien plaisir si tu voulais nous accompagner demain jeudi à la Fabrègue. Il y a par-là cette jolie source sous de grands arbres, tu sais ? Ce serait délicieux d'y pique-niquer. Et l'après-midi, avant de rentrer, on irait pousser une petite visite à tante Rose. Sûrement, elle nous donnera un grand panier de fruits du verger. Je suis certaine que maman nous permettra cette sortie si tu nous accompagnes. De plus, elle sera encore plus rassurée en sachant que nous serons tout près de la Fabrègue, où nous pourrions trouver du secours en cas de besoin.

Après de longues hésitations je résolus de faire plaisir à Jeannette. Elle sauta de joie en battant les mains. Puis elle vint m'embrasser en me disant :

Tu es un chic frère, toi. Ce n'est pas Lucien qui se soucierait de me faire plaisir. Il est bien trop rosse.

En effet maman accorda la permission et les deux autres dames aussi. Maman me fit les plus instantes recommandations comme étant le chef responsable de l'expédition. Dès le matin, vers neuf heures nous nous mîmes donc en route pour ne pas avoir à marcher trop vite. Je m'étais chargé d'un sac avec les provisions et un peu de vaisselle élémentaire.

Parvenus en vue du château de tante Rose, nous commençons à longer le verger. Il était déjà bien vieux ce verger, et de nombreux arbres malades ou même morts attendaient en vain d'être remplacés. Aucune clôture sérieuse ne le protégeait, et qui voulait pouvait y pénétrer sans difficulté en franchissant une petite haie vive. Or, comme nous approchions des cerisiers, des cris perçants frappèrent nos oreilles, ainsi que des aboiements furieux et voici ce que nous vîmes.

Presque entièrement cachées dans le feuillage d'un grand cerisier, tout rouge de cerises, deux fillettes se cramponnaient désespérément aux branches et appelaient au secours. Au pied de l'arbre, Sultan les menaçait de ses crocs en grondant et en aboyant tour à tour. Sultan était une bonne bête pour nous, mais c'était un excellent chien de garde, et Antoine le lâchait volontiers dans le verger au moment des fruits. Tante Rose savait qu'on lui en volait beaucoup tous les ans et, au moment de faire des confitures, il lui était arrivé de ne plus trouver un seul abricot.

Nous fûmes très inquiets de voir Sultan pareillement furieux et menaçant. Malgré nos appels il ne quittait pas le cerisier où il tenait prisonnières les deux fillettes inconnues, affolées par le danger qu'elles couraient. Elles devenaient suppliantes. Alors, craignant un malheur, je me décidai brusquement. Jeannette et ses deux amies se mirent à trembler de peur en me voyant franchir la haie, et ma sœur me cria :

Attention Paul, Sultan m'effraie aujourd'hui. Il est exaspéré, regarde, et cela peut le rendre méchant même avec toi. Tu vois bien qu'il ne t'écoute pas du tout. Mon Dieu, si maman te voyait ! Allons plutôt chercher Antoine....

Mais j'avais mon plan. Je cherchai vivement dans mon sac une belle tranche de gigot froid, toute rose, et, cet appât à la main, je m'avançai moitié crâne et moitié tremblant, en m'appliquant à prendre une allure décidée. Gentiment, j'appelai le vieux chien :

Ici Sultan ! Tout doux, Sultan !

Et j'avançai vers le cerisier, éloigné d'une dizaine de mètres à peine, en tendant au chien ma belle tranche de gigot.

Tout en continuant à gronder, Sultan finit par me regarder, remarqua la tranche de viande et brusquement se mit à bondir vers moi en agitant la queue de plaisir. Je lui mis aussitôt sa récompense dans le museau, tandis que de ma main libre, je le caressais de mon mieux. En même temps je criai vers le cerisier :

Grouillez-vous, maintenant sautez à terre et filez vite !

Toujours occupé à flatter Sultan qui dévorait sa part de gigot, j'entendis aussitôt deux bonds et une galopade éperdue. Alors, à ma stupéfaction, j'entendis Jeannette pousser ces exclamations :

Pas possible : Mireille et Lucie ! Mon Dieu que nous avons tremblé pour vous, sans savoir qui vous étiez.

Et puis en réponse j'entendis la voix de Lucie :

Nous mourions de peur. Depuis dix minutes cet affreux chien noir nous menaçait de ses crocs, il nous tenait prisonnières dans l'arbre et personne n'entendait nos cris. C'est le bon dieu qui vous envoie. Quant à Paul, il a été merveilleux de sang-froid et de courage. A tout moment je croyais que cette bête furieuse allait se jeter sur lui. Mais il a su la dominer. Il a été vraiment épatant !

Tandis que Lucie parlait à Jeannette, je renvoyai Sultan au château. Il m'obéit facilement, car il ne pouvait plus voir les fillettes. Elles avaient franchi la haie et se trouvaient maintenant avec les autres sur le chemin.

Comme je rejoignais le groupe de filles, débouchant à mon tour sur le sentier, voilà mes deux anciennes ennemies qui se précipitent sur moi à me faire chanceler.

Paul tu as été épatant dirent les deux rescapées d'une seule voix. Tu nous a sauvé la vie, tu sais. Nos ne l'oublierons jamais.

Et sans aucune façon, Mireille m'embrasse sur les deux joues, puis Lucie en fait autant.

Mais que fichiez-vous ici, toutes les deux seules ? Fis-je

Nous ne sommes pas seules, me répondit Lucie. La mère de Mireille et maman sont à la source, à trois cent mètres d'ici, là où on est si bien sous les grands arbres. Elles sont en train de préparer le pique-nique, tandis que nous chipions quelques cerises pour le dessert. Elles auraient pu nous couper cher, ces cerises, si tu n'étais pas arrivé !

Et maintenant si nous réunissions nos prévisions, proposa cette brave Alice. C'est ce qui serait amusant, de pique-niquer gaiement ensemble. Ça nous remettrait de ces grandes émotions.

Vous pouvez deviner combien le repas fût animé. Ces dames écoutèrent avec effroi le récit passionné de leurs filles. Elles me comblèrent de remerciements et de compliments pour ma conduite courageuse. Au dessert, l'une d'elle déboucha une bouteille de mousseux, mise à rafraichir dans la source, et c'est à ma santé que dames et fillettes voulurent trinquer. J'étais le héros de la journée.

A partir de ce jour-là nos bonnes relations avec Mireille et Lucie reprirent comme si jamais il n'y avait eu la moindre brouille entre nous. Je n'en fus pas fâché. Mais je me dis, une fois de plus, que les filles sont parfois des êtres vraiment un peu extraordinaires.

Pourquoi donc ne ressemblent-elles pas toutes à Alice et Yvette ?

XXIX – DES ELECTIONS A L'ECOLE

Chaque semaine monsieur Vignoles, notre directeur, avait l'habitude de faire une petite inspection dans les classes. Il interrogeait trois ou quatre élèves, puis demandait à monsieur Bec quelques renseignements sur la marche de la classe, sur la conduite des élèves, sur leur travail et leurs progrès. Presque à chacune de ces visites, surtout depuis ces derniers temps, il adressait à notre maître un compliment élogieux et lui exprimait toute sa satisfaction.

En effet, la plupart des élèves avaient fait de grands progrès dans l'année, à tous points de vue. Les paresseux avaient mieux travaillé, les chahuteurs s'étaient tenus plus tranquilles, de sorte que les punitions étaient devenues très rares. Un élève, par exemple, qui maintenant étonné tout le monde, c'était Joseph Terral. Toujours parmi les derniers les années précédentes, et considéré comme un incapable, il avait mis cette année une telle application à son travail qu'il était devenu un élève à peu près moyen et que depuis sa fugue avec Roby, il ne faisait maintenant plus aucune bêtise.

C'est que monsieur Bec avait su admirablement nous discipliner, nous intéresser et nous faire travailler avec goût.

Les derniers jours avant la distribution des prix, la chaleur devenait pénible et d'ailleurs les programmes étaient terminés. Bien entendu, il n'y avait plus de compositions à faire, et ceux qui s'étaient présentés au certificat d'études avaient déjà leurs résultats, presque tous excellents. Alors notre maître nous faisait maintenant des lectures distrayantes ou bien nous donnait des leçons hors programme comme il disait.

C'est ainsi qu'un des derniers jours il nous expliqua comment était gouverné notre pays. Il essaya de nous faire comprendre qui étaient et que faisaient le Président de la République, les ministres, les députés, puis comment étaient menées les affaires d'un département, d'un arrondissement, d'un canton, d'une commune. Et bien entendu, il nous expliqua comment on procédait aux diverses élections. Puis brusquement il nous dit :

Après ce que je viens de vous exposer sur les élections, je voudrais à ce sujet vous faire faire un exercice pratique. Nous allons donc organiser des élections ici même, dans la classe.

Tous les élèves écarquillèrent les yeux sans trop comprendre où notre maître voulait en venir.

Oui reprit-il, je vais vous demander de voter vous-mêmes. Je vous propose de voter pour deux d'entre vous. Dans un premier vote il s'agira de désigner le meilleur camarade de la classe. Le meilleur camarade ce n'est pas forcément le plus intelligent, le plus travailleur, ou le plus sage. Ce n'est pas forcément, non plus le copain le plus amusant, le plus loustic comme vous dites. C'est plutôt celui auquel vous reconnaissez des qualités telles que vous en feriez volontiers votre meilleur ami.

Voyons si vous m'avez bien compris. Qui va me dire ce qu'il rechercherait surtout, comme qualités, pour choisir un très bon ami. Levez la main, ceux qui veulent dire ce qu'ils en pensent.

Qu'il ne soit ni menteur, ni rapporteur fit une voix.

Et surtout qu'il ne triche pas s'écria un autre élève.

Qu'il aime vous faire plaisir et vous rendre service, et qu'il s'offre à vous donner un coup de main, par exemple quand on a crevé un pneu de vélo...

Et quand il y a quelque chose de bon, qu'il sache le partager avec les copains, fit un gourmand.

Et qu'il n'ait pas toujours envie de vous donner des coups de poing, ajouta un pacifique, ou de vous chercher dispute.

Moi je n'aime pas un garçon qui vous boude pendant huit jours, pour une bêtise qui n'en vaut pas la peine, déclara un autre élève.

Le maître écoutait tous ces avis avec un sourire amusé.

Allons, ce n'est pas trop mal conclut-il. Je crois que vous serez d'assez bons électeurs. Je résume.

Vous recherchez donc tous dans un ami la franchise, la loyauté, la fidélité, le dévouement, la générosité, l'amabilité. Et vous voulez qu'un véritable ami soit prêt à vous faire plaisir et à vous rendre service, même parfois en se gênant un peu soi-même. C'est bien cela ?

Eh bien rentrez chez vous, vous réfléchirez bien auquel de vos camarades correspond le mieux ce que nous venons de dire, et vous inscrirez son nom sur un petit carré de papier. Vous m'apporterez demain matin vos petits papiers, chacun plié en quatre. Et surtout ne communiquez pas entre vous ! Je tiens à ce que le vote soit entièrement libre et secret.

A côté de ce premier vote, je vais vous en proposer un deuxième. Sur un autre bout de papier vous m'inscrirez, chacun, le nom de l'élève qui vous paraît avoir donné les plus grandes preuves de bonne volonté depuis la rentrée, tant dans son travail que dans sa conduite. Il ne s'agit pas du tout de me désigner celui qui a eu les meilleures notes et qui mérite le plus de prix. Non, tout ça je le sais mieux que vous. Il s'agit pour vous de voter pour le camarade qui vous a paru faire les efforts les plus méritoires pour progresser dans sa tenue et dans son travail, même s'il ne peut obtenir aucun prix le jour de la distribution.

Demain matin je procéderai au dépouillement des bulletins de vote et je vous donnerai le résultat des deux scrutins.

Tous les élèves avaient très bien compris et nous étions passionnés par cette idée originale de monsieur Bec.

Le lendemain, chacun remit au maître deux carrés de papier soigneusement pliés en quatre. Il avait été convenu que les bulletins destinés à désigner le meilleur camarade seraient blancs, et ceux indiquant l'élève ayant donné les preuves les plus manifestes de bonne volonté seraient bleus. Monsieur Bec rangea soigneusement devant lui les bulletins blancs d'un côté et les bulletins bleus de l'autre. Il avait en plus sur son bureau la liste des élèves.

Quelques bavards se livraient déjà à des gageures et pariaient pour l'un ou pour l'autre :

C'est un tel qui aura le plus de voix

Jamais de la vie, il est bien trop moqueur !

Et moi, je te dis que ce sera un tel

Mais non rappelle-toi le jour où il nous a cafardés..

D'un grand coup de règle sur la table monsieur Bec exigea le silence.

Je commence le dépouillement du premier vote annonça-t-il avec gravité.

Un à un il se mit à déplier les bulletins blancs. Après avoir lu à haute voix chaque nom inscrit, il marquait d'une barre sur sa liste l'élève désigné. Et à chaque nom lu par le maître c'étaient soit des applaudissements, soit des oh ! D'étonnement, soit même des marques de désapprobation. Plusieurs fois monsieur Bec dut réclamer le silence en ajoutant enfin :

Chacun était libre de son choix : cessez donc vos manifestations. Elles ne sauraient rien changer au résultat final du scrutin.

La lecture des bulletins blancs était terminée. Le maître fit rapidement le calcul des voix obtenues et dit encore :

Je veux le silence complet. Quand vous saurez lequel a obtenu le plus de voix, mais pour celui la seulement, je vous autorise d'avance à applaudir. Voici donc les résultats.

Robert Cayla et Alphonse Vergne, chacun une voix. Antoine Chabert, Elie Lafon et Joseph Terral, chacun deux voix. Paul le docteur, trois voix. Ces élèves à eux six ont donc obtenu un total de onze voix. Sur vingt-quatre votants cela fait qu'il reste encore treize voix.

Or ces treize voix se sont portées sur le nom d'un seul et même élève : Omer Vandendorp. Il est donc considéré, à une forte majorité, comme le meilleur camarade de la classe, le plus digne de devenir l'ami de chacun.

Alors, sans aucune exception, tous les élèves applaudirent, sauf Omer lui-même, bien entendu. Très ému, le lauréat rougissait modestement. Quand les applaudissements s'apaisèrent, il se leva et dit simplement :

Je remercie mes camarades, mais je ne suis pas très sûr de mériter leur estime à ce point.

Le maître reprit la parole :

Je vous félicite Omer. Vous vous montrez encore une fois trop modeste. Arrivé dans cette classe au cours du trimestre d'hiver, vous ne pouvez évidemment obtenir aucun prix cette année. Vous avez du moins la grande satisfaction d'avoir, en si peu de temps, conquis la sympathie et l'estime de vos camarades.....et de votre maître. Et s'il existait un prix de bonne camaraderie qui, lui, ne nécessiterait aucune composition pour être obtenu, c'est vous qui l'auriez, sans conteste !

Et maintenant passons au dépouillement des bulletins bleus. Je suis impatient de connaître le nom de l'élève que vous jugez le plus méritant par son application et sa bonne volonté.

La deuxième opération se déroula comme la première. Monsieur Bec déplaçait chaque bulletin bleu, lisait un nom à haute voix, puis le cochait d'un signe sur sa liste des élèves. Quand il eut terminé, il fit

un très rapide calcul et eut encore à réclamer le silence pour proclamer les résultats, tellement la classe était bourdonnante.

Vous m'avez entendu lire les noms inscrits, dit-il en souriant. Je crois que je n'ai rien à vous apprendre, car le nom d'un même élève est revenu presque constamment.

Sur vingt-quatre votants, en effet, l'un de vous a obtenu dix-neuf voix pour avoir fait preuve d'une bonne volonté exceptionnelle dans son travail et dans sa conduite. Cet élève c'est Joseph Terral. L'année dernière il était régulièrement dans la queue de la classe, dernier ou avant dernier. En plus, il ne cessait de faire des bêtises plus ou moins grosses. Or cette année je n'ai pas eu à le punir bien souvent et il se classe aux dernières compositions dans une moyenne honorable.

Pas plus qu'Omer, mais pour des raisons différentes Jojo ne peut obtenir cette année le moindre prix. Si ce prix existait, il mériterait bien le prix de bonne volonté !

A nouveau, sur tous les bancs, les applaudissements crépitèrent.

Et tous les élèves convinrent que le suffrage universel était décidemment une excellente chose.....

XXX – UN CADEAU DIFFICILE

L'année scolaire tirait tout à fait sur sa fin, et nous commençons à compter sur nos doigts d'une seule main les quelques jours qui nous séparaient des vacances. L'été se faisait fortement sentir et on avait terriblement chaud en classe. Monsieur Bec n'avait plus grand-chose à nous apprendre comme il disait en plaisantant. Ainsi que je vous l'ai dit, il nous régalaient souvent d'une agréable lecture. Nous en étions ravis, car la moindre histoire lue par notre maître devenait extrêmement intéressante. Il lisait en effet d'une façon très vivante, avec le ton qui convenait et en s'accompagnant des gestes les plus amusants. Il aimait nous lire les contes de Daudet ou même des fragments de comédies. Jamais un maître ne nous avait intéressés à ce point et de tant de façons différentes. Aussi nous pensions avec chagrin que nous allions nous séparer de lui.

Un jour en récréation, Elie, Bob et quelques autres me firent signe de les suivre pour me communiquer un projet qu'ils avaient formé. Monsieur Bec avait été si bon pour nous tous durant cette année scolaire, il nous avait appris tant de choses, il s'était si affectueusement intéressé à chacun de nous, qu'il serait convenable de lui témoigner notre reconnaissance d'une façon ou d'une autre.

Nous devrions tous nous cotiser pour lui faire un cadeau.

Or pendant cette dernière quinzaine, notre maître avait fait, à deux ou trois reprises, une absence de chaque fois quarante-huit heures. Certains élèves l'avaient vu courir vers la gare, une valise à la main : mais impossible de savoir où il était allé. A Rodez ? à Montpellier ? à Toulouse ? Peut-être à Paris ? Personne n'en savait rien...Allait-il se marier et faisait-il des entrevues ? Ou bien s'était-il présenté à un examen ou à quelque concours ? Mystère !

Toujours est-il que nous profitâmes de sa dernière absence, monsieur Vignoles nous ayant donné campo, pour tenir une réunion générale de toute la classe au jardin public. Il s'agissait de délibérer sur la question du cadeau.

Nous savions maintenant ce que c'était qu'un vote. Elie Lafon demande d'abord, à main levée, si tout le monde était d'accord pour offrir un souvenir à notre maître. L'idée fut adoptée à l'unanimité. Puis à l'aide de petits papiers, il fit voter pour l'élection d'un comité. Voici les élèves qui furent désignés pour en faire partie : Elie, Bob, Léonce, Alphonse Vergne, Omer et moi. Ces six élèves furent chargés de recueillir les fonds, puis de choisir et d'acheter le cadeau.

Nous eûmes bientôt ramassé une gentille somme d'argent, chaque élève ayant donné ce qu'il pouvait, sans rien demander, sans même parler de quoique ce fût à ma sa famille : cela avait été convenu ainsi.

Il s'agissait maintenant de choisir pour le mieux ce qui pourrait faire plaisir à monsieur Bec. Et c'est là que commencèrent les difficultés.

Omer proposa d'acheter un très beau livre illustré, avec une reliure soignée. Mais de tels livres étaient affreusement chers, et puis qui sait si un livre choisi par nous intéresserait un homme comme notre maître, presqu'un savant ?

Bob préconisa l'achat d'une canne à pêche très perfectionnée. En effet, monsieur Bec pêchait depuis longtemps la truite, comme beaucoup de gens dans la région. Mais j'avais appris par Lucien qu'il possédait déjà une canne splendide, plus belle encore que celle de mon frère.

Vergne suggéra d'offrir une caisse de bon vieux Bordeaux. Mais du vin, ça se boit, donc ça s'en va peu à peu, et ce n'est pas un souvenir qui reste. On y renonça tout de suite.

Je proposai alors un beau sous-main en cuir, et mon idée faillit de peu être adoptée..

Mais là-dessus, survint Léonce Escudié qui s'était mis en retard. A son tour il exprima son avis, et lui se montra formel :

Il faut lui offrir une œuvre d'art, déclara-t-il sur un ton décisif. Combien de fois notre maître ne nous a-t-il pas parlé de l'art, de ce qui est beau, de ce qui inspire des sentiments, des réflexions ou des rêves, de tout ce qui embellit la vie. Vous vous souvenez ? Il faut donc lui offrir quelque chose de beau pour sa chambre ou son bureau, quelque chose à placer sur une table ou sur une cheminée pour qu'il le regarde avec plaisir chaque fois qu'il entrera chez lui.

Ton idée est épatante approuvèrent plusieurs camarades.

Eh bien voilà ! J'ai trouvé ce qu'il nous faut rue de la République, dans cette maison spéciale pour offrir des cadeaux.

Et comment as-tu fait ?

Tout simplement, je suis entré et j'ai demandé qu'on me montre un objet d'art. Je ne sais pas pourquoi, mais la dame avait envie de rire. Elle m'a d'abord montré un tas de bricoles absurdes : un bougeoir, une lampe de chevet, un cendrier, puis un encrier monumental.

Mais madame lui ai-je dit, tout ça, ce ne sont pas de vrais objets d'art. Un objet d'art, ce n'est qu'un objet d'art, et ça ne doit servir à rien. Et puis je me suis mis à lui expliquer que c'était pour faire un cadeau à un monsieur qui s'intéresse aux sciences, à un savant, quoi ! Alors elle a fini par comprendre. Elle m'a montré tout de suite un objet magnifique. Pour le voir il m'a fallu la suivre tout au fond de son arrière-boutique, où elle le tenait rangé comme dans une cachette. Sans doute avait-elle peur qu'on ne le lui vole. Il devait même y être depuis longtemps, car il y avait pas mal de toiles d'araignées dessus. Mais elle l'a lavé avec une petite éponge.

Eh bien, vous ne me demandez pas ce que c'est ? Je vais vous le dire. C'est une statue splendide, haute...comme ça, qui représente une dame, une dame assise et appuyée sur un coude. Elle se soutient le front d'une main, et de l'autre main elle tient une règle et un compas. Devant elle il y a comme une longue vue pour regarder les étoiles, et aussi un globe terrestre pour apprendre la géographie. Et puis, par terre, contre sa jambe, il y a deux ou trois énormes livres entr'ouverts, comme si elle les avait laissés tomber à force d'être fatiguée de les lire.

Et tout ça est installé sur une manière de piédestal : ça s'appelle un socle. Sur ce socle il y a une plaque, comme une carte de visite, avec le titre de cette œuvre d'art, écrit en lettres majuscules dorées : LA SCIENCE.

Je crois que c'est exactement ce qu'il nous faut.

La marchande d'œuvres d'art de la rue de la république fut un peu ahurie en voyant arriver tout le comité. Elle nous fit admirer la statue de la science. Cette statue était très bien peinte, en plusieurs couleurs. Il y avait même des objets dorés, comme la longue vue et les tranches des gros livres. Les joues de la dame étaient roses comme celles des écuyères de cirque. En guise de robe, la dame portait une manière de couverture marron, prudemment retenue par une cordelière.

Le comité fut ébloui. Bob seul fit la moue en disant que c'était de la pacotille, mais personne ne l'écouta. Seulement voilà : La statue coûtait beaucoup trop cher, et nous faillîmes y renoncer. Heureusement la vendeuse déclara qu'elle voulait absolument nous faire plaisir. Elle nous expliqua qu'elle rencontrait très peu de personnes assez savantes pour désirer avoir chez elles la statue de la science. Et alors comme elle avait cette statue depuis fort longtemps dans son arrière-boutique, elle nous ferait un très gros rabais sur le prix.

A notre grande satisfaction le marché fut donc conclu. Elie Lafon s'offrit à transporter l'œuvre d'art. Il la saisit à bras le corps et s'avança sur le trottoir à tout petit pas et avec mille précautions. Mais l'école était loin. Je proposais alors à Elie de déposer le précieux fardeau chez nous, car c'était tout près. Papa pourrait le transporter ensuite jusqu'à l'école, dans son automobile.

Mais voilà qu'après avoir réussi à traverser notre rue, sans encombre et au moment d'atteindre enfin notre maison, ce pauvre Elie accroche du bout de son soulier le rebord du trottoir.....Tout d'une pièce il s'étale par terre, toujours cramponné à la statue. La SCIENCE vole en éclats Les morceaux s'en répandent devant notre porte : le globe terrestre roule sur le pavé, suivi de la tête pensive et de la lunette astronomique.

Elie se relève, boitillant et se frottant les genoux. Nous nous regardons tous muets de consternation. Mais juste à cet instant une auto s'arrête à notre hauteur. C'est papa. Il descend rapidement, fait claquer la portière, et s'écrie :

Eh bien voilà un beau travail !

Puis il s'approche et se penche sur les tronçons épars de « l'œuvre d'art », ne comprenant rien à l'histoire.

Ne regrettez pas trop ce petit malheur, nous dit-il en voyant notre affliction. C'est un de ces affreux plâtres peinturlurés tout juste bon à être mis en loterie dans une fête de village ! Quelle horreur !

A ces mots, Bob l'artiste eut le triomphe modeste et se contenta d'un sourire. Mais nous étions tout de même désolés....Papa, lui ne comprenait toujours pas. Alors après avoir demandé l'approbation de mes amis d'un simple hochement de tête, j'expliquai à papa qu'il s'agissait d'un cadeau que nous comptions offrir à notre maître. Papa retenait une grosse envie de rire, je le voyais bien. Mais il se domina en comprenant encore notre chagrin. Il nous félicita chaleureusement pour notre gentille pensée de reconnaissance envers notre instituteur.

Ce malheur peut se réparer, nous dit-il. Je crois vraiment que ce plâtre peint n'aurait pas ravi monsieur Bec, qui est un homme de goût. Mais ce qui est certain, c'est qu'il aurait été profondément touché par la charmante intention de ses élèves : et c'est là l'essentiel.

Ne vous désolez pas. Si vous et vos camarades acceptez ma proposition, voici ce que je peux faire pour vous. Je fournirai moi-même un cadeau à votre classe et je suis sûr qu'il sera très apprécié de votre maître.

Là-dessus papa disparaît dans son bureau et en ressort bientôt, portant un petit coffret de bois verni. Il nous dit d'approcher et nous en fait voir le contenu :

C'est un microscope, nous explique-t-il, un microscope modeste mais en parfait état. Je l'avais acheté au cours de mes études de médecine. Mais j'ai bien trop de travail en clientèle maintenant, et n'aurai plus jamais le temps ni l'occasion d'utiliser le microscope. Or monsieur Bec est un scientifique et un chercheur, je pense que peu d'objets pourraient le satisfaire mieux que celui-ci.

Du coup, c'est moi qui fus chargé par le comité de remettre ce beau cadeau à notre maître, dès son retour.

J'y joignis un carton portant ces simples mots : « en témoignage de notre respectueuse affection et de notre profonde reconnaissance ».

Et au-dessous, tous les élèves de la classe inscrivirent lisiblement leurs noms.

En recevant ce cadeau, puis en déchiffrant le carton qui l'accompagnait, monsieur Bec ne put cacher son émotion. Ses yeux s'humectèrent et, avant de nous remercier, il dut garder un moment de silence tellement il était ému.

XXXI – LA REMISE DES PRIX

Quel événement sensationnel, pour un garçon de dix ans, que la distribution des prix...surtout quand il s'attend à recevoir lui-même plusieurs récompenses ! Or c'était mon cas. Et cette année-là, la distribution des prix avait encore pour moi quelque chose de plus émouvant. Elle marquait, en effet, la fin de mes études primaires, la séparation d'avec la plupart de mes camarades et la perte définitive aussi, du meilleur maître que j'eusse jamais eu.

Vous avez tous vécu, et plusieurs fois déjà sans doute, cette journée solennelle. Elle fut pour vous plus ou moins glorieuse, parfois peut-être un peu décevante ? Vous n'êtes pas obligés de me le dire.

Presque tous les élèves étaient accompagnés, surtout bien sûr, ceux qui s'attendaient à des récompenses. Ceux-ci arrivaient flanqués de plusieurs membres de leur famille et quelquefois d'amis. Il en résultait une affluence très nombreuse. J'étais moi-même accompagné de papa et maman, de Lucien et de Jeannette. Grand maman Eugénie trop impotente ne sortait plus de chez elle, et tante Rose redoutait trop la foule qui lui donnait des vapeurs.

Tout le monde s'était mis sur son trente et un, comme pour les plus grandes fêtes. Partout on bavardait avec animation et la cour des récréations, pleine à craquer, en était toute bourdonnante. Les élèves de l'école étaient assis devant, sur de simples bancs sans dossier, qu'on avait improvisé avec des planches. Les familles s'entassaient derrière, assises sur des chaises prêtées par la mairie. Bientôt toutes les places furent occupées, et plusieurs messieurs durent même rester debout dans le fond.

L'estrade était dressée dans le plus grand des deux préaux, bien à l'ombre, tandis que le public se rôtissait au soleil de juillet. Cette estrade était joliment décorée de coupons d'étoffes bleu blanc rouge et de rameaux de verdure. Plusieurs tables y étaient disposées. L'une était chargée de livres aux tranches dorées, une deuxième de couronnes en papier, les unes de couleur verte, les autres dorées. Celles en papier doré étaient réservées aux prix d'excellence. Entre ces deux tables, et un peu en retrait, il y en avait une, plus étroite, derrière laquelle étaient rangés trois fauteuils pour les personnages importants, et tout en avant une toute petite table pour le conférencier qui ferait le discours.

La fanfare des pompiers, installée au bas de l'estrade, attaqua vigoureusement la Marseillaise, mais fit quelques couacs qui provoquèrent des rires dans l'assistance. Puis aussitôt le public se retint de rire, car trois personnages importants prenaient place sur l'estrade.

Tout le monde en effet fut surpris de voir l'inspecteur d'académie du département s'installer à la place d'honneur. Sa présence était un événement tout à fait extraordinaire, car jusqu'alors il ne s'était jamais déplacé pour une distribution des prix à notre école. Il était suivi par l'adjoint au maire, et notre directeur s'empressait auprès de ces deux messieurs. Puis tous les maîtres s'assirent en rang d'oignons sur une série de chaises, tout à l'arrière de l'estrade.

Monsieur Vignole se leva pour souligner la présence exceptionnelle de l'inspecteur d'académie, et le remercier d'avoir bien voulu venir présider en personne la cérémonie. Puis il annonça que le discours d'usage serait prononcé par le dernier maître arrivé dans l'école, c'est-à-dire par monsieur Bec.

Je donne la parole à monsieur Bec, dit-il en conclusion.

Notre maître s'avança et se plaça sur le devant de l'estrade, derrière la toute petite table, recouverte comme les autres d'un beau tapis, vert comme un billard. On avait placé dessus un grand verre, sans rien dedans, et une carafe remplie d'eau claire...et rien d'autre. Je trouvai ça peu gentil.

Une fois de plus notre maître fut épatant. D'abord il fit le modeste, bien sûr en disant qu'il était plutôt intéressé par les sciences et qu'il n'était donc pas très capable de faire un beau discours. Aussi allait-il se contenter de parler très simplement et sur un sujet très simple : la bonne volonté.

Je ne saurais plus reproduire tout ce qu'il put nous raconter à ce sujet, mais tout le monde l'écoutait bouche bée. Ce qu'il disait paraissait tellement clair que les élèves des plus jeunes classes pouvaient très facilement le comprendre. Et pourtant l'inspecteur d'académie, le directeur et l'adjoint au maire, et aussi des messieurs très instruits que j'avais reconnus dans la foule l'écoutaient avec une grande attention et paraissaient extrêmement intéressés par son discours.

Quand il eut terminé, les applaudissements retentirent pendant plusieurs minutes, à vous assourdir les oreilles. Monsieur Vignole donna alors la parole à monsieur l'inspecteur. Celui-ci fit un éloge général de tout le monde, de la municipalité, du directeur, des maîtres et même des élèves. Puis il revint sur monsieur Bec, dont il énumère tous les mérites et qu'il félicite d'abord pour son discours.

Vous prétendez n'être qu'un scientifique, lui dit-il, mais vous étiez fait pour réussir tout aussi brillamment dans les lettres. Vous venez de nous en fournir une preuve éclatante.

J'ai maintenant d'importantes nouvelles à annoncer qui concernent précisément monsieur Bec. Tout en s'occupant activement de ses élèves, ce maître remarquable a su trouver le temps et l'énergie de compléter ses études personnelles. Très récemment ses élèves ont été intrigués par de courtes absences de leur maître. Ces absences étaient motivées par les épreuves de la licence ès science que monsieur Bec vient de subir avec un brillant succès.

Et après que tout le monde eût de nouveau applaudi avec enthousiasme, l'inspecteur poursuivit :

Nous ne pouvons cependant pas trop nous en réjouir pour les élèves de cette école. En effet notre jeune licencié va la quitter. Je suis chargé de lui annoncer aujourd'hui sa nomination comme professeur de sciences physiques et naturelles au collège de cette ville !

De nouvelles salves d'applaudissements jaillirent, accompagnées de quelques cris de bravo. Personne ne s'attendait à cette nomination si rapide. Les élèves qui comptaient avoir monsieur Bec comme instituteur l'année suivante étaient désolés. Mais quelle bonne surprise pour ceux qui, comme moi, allaient entrer au collège et pouvaient espérer retrouver leur bon maître.

Cependant le calme s'était rétabli et monsieur le directeur put annoncer le début de la distribution. Classe après classe, chaque maître à son tour venait se joindre à monsieur Vignoles. Le directeur lisait le palmarès et à l'appel de chaque nom, l'élève désignait montait vivement sur l'estrade pour y recevoir son prix ou ses prix de la main de son maître et une couronne de celle du directeur.

Quand vint enfin le tour de notre classe, on vit monsieur Bec se pencher un instant pour dire quelques mots au directeur. Puis sur un signe d'acquiescement de celui-ci, notre maître prit la parole :

En vertu des règles établies, deux élèves de ma classe risqueraient d'être victimes de véritables injustices. L'un d'eux, le meilleur de tous, ne pourrait avoir aucun prix pour la seule raison qu'il nous est arrivé en cours d'année scolaire, en février. Cet élève est le plus brillant de tous et l'un des plus méritants à tous égards. Avec l'autorisation de monsieur l'inspecteur d'académie et celle de monsieur le directeur, j'ai pris sur moi de lui offrir au moins un prix : le prix de bonne camaraderie. A la suite d'un vote à bulletins secrets parmi tous les élèves de sa classe, c'est lui qui a été désigné à une forte majorité comme le méritant le mieux de tous.

Un autre de mes élèves ne pourrait pas avoir de prix pour une raison toute différente : parce que les classements ne l'ont encore jamais placé dans un rang suffisant. Et cependant cet élève, qui depuis des années était constamment parmi les derniers, a donné cette année de telles marques de bonne volonté que j'en ai été émerveillé. C'est lui qui m'a inspiré le sujet de ma causerie de tout à l'heure. S'il continue à exercer sa bonne volonté l'an prochain comme il vient de le faire dans ma classe, il ne tardera pas à remporter lui aussi quelques prix. Pour cette année je suis heureux, en plein accord avec monsieur le directeur et aussi de ses camarades, de lui décerner le prix de bonne volonté.

Et voici les noms de ces deux élèves : Omer Vandendorp et Joseph Terral.

Des ovations prolongées saluèrent les deux lauréats.

Omer monta sur l'estrade et monsieur Bec lui remit un magnifique volume de physique amusante en lui déclarant :

Je vous félicite d'avoir si rapidement conquis l'estime affectueuse de vos camarades... et la mienne. Dans mon esprit, ce prix vaut largement le prix d'excellence que vous méritiez.

Puis le tour de Jojo arrive. Un peu gauche et trébuchant, notre gringalet gravit à son tour les marches de l'estrade.

Joseph Terral, je suis très, très satisfait de vous, lui dit le maître. Vous avez fourni cette année des efforts exemplaires et je vous promets qu'en continuant ainsi vous arriverez à vous classer l'an prochain, parmi les bons élèves. Pour cette année vous avez largement mérité le prix de la bonne volonté !

Des applaudissements nourris approuvèrent la récompense de Jojo. Sa petite tête laissa glisser la couronne beaucoup trop grande, qui lui tombe ainsi jusqu'aux oreilles en lui masquant un moment les yeux. Cramponné à son gros livre et descendant de l'estrade avec trop de précipitation, il trébucha et roula jusqu'au bas des marches. Il y resta même un instant sans bouger.

Plusieurs maîtres et même des pompiers se précipitèrent et il s'en suivit un instant d'émotion dans toute l'assistance. Mais Jojo se releva prestement, remonta sur l'estrade et, comme s'il n'était plus timide du tout, il déclara, campé face au public :

Dans l'émotion d'avoir reçu un prix pour la première fois de ma vie, j'ai bien failli me casser une jambe ! Je crois vraiment qu'aujourd'hui je me rends célèbre de toutes les façons !

Décidément le simplet devenait un loustic !

La distribution reprit son cours et parvint bientôt à sa fin. Je ne devrais peut-être le dire, mais j'eus la belle surprise d'obtenir le prix d'excellence et la couronne dorée. Papa et maman nageaient dans la joie et m'embrassèrent avec émotion. Jeannette battait des mains. Quant à Lucien il me fit un compliment à sa manière en me disant :

Tu es tout de même un peu moins nul que je ne l'aurais cru.

En sortant il m'aida à porter mes prix, mais je gardai ma couronne à la main. Parvenu dans la rue j'abordai mon ami Omer, déjà rayonnant, et je mis le comble à sa joie en lui disant :

Tiens, je te donne ma couronne dorée en gage d'estime et d'amitié. D'ailleurs en toute justice, c'est bien à toi qu'elle revient.

XXXII – EPILOGUE

Quel drôle de titre, allez-vous dire si vous ne connaissez pas encore ce mot. Savez-vous ce qu'il signifie ? L'épilogue dans un livre, c'est le dernier chapitre. C'est le chapitre qui donne les conclusions de ce qui précède, ou bien encore le chapitre qui explique ce qui est arrivé par la suite : c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici l'entendre.

En effet j'ai pensé que vous seriez peut-être curieux de savoir ce que sont devenus les divers personnages que vous a fait connaître la lecture de ces histoires, vécues il y a près de cinquante ans.

Je m'excuse de vous parler d'abord de moi, car cela ne devrait pas se faire. Mais enfin tant pis !...Vous m'en excuserez peut-être ? Comme vous vous en doutez, j'ai fait mes études de médecine. Puis après avoir secondé papa pendant quelques années, je lui ai succédé. Et savez-vous qui j'ai épousé ? C'est Yvette Molines, la fille du bon confrère de papa et l'amie de Jeannette. Nous avons eu deux filles et deux garçons qui sont grands maintenant.

Lucien est entré à polytechnique mais il n'est pas resté militaire. Il a fait sa carrière à Paris, dans l'industrie et il est devenu très riche. Lui aussi est père de famille.

Jeannette s'est mariée avec mon ami Elie Lafon qui finalement est devenu ingénieur, comme son père. Ils ont cinq enfants et vivent bien loin de nous, en Lorraine.

Toutes les personnes âgées dont je vous ai parlé ont disparu depuis longtemps. D'abord bonne-maman, qui était déjà bien vieille à l'époque de mes dix ans. Et puis aussi tante Rose. Dans son testament elle avait laissé à papa tout ce qu'elle possédait. Alors papa a fait remettre en état la Fabrègue. C'est devenu un lieu de vacances idéal et qui a l'avantage d'être tout proche. L'île de Robinson existe toujours, mais depuis longtemps il n'y a plus de poissons rouges dans le bassin.

La mort du vieil oncle Etienne et celle du colonel Capdepic ont suivi de près celle de tante Rose. Le vieil officier était devenu comme fou à la fin de sa vie. Dans son délire il croyait toujours avoir à se battre et il éventrait tous ses meubles, les uns après les autres, à grands coups de sabre !

Enfin papa lui-même nous a quitté. Seule maman très vieille maintenant, est encore avec nous.

Monsieur Bec est à la retraite depuis longtemps et s'est retiré dans son nid de camisards des Cévennes. Il s'était marié peu après sa nomination au collège. Par la suite, il se distingua par plusieurs ouvrages sur les insectes qu'il écrivit en collaboration avec l'abbé Langlade, devenu son meilleur ami.

Et mes anciens camarades, allez-vous me demander, et les amies de Jeannette ?

Peu après mon mariage avec Yvette, Alice épousa un jeune notaire de notre ville. Nous sommes restés en excellentes relations et évoquons parfois la fameuse brouille avec Mireille et Lucie, puis la réconciliation imprévue devant les cerisiers.

Lucie aux yeux de porcelaine, s'est mariée avec un officier et a quitté le pays. Et Mireille ?...Devinez ! Peut-être auriez-vous pu le prévoir : Mireille est entrée au conservatoire à Paris. Elle a obtenu le premier prix de tragédie et est devenue par la suite une grande actrice. Elle a épousé un banquier, un peu vieux, mais très riche, qui l'a couverte de bijoux. Ce qu'elle a dû en faire des manières !

Parmi mes camarades maintenant. Je viens de vous dire que cet excellent Elie Lafon est devenu mon beau-frère. Jeannette et lui viennent tous les deux ans passer un mois avec nous à la Fabrègue, accompagnés des plus jeunes de leurs enfants.

Robert Cayla a fait les beaux-arts à Paris et a obtenu le grand prix de Rome de peinture. Il est maintenant un peintre en vogue. Croiriez-vous que monsieur Bec a toujours conservé son dessin irrévérencieux du coup de chapeau ? Après lui avoir demandé de le signer, il l'a fait encadrer et ne peut jamais le regarder sans rire.

Alphonse vergne, émule parfait de l'abbé Langlade, est devenu, comme lui, prêtre et naturaliste.

Ainsi que c'était à prévoir, Antoine Chabert et Omer Vandendorp sont entrés dans l'enseignement. A l'exemple de notre ancien maître, Omer a eu l'énergie de préparer tout seul ses baccalauréats et sa licence. Mais lui s'est orienté vers les lettres.

Roby a renoncé aux explorations. Sagement il s'est contenté d'entrer chez maître Lalanne comme clerc de notaire. Cela rapporte peu de gloire, mais c'est aussi beaucoup moins dangereux.

Quant à Etienne Maffre, sa vocation poétique ne l'a pas empêché de prendre la suite de ses parents dans la charcuterie de la rue de la République. Il n'a d'ailleurs pas été bien loin sur le chemin qui gravit le Parnasse... Savez-vous ce que cela veut dire ? Si vous ne le savez pas, cherchez dans le dictionnaire... En effet, en guise d'œuvre poétique, il s'est contenté de composer ces vers bien médiocres, pour les faire peindre sur la vitrine de sa boutique :

Ici l'on traite les cochons
De la plus correcte façon.
N'hésitez donc pas à entrer
Vous-même le reconnaîtrez.

Cette invitation équivoque fit, paraît-il, affluer la clientèle, et jamais vers de mirliton ne rapportèrent autant d'argent.

Léonce Escudie, le garçon au sang bleu, se remit vite des émotions que lui valut sa rencontre avec le colonel Capdepic. Il entra à Saint-Cyr et se conduisit héroïquement pendant la guerre de 1914. Il en revint avec deux blessures et couvert de décorations. Il fut par la suite un des plus jeunes colonels de l'armée française.

Et le gros Emile ? Champion de boxe, sans doute ? Non, vous n'y êtes pas !... Il comprit vite que les boxeurs ne ramassent pas des millions en trois ou quatre rounds. Il suivit l'exemple de son père, et fit mieux que lui, car il devint capitaine de gendarmerie.

Quant à Jean Lacaze, le beau garçon au fin bec, il suivit vraiment sa vocation de professionnel de la gourmandise. Je sais qu'il est encore patron d'une hostellerie touristique où il cuisine lui-même, bonnet blanc sur la tête, des plats raffinés.

Le simplet de notre école, le petit Joseph Terral, est arrivé à ses fins. Il tient ici un salon de coiffure et c'est à lui que je confie tous les mois les quelques cheveux qui me restent.

Pierre Colin, le collectionneur de boutons de culotte, n'a jamais rien fait de bon. Après s'être fait remercier de plusieurs emplois, il a disparu et j'ignore ce qu'il est finalement devenu.

Mais il est un ancien camarade dont je voudrais bien vous parler. Peut-être l'avez-vous oublié. Rappelez-vous l'histoire intitulée « La montre volée ». Vous y êtes ?...Ce Régis Causat était donc un élève déplorable, de plus un menteur, et même un voleur, à l'occasion. Sa seule excuse ne pouvait se trouver que dans le milieu où il vivait sans aucune direction, entre une mère très malade, faible aussi de caractère et bien malheureuse, et un père ivrogne et brutal.

Or avant la fin de l'année scolaire dont je vous ai parlé, Régis perdit sa mère. Monsieur Bec tint à assister aux obsèques et demanda même à quelques élèves, dont j'étais de l'accompagner. Quand la triste cérémonie fut terminée, notre maître nous fit remarquer combien peu d'amis étaient venus entourer les deux affligés. Puis il vit que monsieur Causat et son fils regagnaient seuls leur domicile. Monsieur Bec nous congédia alors et, pressant le pas, les rattrapa. Que leur dit-il, et puis que se passa-t-il par la suite ? Je ne le sus que plusieurs années plus tard, vers l'époque de mon baccalauréat. Monsieur Bec me confia alors l'histoire en détail.

A la suite du contact de sympathie que notre maître prit avec ces malheureux à la sortie du cimetière, il ne les perdit plus de vue. Il craignait en effet que monsieur Causat ne se mît à boire encore davantage sous l'effet de son malheur. Il s'attacha à revoir cet homme, à l'encourager et à le mettre en garde contre les mauvaises habitudes qu'il avait prises pendant la maladie de sa femme. Il fit tant et si bien qu'il réussit à exercer sur lui une influence décisive. Causat cessa de boire.

Monsieur Bec s'enhardit alors davantage, voyant qu'il avait tout à fait conquis la confiance du malheureux veuf. Il lui fit comprendre combien il avait mal élevé son fils, ne sachant ni le conseiller ni le diriger, et le brutalisant au moindre propos. Et peu à peu, ce fut la transformation complète de ce père indigne.

Or en même temps monsieur Bec surveillait Régis, bien que celui-ci ne fût plus son élève. Il le conseillait pour son travail d'écolier et l'encourageait de son mieux. Et deux ans plus tard cet ancien cancre obtenait son certificat d'études, puis entra dans une école professionnelle du bâtiment.

Il est maintenant marié et père de famille et s'est fait une situation très convenable de métreur dans une importante entreprise de Montpellier.

Et pour finir, un dernier mot encore, et puis je me tairai, je vous le promets.

Voici quelques années j'ai eu la bonne surprise de rencontrer, pour la dernière fois peut-être mon ancien maître, de passage dans notre ville. C'était déjà un vieillard. De bon cœur il accepta de venir partager un repas avec nous. Tandis qu'en prenant le café nous rappelions ensemble quelques vieux souvenirs, voici ce que me confia monsieur Bec, sur ce ton de grande modestie qui lui était habituel :

Au cours de ma longue vie, j'espère parfois avoir réussi à faire un peu de bien...Seuls ces souvenirs-là voyez-vous, peuvent nous consoler de vieillir.....Vous souvenez-vous de Régis Causat. Ce garçon avait l'étoffe d'un véritable bandit. Or il est devenu par la suite un bon père de famille. Comme j'ai peut-être été pour quelque chose dans son redressement, son nom évoque en moi l'un des

meilleurs souvenirs de ma carrière. Je dois ajouter que dans ce sauvetage j'ai trouvé l'appui d'un collaborateur précieux.....mais qui m'a défendu de le nommer.

Je compris qu'il pensait à l'abbé Langlade. En effet après un silence, il ajouta en conclusion :

Si séparés que paraissent les hommes par des différences de race, de patrie ou de religion, la volonté de faire le bien peut toujours les unir.....mieux encore que l'étude des insectes.

Ce fut la dernière leçon que me donna mon vieux maître et sans doute aussi la plus belle.